UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01104500 2

286
40
I

ŒUVRES POSTHUMES DE VICTOR HUGO

POÉSIE

DIEU

TOUS DROITS RÉSERVÉS

VICTOR HUGO

DIEU

60526
25 | 9 | 03

PARIS

J. HETZEL & Cie
18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN
RUE SAINT-BENOIT, 7

1880

PQ
2285
D6
1880

I

ASCENSION DANS LES TÉNÈBRES

I

L'ESPRIT HUMAIN

Et je voyais au loin sur ma tête un point noir.

Comme on voit une mouche au plafond se mouvoir,
Ce point allait, venait, et l'ombre était sublime.

Et, l'homme quand il pense étant ailé, l'abîme
M'attirant dans sa nuit toujours de plus en plus
Comme une algue qu'entraîne un ténébreux reflux,
Vers ce point noir planant dans la profondeur blême
Je me sentais déjà m'envoler de moi-même
Quand je fus arrêté par quelqu'un qui me dit :

— Demeure.

En même temps une main s'étendit.

J'étais déjà très haut dans la nuée obscure.

Et je vis apparaître une étrange figure;
Un être tout semé de bouches, d'ailes, d'yeux,
Vivant, presque lugubre et presque radieux;
Vaste, il volait; plusieurs des ailes étaient chauves.
En s'agitant, les cils de ses prunelles fauves
Jetaient plus de rumeur qu'une troupe d'oiseaux,
Et ses plumes faisaient un bruit de grandes eaux.
Cauchemar de la chair ou vision d'apôtre,
Selon qu'il se montrait d'une face ou de l'autre,
Il semblait une bête ou semblait un esprit.
Il paraissait, dans l'air où mon vol le surprit,
Faire de la lumière et faire des ténèbres.

Calme, il me regardait dans les brouillards funèbres.

Et je sentais en lui quelque chose d'humain.

— Qu'es-tu donc, toi qui viens me barrer le chemin,
Être obscur, frissonnant au souffle de ces brumes?
Lui dis-je.

Il répondit :

— Je suis une des plumes

De la nuit, sombre oiseau d'ombres et de rayons,
Noir paon épanoui des constellations.

— Ton nom? dis-je.

*

Il reprit :

— Pour toi qui, loin des causes,
Vas flottant et ne peux voir qu'un côté des choses,
Je suis l'Esprit humain.

Mon nom est Légion.
Je suis l'essaim des bruits et la contagion
Des mots vivants allant et venant d'âme en âme.
Je suis souffle. Je suis cendre, fumée et flamme.
Tantôt l'instinct brutal, tantôt l'élan divin.
Je suis ce grand passant, vaste, invincible et vain,
Qu'on nomme vent; et j'ai l'étoile et l'étincelle
Dans ma parole, étant l'haleine universelle;
L'haleine et non la bouche; un zéphir me grandit
Et m'abat; et, quand j'ai respiré, j'ai tout dit.
Je suis géant et nain, faux, vrai, sourd et sonore,
Populace dans l'ombre et peuple dans l'aurore;
Je dis moi, je dis nous; j'affirme, nous nions.
Je suis le flux des voix et des opinions,
Le fantôme de l'an, du mois, de la semaine,
Fait du groupe fuyant de la nuée humaine.

Homme, toujours en moi la contradiction
Tourne sa roue obscure et j'en suis l'Ixion.
Démos, c'est moi. C'est moi ce qui marche, attend, roule,
Pleure et rit, nie et croit; je suis le démon Foule.
Je suis comme la trombe, ouragan et pilier.

En même temps je vis dans l'âtre familier.
Oui, j'arrache au tison la soudaine étincelle
Qui heurte un germe obscur que le crâne recèle,
Et qui, des fronts courbés perçant les épaisseurs,
Fait faire explosion à l'esprit des penseurs.
Je vis près d'eux, veilleur intime; je combine
Le vieux houblon de Flandre et la vigne sabine,
La franche joie attique et le rire gaulois;
L'antique insouciance avec ses douces lois,
Paix, liberté, gaîté, bon sens, est mon breuvage;
J'en grise Érasme et Sterne, et même mon sauvage
Diderot; et j'en fais couler quelques filets
De l'amphore d'Horace au broc de Rabelais.

Que suis-je encor?

Je crie à quiconque commence :
Assez! finis! Je suis le médiocre immense,
Toutes les fois qu'on parle et qu'on dit : mitoyen,
Mode, médiateur, méridien, moyen,
Par chacun de ces mots on m'évoque, on m'adjure,
Et tantôt c'est louange, et tantôt c'est injure.
Je suis l'esprit Milieu: l'être neutre, qui va
Bas sans trouver Iblis, haut sans voir Jéhovah;

Dans le nombre, je suis Multitude; dans l'être,
Borne. Je m'oppose, homme, à l'excès de connaître,
De chercher, de trouver, d'errer, d'aller au bout;
Je suis Tous, l'ennemi mystérieux de Tout.
Je suis la loi d'arrêt, d'enceinte, de ceinture
Et d'horizon, qui sort de toute la nature;
L'éther irrespirable et bleu sur la hauteur,
Dans le gouffre implacable et sourd la pesanteur.
C'est moi qui dis : « Voici ta sphère. Attends, arrête.
Tout être a sa frontière, homme ou pierre, ange ou bête,
Et doit, sans dilater sa forme d'aujourd'hui,
Subir le nœud des lois qui se croisent en lui.
Je me nomme Limite et je me nomme Centre.
Je garde tous les seuils de tous les mondes. Rentre. »
Tout est par moi saisi, pris, circonscrit, dompté.
Je me défie, ayant peur de l'extrémité,
De la folie un peu, beaucoup de la sagesse.
Je tiens l'enthousiasme et l'appétit en laisse;
Pour qu'il aille au réel sans s'écarter du bien,
J'attelle au genre humain ce lion et ce chien.

Et, comme je suis souffle et poids, nul ne m'évite,
Car tout, comme esprit, flotte et, comme corps, gravite.

Et l'explication, je te l'ai dit, vivant,
C'est que je suis l'esprit matériel, le vent,
Et je suis la matière impalpable, la force.

Je contrains toute séve à couler sous l'écorce.

Tout miroir, étant piége, à mon souffle est terni.
Contre l'enivrement du splendide infini
Je garde les penseurs, ces pauvres mouches frêles.
Je tiens les pieds de ceux dont l'azur prend les ailes.
Je suis parfum, poison, bien, mal, silence, bruit;
Je suis en haut midi, je suis en bas minuit;
Je vais, je viens, je suis l'alternative sombre;
Je suis l'heure qui fait sortir, en frappant l'ombre,
Douze apôtres le jour, la nuit douze césars.
Du beau donnant sa forme au grand je fais les arts.

Dans les milieux humains, dans les brumes charnelles,
J'erre et je vois; je suis le troupeau des prunelles.
Je suis l'universel, je suis le partiel.
Je nais de la vapeur ainsi que l'eau du ciel,
Et j'éclos du rocher comme le saxifrage.
Je sors du sentier vert, du foyer, du naufrage,
Du pavé du chemin, de la borne du champ,
Des haillons du noyé sur la grève séchant,
Du flambeau qui s'éteint, de la fleur qui se fane.

Je me suis appelé Pyrrhon, Aristophane,
Démocrite, Aristote, Ésope, Lucien,
Diogène, Timon, Plaute, Pline l'Ancien,
Cervantes, Bacon, Swift, Locke, Rousseau, Voltaire.
Je suis la résultante énorme de la terre :
La raison. —

*

J'étais là, pensif, troublé, muet.
Pendant que j'écoutais, l'être continuait :

— Homme, à nous le mystère est ouvert. Nous en sommes.
Pour l'abîme, je suis un spectre; pour vous, hommes,
Je suis la voix qui dit : Allez, mais sachez où.
J'erre près du néant le long du garde-fou.
J'avertis. —

Il reprit :

— Écoute, esprit qui trembles
Et qui ne peux pas même entrevoir les ensembles :

Hommes, vous m'ignorez, mais je vous connais tous;
Et je suis encor vous, même en dehors de vous.

Entre les brutes, foule, et les anges, élite,
Il est, sur chaque terre et chaque satellite,
Un être à part, pensée et chair, matière, esprit,
Page mixte du livre où la nature écrit,
Dernier feuillet du Monstre et premier du Génie!
Créature où la fange et l'or font l'harmonie;
Dans la bête à moitié, dans l'idée à demi,

Flamme accouplée avec le corps son ennemi,
Double rayon tordu d'ombre et d'aube ravie;
Mystère; ayant un pied, dans l'échelle de vie,
Sur une fin, un pied sur un commencement.

Cet être, comparant, sentant, voyant, aimant,
C'est l'homme.

Que la mort conserve, accroisse ou fauche
Cet à peu près sublime et ce chef-d'œuvre ébauche,
Qu'il ait ce qu'il appelle une âme, en ce moment
Je ne t'en parle pas, je te dis seulement
Que partout l'homme existe, étant un milieu d'êtres.
Il vit près des soleils, foyers, astres, ancêtres.
Sur des terres, qui sont plus ou moins loin du feu,
Il vit, domptant son globe. Il est grand, il est peu;
Par la forme divers, mais un par sa nature;
Il a l'hydre animal et plante pour ceinture;
Il est sur le sommet de son visible à lui
Et, larve où deux lueurs se croisent, point d'appui
De tout un phénomène identique à lui-même,
Marque partout le même étage du problème.
Entre l'aile et le ventre il est l'être debout;
Il est partout le roi planétaire; partout
Il possède et régit l'astre intermédiaire
Entre l'ombre et le grand soleil incendiaire;
Car tout globe qui tourne autour d'une clarté
Est planète de loin, de près humanité.

Or, — puisque jusqu'à moi ton œil plonge et pénètre, —

C'est moi qui suis l'esprit collectif de cet être,
Partout, sous toute forme, et dans l'immensité.
Tu n'es qu'homme, ô passant; je suis humanité.

*

L'être effrayant, planant dans l'ombre inaccessible,
Ajouta :

— Nul ne doit sortir de son possible;
Nul ne doit transgresser son réel. Cependant
Je veux, puisque tu viens dans cette ombre, imprudent,
Faire une exception pour toi que je rencontre.
Quel que soit ton dessein, je ne ferai rien contre;
Homme, je consens même à contenter tes vœux.
Étant de l'infini, je peux ce que je veux;
Ma main peut ouvrir tout puisqu'elle peut tout clore;
Qui puise de la nuit peut puiser de l'aurore,
Et ce que tu voudras, je te l'accorderai.
Que demandes-tu? parle. —

Et dans l'effroi sacré
Je me taisais, roseau ployant, vil brin de chaume.

— Tu n'es pas jusqu'ici venu, dit le fantôme,
Pour ne pas demander quelque chose. Voyons,
Parle. Veux-tu des feux, des nimbes, des rayons?
Que veux-tu de ce gouffre où, lorsque je me penche,
La colombe nuée accourt, farouche et blanche?
Veux-tu savoir le fond du serpent, ou du ver?

Veux-tu que je t'emporte avec moi dans l'éther?
Je t'obéirai. Parle. Ou faut-il qu'on te montre
Comment l'aurore arrive et vient à la rencontre
Du parfum de la fleur et du chant des oiseaux?
Veux-tu que nous prenions la tempête aux naseaux
Et que nous nous roulions tous deux dans la tourmente
Quand la meute du vent court sur l'onde écumante
Et quand l'archer tonnerre et le chasseur éclair
Percent de traits la peau d'écailles de la mer?
Veux-tu qu'à pleines mains, tous deux, dans l'invisible,
O passant, nous puisions l'illusion terrible?
Veux-tu que nous penchions nos yeux sur les secrets,
Et que nous regardions la nature de près
Pendant qu'elle produit dans l'immense pénombre?
Serais-tu curieux de l'accouchement sombre?
Veux-tu voir dans le germe, et voir comment éclôt
Le songe ou le rocher, le sommeil ou le flot,
Et prendre sur le fait la création, mère
De la réalité comme de la chimère?
Veux-tu d'une naissance entendre la rumeur,
Regarder un éden poindre, avoir la primeur
D'une sphère, d'un globe en fleur, d'une lumière?
Ou voir surgir l'idée, éblouissante, fière,
Cherchant l'époux génie au fond du ciel lointain?
Dis, veux-tu dans la nuit, veux-tu dans le destin
Voir quelque lueur d'astre ou quelque lever d'âme?
Tu peux choisir. Demande, interroge, réclame,
Parle. J'attends. Faut-il ressaisir, je le puis,
Une étoile aux cheveux dans la fuite des nuits,
Et te la rapporter splendide et frémissante?
Que veux-tu? Veux-tu voir dix soleils, vingt, soixante
Se lever à la fois dans soixante univers?

Veux-tu voir, sur le seuil des cieux tout grands ouverts,
Le matin dételant les sept chevaux de l'Ourse?
Ou veux-tu que, dans l'ombre où le jour a sa source,
Homme, pour te donner le temps d'examiner,
Les mondes, qu'un prodige éternel fait tourner,
S'arrêtent un moment et reprennent haleine?
Parle.

*

L'esprit baissa ses ailes de phalène,
Et se tut.

L'air tremblait sous mes pieds hasardeux.
Et l'âpre obscurité, qui nous voyait tous deux
Et s'étoilait au loin de vagues auréoles,
Put entendre ce sombre échange de paroles
Entre l'esprit étrange et moi, l'homme ébloui :

— Non, rien de tout cela.

— Que demandes-tu?

— LUI.

*

— Hein? dit l'esprit.

Et tout disparut, et l'espèce
De jour qui blêmissait dans la nuée épaisse
Sombra dans l'air plus noir qu'un ciel cimmérien.

J'entendis un éclat de rire, et ne vis rien.

*

Hélas! n'étant qu'un homme, une chair misérable,
Dans cette obscurité fauve, âpre, impénétrable,
Dans ces brumes sans fond, sans bords, sous ce linceul,
Je songeai qu'il était horrible d'être seul.
Puis mon esprit revint à son but : — voir, connaître,
Savoir! — pendant que l'ombre affreuse, louche, traître,
Roulant dans ses échos ce noir rire moqueur,
Grandissait dans l'espace ainsi que dans mon cœur.

*

Alors il me sembla qu'en un sombre mirage,
Comme des tourbillons que chasse un vent d'orage,
Je voyais devant moi pêle-mêle passer

Et croître et frissonner et fuir et s'effacer
Ces cryptes du vertige et ces villes du rêve,
Rome, sur ses frontons changeant en croix son glaive,
Thèbes, Jérusalem, Mecque, Médine, Hébron;
Des figures tenant à la main un clairon,
Et des arbres hagards, des cavernes, des baumes
Où priaient, barbe au vent, de ténébreux Jérômes,
Et, parmi des babels, des tours, des temples grecs,
D'horribles fronts d'écueils aux cheveux de varechs;
Et tout cela, Ninive, Éphèse, Delphe, Abdère,
Tombeau de saint Grégoire où veille un lampadaire,
Marches de Bénarès, pagodes de Ceylan,
Monts d'où l'aigle de mer le soir prend son élan,
Minarets, parthénons, wigwams, temple d'Aglaure
Où l'on voit l'aube, fleur vertigineuse, éclore,
Et grotte de Calvin, et chambre de Luther,
Passages d'anges bleus dans le liquide éther,
Trépieds où flamboyaient des âmes, yeux de braise
De la chienne Scylla sur la mer calabraise,
Dodone, Horeb, rochers effarés, bois troublants,
Couvent d'Eschmiadzin aux quatre clochers blancs,
Noir cromlech de Bretagne, affreux cruack d'Irlande,
Pœstum où les rosiers suspendent leur guirlande,
Temples des fils de Cham, temples des fils de Seth,
Tout lentement flottait et s'évanouissait
Dans une sorte d'âpre et vague perspective;
Et ce n'était, devant ma prunelle attentive,
Que de la vision qui ne fait pas de bruit
Et de la forme obscure éparse dans la nuit.

Et pâle et frissonnant je fis cet appel sombre,

Sans oser élever la voix, de peur de l'ombre :

— Êtres! lieux! choses! nuit! nuit froide qui te tais!
Cèdres de Salomon, chênes de Teutatès;
O plongeurs de nuée, ô rapporteurs de tables,
Devins, mages, voyants, hommes épouvantables;
Thébaïdes, forêts, solitudes; ombos
Où les docteurs, vivant dans des creux de tombeaux,
S'emplissent d'infini comme d'eau les éponges;
O croisements obscurs des gouffres et des songes,
Sommeil, blanc soupirail des apparitions;
Germes, avatars, nuit des incarnations
Où l'archange s'envole, où le monstre se vautre;
Mort, noir pont naturel entre une étoile et l'autre,
Communication entre l'homme et le ciel;
Colosse de Minerve Aptère, aux pieds duquel
Le vent respectueux fait tomber ceux qui passent;
Flots revenant toujours que les rocs toujours chassent;
Chauve Apollonius, vieux rêveur sidéral;
O scribes, qui du bout du bâton augural
Tracez de l'alphabet les ténébreux jambages;
Époptes grecs, fakirs, voghis, bonzes, eubages;
Isthme de Suez fermant l'Inde comme un verrou;
O voûtes d'Ellora, croupes du mont Mérou;
Jean, interlocuteur de l'oiseau Chéroubime;
Et vous, poëtes; Dante, homme effrayant d'abîme,
Grand front tragique ombré de feuilles de laurier,
Qui t'en reviens, laissant l'obscurité crier,
Rapportant sous tes cils la lueur des avernes;
Dompteurs qui sans pâlir allez dans les cavernes
Forcer le hurlement jusque dans son chenil;

Pilotes nubiens qui remontez le Nil;
O prodigieux cerf aux rameaux noirs qui brames
Dans la forêt des djinns, des pandits et des brames;
Hommes enterrés vifs, songeant dans vos cercueils;
O pâtres accoudés, ô bruyères; écueils
Où rêve au crépuscule une forme sinistre;
Pythie assise au front du hideux cap Canistre;
Angle de la syringe où les songeurs entrés
Distinguent vaguement des satrapes mitrés;
Vous que la lune enivre et trouble, sélénites;
Vous, bénitiers sanglants des seules eaux bénites,
Yeux en pleurs des martyrs; vous, savants indécis;
Merlin, sous l'escarboucle inexprimable assis;
Job, qui contemples; toi, Jérôme, qui médites;
Est-ce qu'on ne peut pas voir un peu de jour, dites?

*

On éclata de rire une seconde fois.

*

Et ce rire était plus un rictus qu'une voix;
Il remua longtemps l'ombre visionnaire
Et, s'évanouissant, roula comme un tonnerre,
De nuage en nuage, au fond du ciel grondant.

Et je restai muet, grave, et me demandant

Ce que ma question avait de si risible.

*

Cependant par degrés l'ombre devint visible;
Et l'être qui m'avait parlé précédemment
Reparut, mais grandi jusqu'à l'effarement;
Il remplissait du haut en bas le sombre dôme
Comme si l'infini dilatait ce fantôme;
De sorte que l'espace effrayant n'offrait plus
Que des visages, flux vivant, vivant reflux,
Un sourd fourmillement d'hydres, d'hommes, de bêtes,
Et que le fond du ciel me semblait plein de têtes.

Ces têtes par moments semblaient se quereller.
Je voyais tous ces yeux dans l'ombre étinceler.
Le monstre grandissait et grandissait sans cesse,
Et je ne savais plus ce que c'était. Était-ce
Une montagne, une hydre, un gouffre, une cité,
Un nuage, un amas d'ombre, l'immensité?
Je sentais tous les yeux sur moi fixés ensemble.

*

Tout à coup frissonnant comme un arbre qui tremble,
Le fantôme géant se répandit en voix
Qui sous ses flancs confus murmuraient à la fois.

Et, comme d'un brasier tombent des étincelles,
Comme on voit des oiseaux épars, pigeons, sarcelles,
D'un grand essaim passant s'écarter quelquefois,
Comme un vert tourbillon de feuilles sort d'un bois,
Comme, dans les hauteurs par les vents remuées,
En avant d'un orage il vole des nuées,
Toutes ces voix, mêlant le cri, l'appel, le chant,
De l'immense être informe et noir se détachant,
Me montrant vaguement des masques et des bouches,
Vinrent sur moi bruire avec des bruits farouches,
Parfois en même temps et souvent tour à tour,
Comme des monts, à l'heure où se lève le jour,
L'un après l'autre au fond de l'horizon s'éclairent.

Et des formes, sortant du monstre, me parlèrent.

II

LES VOIX

UNE VOIX

— De tout temps, les douteurs, les incroyants, les forts,
Ont appelé Quelqu'un, quoique restés dehors.
Ils ont bravé l'odeur que le sépulcre exhale;
Le front haut, ils parlaient à l'ombre colossale,
Et, prêts à tout subir, sans peur, prêts à tout voir,
Calmes, ils regardaient en face le ciel noir
Et le sourd firmament que l'obscurité voile,
Farouches, attendant quelque chute d'étoile.

Certes, ces curieux, ces hardis ignorants,
Ces lutteurs, ces esprits, ces hommes étaient grands,

Et c'étaient des penseurs à l'âme ferme et fière
Qui jetaient à la nuit ce défi de lumière.

Chercheur, trouveras-tu ce qu'ils n'ont pas trouvé ?
Songeur, rêveras-tu plus loin qu'ils n'ont rêvé?

UNE AUTRE VOIX

Les monts sont vieux; cent fois et cent fois séculaires,
Muets, drapés de nuit sous leurs manteaux polaires,
Leur âge monstrueux épouvante l'esprit;
Sur leur front ténébreux tout un monde est écrit;
L'âpre neige des jours a neigé sur leur tête;
Le temps est un morceau de leur masse; leur faîte,
De loin morne profil qui s'efface de près,
Livre au vent une barbe épaisse de forêts;
Ils ont vu tous les deuils, toutes les défaillances,
Toutes les morts passer autour de leurs silences;
Ils ont vu s'écrouler les astres dans le puits
De l'horreur infinie et sourde; ils ont, depuis
Bien des milliers d'ans, la lassitude d'être.
Eh bien, sur leurs noirs flancs décrépits, le vent traître,
L'orage furieux, l'éclair fauve, le ver
Qui serpente dans l'ombre immense de l'hiver,
L'ouragan qui, farouche, aux grands sommets essuie
Sa chevelure d'air, de tempête et de pluie,
L'aquilon qui revient quand on croit qu'il s'enfuit,

La grêle, et l'avalanche, et la trombe, et le bruit,
Toutes les visions des affreuses nuées,
La tourmente et ses chocs, la bise et ses huées,
S'acharnent, et ne font sous leurs dais de brouillards
Pas même remuer ces effrayants vieillards.

Sois comme eux. Si tu vas dans l'espace terrible,
Ne chancelle pas, homme, et garde un calme horrible.

UNE AUTRE VOIX

Les rudes bûcherons sont venus dans le bois.

— Si tu ne vois pas nie, et doute si tu vois,
A dit Cratès. — Zénon, Gorgias, Pythagore,
Plaute et Sénèque ont dit : Si tu vois, nie encore.
Bacon a dit : — Voici l'objet, l'être, le corps,
Le fait. N'en sortez pas; car tout tremble dehors.
— Quel est ce monde? a dit Thalès. Apollodore
A dit : C'est de la nuit que de la cendre adore.
Et Demonax de Chypre, Épicharme de Cos,
Pyrrhon, le grand errant des monts et des échos,
Ont répondu : Tout est fantôme. Pas de type.
Tout est larve. — Et fumée, a repris Aristippe.
— Rêve! a dit Sergius, le fatal syrien.
— Rencontre de l'atome et de l'atome, et rien!
Ces mots noirs ont été jetés par Démocrite.
Ésope a dit : A bas, monde! masque hypocrite! —
Épicure qui naît au mois Gamélion,

Et Job qui parle au ver, Dan qui parle au lion,
Amos, et Jean troublé par les apocalypses,
Ont dit : On ne le voit qu'à travers les éclipses.
— L'être est le premier texte et l'homme est le second;
Lisible dans la fleur et dans l'arbre fécond
Et dans le calme éther des cieux que rien n'irrite,
La nature est dans l'homme obscure et mal transcrite, —
Voilà ce qu'Alchindé l'arabe a proclamé.
Cardan a dit : Ce monde est un cercueil fermé!
Philotadès a dit : Miracle, autel, croyance,
Dogme, religion, fondent sous la science;
Dieu soûs l'esprit humain, tas de neige au dégel! —
Et Kant au vaste front, Montaigne, Fichte, Hégel,
Se sont penchés, pendant que le grand rieur maître,
Rabelais, chuchotait sur l'abîme : Peut-être.
Diogène a crié : — Des flambeaux! des flambeaux!
Shakspeare a murmuré, courbé sur les tombeaux :
— Fossoyeur, combien Dieu pèse-t-il dans ta pelle?
Et Jean-Paul a repris : — Ce qu'ainsi l'homme appelle,
C'est la vague lueur qui tremble sur le sort;
C'est la phosphorescence impalpable qui sort
De l'incommensurable et lugubre matière;
Dieu, c'est le feu follet du monde cimetière. —
Dante a levé les bras en s'écriant : Pourquoi?
— O nuit, j'attends que Pan s'affirme et dise : Moi.
Quel est le sens des mots : foi, conscience humaine,
Raison, devoir? a dit le pâle Anaximène.
Locke a dit : — On voit mal avec ces appareils.
Reuchlin a demandé : — Qu'est-ce que les soleils?
Sont-ce des piloris ou des apothéoses? —
Lucrèce a dit : — Quelle est la nature des choses?
Il a dit : Tout est sourd, faux, muet, décevant.

Sous cette immense mort quelqu'un est-il vivant?
Sent-on une âme au fond de la substance, et l'être
N'est-il pas tout entier dans ce mot : apparaître?
L'ombre engendre la nuit. De quoi l'homme est-il sûr? —

Et le ciel, le destin, l'obscurité, l'azur,
Le mystère et la vie et la tombe indignée
Retentissent encor de ces coups de cognée.

UNE AUTRE VOIX

As-tu vu les penseurs s'en aller dans les cieux?
Les as-tu vus partir, hautains, séditieux,
Jetant dans l'inconnu leur voix terrifiante,
Espérant abuser de la nuit confiante,
Méditant des larcins prodigieux, rêvant
D'aller toujours plus loin et toujours plus avant,
Se proposant d'atteindre à la source première,
Au centre, au but, de prendre ou l'ombre ou la lumière
Ou l'être et de saisir le météore au vol,
Emportés comme Élie, ailés comme saint Paul,
Et de trouver le fond, dût-on faire le vide,
Dût-on escalader le mystère livide,
L'obscurité, les cieux brumeux, les cieux vermeils,
Avec effraction d'azurs et de soleils?
Les as-tu vus, fuyant, blanche robe du prêtre,
Bras levés du devin, décroître et disparaître
Dans la profondeur sourde où tout s'évanouit?
Parle! et les as-tu vus devenir de la nuit?
Es-tu resté tremblant, cherchant leur trace vague?

Puis, regardant l'éther, les ténèbres, le vague,
Passant les jours, les nuits, seul debout sur ta tour,
O songeur, as-tu vu ces hommes au retour?
Les as-tu vus de l'ombre énorme redescendre?

Et toi, l'obscur veilleur vêtu du sac de cendre,
Te dressant au-devant de leur vol éperdu,
Leur as-tu dit : Eh bien? — Et qu'ont-ils répondu,
Ces noirs navigateurs sans navire et sans voiles?
Et qu'ont-ils rapporté, ces oiseleurs d'étoiles?

Ils n'ont rien rapporté que des fronts sans couleur,
Où rien n'avait grandi, si ce n'est la pâleur.

Tous sont hagards après cette aventure étrange,
Songeur! tous ont, empreints au front, des ongles d'ange,
Tous ont dans le regard comme un songe qui fuit,
Tous ont l'air monstrueux en sortant de la nuit!

UNE AUTRE VOIX

Et d'abord de quel Dieu veux-tu parler? Précise.
Quel est celui qui tient ta pensée indécise?

Dis, est-ce du Dieu peint en jaune, en rouge, en bleu,
Habitant d'un triangle où flambe un mot hébreu;
Face dorée au fond d'une nuée épaisse;
Portant couronne, étole, épée et sceptre, espèce
D'empereur, habillé d'un manteau de soleil,
Ayant au poing le globe et Satan sous l'orteil,
Assis dans une chaire, et dictant la sentence
D'Arius à Nicée et de Huss à Constance;
Niant le genre humain, concile universel;
Servant de majuscule aux versets du missel;
Dieu qui met Galilée en prison, et de Maistre
En sentinelle au seuil du paradis terrestre;
Dieu qu'une vieille, en rêve, au bruit qu'en se choquant
Font dans l'immensité des foudres de clinquant,
Sous un grand dais d'azur que l'astre damasquine,

Aperçoit lui montrant les numéros d'un quine;
Dieu gothique, irritable, intolérant, tueur,
Noir vitrail effrayant qu'empourpre la lueur
Du bûcher qui flamboie et pétille derrière?

Est-ce du Dieu qui veut la chanson pour prière,
Qu'on invoque en trinquant, Dieu bon vivant, qui rit,
Comprend, sait que la chair est faible, a de l'esprit;
Dieu point fâcheux, qui vit en bonne intelligence
Avec les passions de votre pauvre engeance,
Excusant le péché, l'expliquant au besoin,
Clignant de l'œil avec le diable dans un coin,
Flânant, regardant l'homme en sa fainéantise,
Mais jamais du côté qui fait une sottise,
Et pas très sûr au fond lui-même d'exister?

Est-ce du Dieu qu'on voit à Versailles monter
Aux carrosses du roi, bien né, suivant les modes,
Rendant aux Montespans les Bossuets commodes,
Dieu de cour, Dieu de ville, avec soin expurgé
De toute humeur brutale et de tout préjugé;
Complaisant; paternel aux morales mondaines;
Avec les Massillons émoussant les Bridaines;
Dieu que Dubois coudoie avec tranquillité;
Dieu par la politique et le siècle accepté;
Lâchant son ciel; disant : Paris vaut une messe;
Souple et doux, dispensant les rois de leur promesse,
Point janséniste, point pédant, point monacal;
Permettant à Sanchez d'effaroucher Pascal,
Au banquier d'encoffrer cent pour cent, à la femme

Laide, d'être méchante, et, belle, d'être infâme;
Passant l'épice au juge, au marchand le faux poids;
Habile; à Notre-Dame accouplant Quincampoix;
Sévère seulement aux têtes raisonnantes,
Tuant un peu Ramus, biffant l'édit de Nantes,
Mais qui, pourvu qu'on soit, dans les grands jours, pilier
A l'église, et qu'on soit cousin d'un marguillier,
Et qu'on veuille que Rome en tout règne et s'accroisse
Et qu'on rende le pain bénit à sa paroisse,
Vous prend en amitié, vous soutient chaudement,
Vous épouse, travaille à votre avancement,
Parle à son excellence, et vous pousse et procure
Un grade aux fils aînés, aux cadets une cure,
En attendant la mitre ou les canonicats;
Dieu facile, simple, humble, aimable, utile en-cas
Qui se contente, ayant d'indulgence boutique,
D'un peu d'hypocrisie et d'un peu de pratique;
Dogme et religion des dévots positifs
Qui font de temps en temps des voyages furtifs,
Courts, dans l'éternité, l'abîme, le mystère
Et l'insondable, avec ce Dieu pour pied-à-terre?

Ou parlons-nous du Dieu militaire, sanglant,
Qui s'inquiète peu que vous mangiez du gland
Ou du pain, mais qui veut pour rites et pour cultes
Glaives, piques, corbeaux, scorpions, catapultes,
Grappin horrible où pend un vaisseau tout entier,
Tortue avec sa claie enduite de mortier,
Béliers fixes, heurtant les murs comme des proues,
Telenos enlevant des soldats, tours à roues
Recouvertes de mousse et de crin de cheval;

Plus tard, pierriers broyant quelque donjon rival
Jusqu'à ce qu'il s'en aille en cendre et se dissoude;
Mangonneaux, fauconneaux, bat-murs, pièces à coude
Renversant les cités dans leur fossé bourbeux,
Volcans grégeois traînés par trente jougs de bœufs,
Canons vénitiens, serpentines lombardes;
Dieu qui dit à Coglione : Attelle les lombardes;
Qui rit, pauvre blessé, du grabat où tu geins,
Que la bataille enivre avec tous ses engins,
Chaudrons à poix bouillante et fours à boulets rouges;
Qui chasse les manants éperdus de leurs bouges;
Qui rêve te-deums; qui s'endort aux accents
De l'obusier Lancastre et du mortier Paixhans;
Qui prête, quand la mine est faite sous la brèche,
Son tonnerre au besoin pour allumer la mèche,
Et, quand la terre s'ouvre avec un large éclair,
S'épanouit de voir les gens sauter en l'air?
Vision du passé par le présent subie!

Ou parles-tu du Dieu jugeur? rare lubie!
Dieu chancelier, portant perruque in-folio,
Vidant le procès homme et l'Être imbroglio!
Dieu président, siégeant dans l'univers grand'chambre,
Jugeant l'âme, et bâillant, sous un ciel de décembre,
Entre l'avocat ange et l'avocat démon?

Dis, est-ce le Dieu guèbre, est-ce le Dieu mormon
Qu'il te faut? Ou le Dieu qui fit rouer Labarre?
Vois, choisis. Ou le Dieu qui donne au turc barbare
Des femmes plein la tombe et plein le firmament?

Ou bien est-ce le Dieu qui fait lugubrement
Chanter, sous les rideaux de vêpre ou de matines,
L'homme qui n'est plus homme aux chapelles sixtines,
Et qui, lui, créateur, se plaît à l'écouter?

Ou parles-tu du Dieu qu'il faudrait inventer,
Que dans l'ombre la peur concède au phénomène,
Par les sages bâti sur la sagesse humaine,
Utile à ton valet, bon pour ton cuisinier,
Modérateur des sauts de l'anse du panier,
Dieu de raison qu'au fond de son spectre solaire,
Le bourgeois bienveillant raille, exile et tolère,
Dieu consenti par Locke et que Grimm refusa,
Très-Haut à qui d'Holbach a donné son visa,
Éternel maçonné par le vivant qui passe,
Entre-colonnement du temps et de l'espace,
Pièce d'architecture ajoutée après coup
A la vie, au destin, au bien, au mal, à tout,
Tour tremblante du vide et hors-d'œuvre de l'homme?

Tous ces Dieux, quel que soit le nom dont on les nomme,
Sont tout, excepté Dieu.

L'homme abject a besoin,
Étant méchant, d'un juge, et, hideux, d'un témoin;
Il veut un Dieu. C'est bien, l'homme prend de la brique
De la pierre, du plomb, du bois, et le fabrique.
Chaque peuple a le sien ; et la religion

A l'unité pour masque et pour nom Légion.

Un temple voit la nuit où l'autre voit l'aurore;
Chéos adore Ammon que Jagernat ignore;
Pour Delphe Odin n'est pas; la solimanieh
Affirme Mahomet par le dolmen lié.
La terre crée un monstre et se met sous sa garde;
Et c'est avec stupeur que le grand ciel regarde
Croître sur vos fumiers ce misérable Dieu.

Nous ne nous mettons pas en peine de si peu,
Nous autres les esprits errant dans l'étendue;
Et, sans nous acharner à la lueur perdue,
Sans poursuivre l'obscure et pâle vision,
Sans exiger de l'ombre une solution,
Nous raillons dans la nuit votre Brahma fétiche,
Dieu qui mêle à sa barbe un infini postiche,
Dieu singe pour le nègre et Dieu peste au Thibet,
Bourreau dressant sur l'homme un colossal gibet,
Bœuf à Memphis, dragon à Tyr, hydre en Chaldée,
Chimère et non raison, idole et non idée.

Ton globe, vieil enfant, joue avec ce hochet.
Homme, esprit fou qu'en vain Diogène cherchait,
Homme, tu fais pitié même aux êtres du gouffre,
Même à l'obscurité qui frissonne et qui souffre;
Car ton monde étroit rêve un rêve limité;
Il se compose un Dieu de son infirmité,
Et, dans l'abjection de ses passions vaines,

Instinct, science, amour, colère, guerres, haines,
Il pétrit de la terre avec l'éternité
Et se fait de sa fange une divinité!
Et quand, dans sa furie ou bien dans sa débauche,
Inepte, il a forgé cette effroyable ébauche,
Ce géant muet, sourd, aveugle, dur, fatal,
Ce spectre d'ombre ayant l'horreur pour piédestal,
Il achève ce Dieu de laideur, d'imposture,
De nuit, avec la peur qu'il a de la nature.

O toi qui passes là, que veux-tu donc?

?

Et moi :

— Je veux le nom du vrai, criai-je plein d'effroi,
Pour que je le redise à la terre inquiète.

UNE AUTRE VOIX

Est-ce que tu serais par hasard un poëte?
Qui te rend si hardi? réponds, questionneur.
Viens-tu comme Shakspeare à la tour d'Elseneur?
Pour entrer dans la brume où s'éteint la science,
Pour tenter le mystère, aurais-tu confiance,
Homme dont l'ombre fuit les pas trop approchants,
Dans le pouvoir suave et sinistre des chants?

Oui, c'est vrai, le poëte est puissant. Qui l'ignore?
L'esprit, force et clarté, sort de sa voix sonore.
Trophonius est seul dans son caveau divin;
L'homme lui dit : poëte! et l'abîme : devin!
Amphion chante et met en mouvement les pierres;
Linus errant du tigre éblouit les paupières;
Homère est dans la tombe, et son âme, à travers,
Pousse au Gange Alexandre enivré de ses vers;
Prenant forme au plus noir de l'antre, les fantômes
Blanchissent à l'appel des blêmes Chrysostomes;
Isaïe en criant : Dieu! malheur! fait hennir

L'affreux Sennachérib qui dit : je vais venir!
Euripide, Sophocle, Eschyle qu'un dieu mine,
Sont comme le trépied d'où jaillit Salamine;
Élie à son gré vide et lance au peuple hébreu
Les flèches de la pluie ou le carquois du feu;
L'âpre Archiloque avec le marteau de l'ïambe
Enfonce le clou sombre où se pendra Lycambe;
Dante dit, l'œil fixé sur un homme passant :
— Je t'ai vu dans l'enfer! — L'homme, pâle, y descend.
La Marseillaise énorme est un bruit de mêlée;
Tyrtée est une lyre effrayante, envolée
Au-devant des combats et des drapeaux mouvants,
Et traînant après elle un peuple dans les vents.

Les poëtes profonds, hommes de la stature
Des éléments, du bien, du mal, de la nature,
Vivaient jadis, géants, en familiarité
Avec le jour, la nuit, l'ombre et l'éternité;
Ils méditaient, ayant, dans l'horreur solennelle,
Toujours devant leur âme et devant leur prunelle
La contemplation, ce mur vertigineux;
Ils avaient la science et l'ignorance en eux;
Épars, ils blanchissaient le fond des solitudes;
Ils rêvaient; ils avaient diverses attitudes.
Les uns, calmes, restaient, leur menton dans leur main,
Du côté des vivants, sur le rivage humain;
Ils regardaient passer les foules pêle-mêle,
Homme, femme, vieillard, enfant à la mamelle,
Chocs de glaives, pavois, codes, mœurs, échafauds,
Les cintres pleins d'azur des grands arcs triomphaux,
Le trône avec son roi, le prêtre avec son livre;

Et, devant tout ce flot, forcené, bruyant, ivre,
Triste, joyeux, confus, violent, inclément,
Sourd, ignorant la chute et l'âpre escarpement,
Ils contemplaient de loin la mort, sombre barrage.
Les autres se tenaient hors du terrestre orage,
Comme s'ils étaient morts, et de l'autre côté;
Ils regardaient, roulant vers eux, l'humanité
S'engouffrer sous leurs pieds, race à race engloutie;
De ce faîte, ils étaient présents à la sortie
Des empires, des faits, des grands événements,
Des princes, de puissance et de guerre écumants,
Et voyaient peuples, rois, tout ce qu'en la nuit noire
Dégorge le sépulcre, immense vomitoire;
Ils rayonnaient; leurs yeux sereins étincelaient;
Ils devenaient eux-même ombre et souffle, et semblaient
Au genre humain, perdu dans ses mornes délires,
Des fantômes chantants passant avec des lyres.
Quelques-uns, murés, sourds, n'avaient plus de regard
Que l'œil intérieur lumineux et hagard,
Et ces hommes sacrés, semblables à des mânes,
Hors du monde, habitaient dans l'antre de leurs crânes.
D'autres vivaient aux bois, et leurs esprits songeaient,
Et, laissant là leurs corps, éblouis, voyageaient;
Ils erraient d'être en être, et, du fait à la cause,
Voyaient s'épanouir l'arbre en apothéose;
Ils allaient, pénétrant au delà du réel,
Par la racine au gouffre et par la fleur au ciel,
Dans la création entraient le plus possible,
Tordaient l'insaisissable avec l'inaccessible,
Étudiaient comment se forment les métaux
Dans la forge invisible aux ténébreux marteaux,
Et la séve, et le feu des volcans, et les haltes

Des laves sous l'écorce affreuse des basaltes;
Le vent chantait pour eux un sublime pæan;
Ils observaient l'hiver, l'ouragan, l'océan,
L'avalanche, l'écueil, les grêles épaissies,
Les vagues, effarés de ces épilepsies;
Et pensifs, saisissant, jusqu'aux plus hauts zéniths,
Les intersections de tous les infinis,
L'endroit où le bien nuit, l'endroit où le mal aime,
Ils tâchaient de trouver le point fatal, suprême,
Terrible, surprenant, caché sous le linceul,
Sombre, où tous les secrets se fondent en un seul.

Dans les grottes de l'Inde ou dans les rocs d'Eubée,
Lieux où l'on croit toujours être à la nuit tombée,
A Glaris où la fleur mandragore chanta,
A Delphe, à Sunium, dans l'île Éléphanta,
Ou dans la Bactriane, ou dans la Sogdiane,
Ou dans les monts qu'emplit la funeste Diane,
Dans des déserts où l'être a l'air de se mouvoir
En dégageant un sombre et lugubre pouvoir,
Les pâtres rencontraient un homme dont la face
Semblait une lueur étrange de l'espace,
Dont la bouche parlait, et dont l'égarement
Attirait tout à lui comme un farouche aimant;
Et tout craignait cet homme, et les brutes fuyantes
S'en allaient de son ombre encor plus effrayantes;
Et toute chose douce à ses pieds triomphait,
L'agneau, l'aube, — et c'était le poëte en effet.

Et de quoi vivait-il? Nul ne le sait. Son âme
Aspirait l'inconnu comme un puissant dictame;

Sa chair s'oubliait; l'homme était en lui dissous;
Du splendide univers il tâtait le dessous;
Il assistait par l'âme aux blancheurs idéales,
Aux détonations d'aurores boréales,
Aux déluges roulant dans leurs vastes limons
Des hydres qui semblaient des gouffres et des monts,
Aux chaos combattant la vie, aux héroïsmes
Des globes affrontant les rudes cataclysmes,
Au miracle, à l'atome; et son regard voyait
Des naissances d'édens dans l'abîme inquiet,
Des jets d'étoiles d'or, des chutes de décombres,
Et des explosions de créations sombres.
Et pendant qu'il rêvait, immobile, voyant
L'inouï, l'ignoré, le troublé, l'ondoyant,
Les visions, l'azur indicible, feux, nimbes,
Masques crispés d'enfants sanglotant dans les limbes,
Et la torche de l'astre allant mettre le feu
A des mondes perdus au fond de l'éther bleu,
Et la larve, à travers les brumes décuplantes,
Entre les doigts des pieds il lui poussait des plantes,
Et les feuilles, qui font leur ouvrage sans bruit,
Couvraient cet homme ainsi qu'un chêne dans la nuit.

Et cette intimité formidable avec l'être
Faisait de ce songeur farouche plus qu'un prêtre,
Plus qu'un augure, plus qu'un pontife; un esprit;
Un spectre à qui la mort radieuse sourit.
Et c'est de là que vient cette auguste puissance
Faite d'immensité, d'épouvante, d'essence,
Qu'a le poëte saint et qu'on sent dans ses vers.
Les prodiges au fond du mystère entr'ouverts

Mêlent leur rayon fauve à son âme élargie
Presque jusqu'à l'horreur et jusqu'à la magie;
Et parfois il côtoie, ainsi qu'un noir plongeur,
Le cercle où de l'enfer commence la rougeur.

Oui, le poëte peut ce qu'il veut; le poëte
Arrête en lui parlant l'immense gypaëte;
Il domine la ville et le désert; il peut
Unir la terre au ciel, et dans le même nœud
L'idéal au réel, et tisser une toile
Avec des fils de chanvre et des rayons d'étoile;
Il dégage de tout, du fait, vaste ou petit,
De tout ce qu'on apprend, de tout ce qu'on bâtit,
Du progrès, du tombeau, de la matière même,
Une grande Uranie azurée et suprême;
Il met sur la science un plafond sidéral;
Il fait tomber la haine et l'épine et le mal
De la ronce hideuse et de l'âme méchante;
Tendre, il plane au-dessus du cirque horrible, et chante
Pour les martyrs un chant qui fait honte aux lions;
A la guerre civile il fait dire : oublions!
Il prend les cœurs lointains des peuples et les mêle,
Accouple à la raison la foi, sa sœur jumelle,
Calme la foule, endort le flot, dompte le feu,
Change l'homme. Il peut tout!

Hors ceci : nommer Dieu.
Nommer Dieu de façon que l'abîme comprenne.
Il peut tout, hors ceci : faire à l'aube sereine,
Au lys, à l'astre, à l'hydre, à l'éclair enflammé,
Dire dans l'étendue obscure : Il l'a nommé!

UNE AUTRE VOIX

Tais-toi! Ce nom déborde, inouï, réfractaire,
Quelque être que ce soit, au ciel et sur la terre!

O passant, entends-tu bégayer à la fois
Par toutes les rumeurs et par toutes les voix
De la création ténébreuse et murée,
Par toute l'étendue et toute la durée,
Ce nom mystérieux, énorme, illimité?
Le printemps et l'automne et l'hiver et l'été
Sont quatre accents divers de ce grand nom qui gronde;
La syllabe du vent n'est pas celle de l'onde;
Chaque être dit la sienne et la murmure à part;
L'antilope en a peur quand c'est le léopard
Qui le proclame au fond de la forêt sonore,
Et la nuit le prononce autrement que l'aurore.
L'homme à saisir ce mot s'est parfois occupé,
Mais en vain; car ce nom ineffable est coupé
En autant de tronçons qu'il est de créatures;

Il est épars au loin dans les autres natures;
Personne n'a l'alpha, personne l'oméga.
Ce nom, qu'en expirant le passé nous légua,
Sera continué par ceux qui sont à naître;
Et tout l'univers n'a qu'un objet : nommer l'être!

Et des soleils sont morts et des soleils mourront;
Et l'espace où l'étoile éclôt, la flamme au front,
A vu naître et pâlir dans ses profondeurs fauves
Des feux qui ne sont plus que de vieux astres chauves;
L'heure apporte et reprend les jours, les mois, les ans,
Et la mémoire avorte à compter ces passants,
Et l'ombre épouvantable en ses aveugles ondes
Roule des millions de millions de mondes,
Et le sillon engendre et la fosse enfouit,
Et tout se développe et tout s'évanouit,
Et tout brille et s'éteint, ma lueur et la vôtre,
Et les êtres confus tombent l'un après l'autre...
Et toujours, à jamais, sans qu'il cesse un moment
D'emplir le jour, la nuit, l'éther, le firmament,
Sans qu'aucun bruit jamais l'interrompe et s'y mêle,
Le nom infini sort de la bouche éternelle!

UNE AUTRE VOIX

Tu veux savoir ce nom? — Sache, qui que tu sois,
Qu'un voyage en cette ombre est un terrible choix;
Le vertige saisit les noirs plongeurs tenaces
Qui du grand ciel farouche affrontent les menaces;
L'immobile infini fait un nain du géant.
Avant d'aller plus loin, regarde ton néant!

Car tu ne pourras pas, quelle que soit ta course,
Aborder l'inconnu, l'origine, la source,
Le lieu suprême où tout s'explique et se rejoint;
Car tu n'entreras point, car tu n'atteindras point;
Car, l'océan de nuit, de bitume et de soufre,
Jamais tu ne pourras le franchir; car, le gouffre,
Tu ne le vaincras pas! Quand même tu serais
Une espèce d'esprit des monts et des forêts,
Un cœur sentant en soi la nature bruire,
Un homme traversé par une énorme lyre!
Quand même tu serais une âme aux yeux ardents

Dont la fauve pensée a pris le mors aux dents,
Et qui, dans la caverne où le trépas seul entre,
Fuit, terrible, aspirant tous les souffles de l'antre!
Quand même tu serais un de ces mages fiers
Que nous voyons parfois, blêmes passants des airs,
Se ruer dans le gouffre où, comme eux, tu te plonges,
Pâles, les poings crispés aux rênes de leurs songes,
Se penchant, se dressant, lâchant et retenant
On ne sait quoi d'obscur, d'envolé, de tonnant,
Regardant, dispersant leurs prunelles livides,
Comme s'ils conduisaient dans l'ombre à grandes guides,
A travers l'éther vague et le tourbillon fou,
Dans la brume, au hasard, devant eux, n'importe où,
Peut-être vers la nuit, peut-être vers la cime,
Un char que traîneraient, avec un bruit d'abîme,
Croupes sombres, fuyant, s'abaissant, s'élevant,
Six cents chevaux d'éclair, de nuée et de vent!

UNE AUTRE VOIX

Te figures-tu donc être, par aventure,
Autre chose qu'un point dans l'aveugle nature?
Toi, l'homme, cendre et chair, te persuades-tu
Que d'une fonction l'ombre t'a revêtu?
Quel droit te crois-tu donc à chercher, à poursuivre,
A saisir ce qui peut exister, durer, vivre,
A surprendre, à connaître, à savoir, toi qui n'es
Qu'une larve, et qui meurs aussitôt que tu nais?
J'admire ton néant inouï s'il suppose
Qu'il est par l'infini compté pour quelque chose!

Quelle idée, ô songeur du songe humanité,
As-tu de ton cerveau pour croire, en vérité,
Qu'il peut prendre ou laisser une empreinte à l'abîme?
Ta pensée est abjecte, étroite, folle, infime;
L'homme est de la fumée obscure qui descend.
T'imagines-tu donc laisser trace, ô passant?

Rêves-tu l'absolu comme ton fleuve Seine,
Coulant entre les quais de ta ville malsaine,
Recueillant les égouts de toutes tes maisons,
Doctrines, volontés, illusions, raisons,
Ayant dans son courant, si quelqu'un te réclame,
Quelque pont de Saint-Cloud où l'on repêche l'âme?
Crois-tu que cette eau vaste et sourde, Immensité,
Ne t'enveloppe pas d'oubli, de cécité,
De silence, et sanglote à ta chute, et soit triste?
Crois-tu que ta chimère en ce gouffre persiste,
Qu'elle y garde sa forme, espoir, rêve, action,
Et qu'on retrouve, après ta disparition,
Quelque chose de toi, ton cadavre ou ton ombre,
Aux noirs filets flottants de l'éternité sombre?

UNE AUTRE VOIX

Remonte aux premiers jours de ton globe.

Voilà
Une muraille; elle est prodigieuse; elle a
Dix mille pieds de haut, et de largeur dix lieues.
Falaise, alluvion, dans les profondeurs bleues,
Ce haut boulevard monte, altier, froid, surprenant,
Et d'une mer à l'autre il barre un continent.
Vaste géométrie, on dirait que l'équerre,
Assise par assise, a fait le mont calcaire,
Et que, forgeant l'espace, on ne sait quels marteaux
L'un sur l'autre ont cloué ses plans horizontaux.
L'escarpement à pic montre en bandes étroites
Ses couches s'allongeant fermes, égales, droites,
Rides profondes, plis de ce front de la nuit.
Contre ce mur se heurte et flotte et roule et fuit
Ce que chaque saison pêle-mêle charrie.
Ce massif colossal de la maçonnerie

Terrible que construit et détruit l'élément
Semble un coffre de pierre immense, renfermant
Les archives d'une âpre et sombre catastrophe
Et tout un monde mort, ployé comme une étoffe,
Avec ses fleurs, ses champs, ses rocs brisés ou nus,
Et ses fourmillements de monstres inconnus.

Dans des milliers d'ans, ces pierres ruinées,
Ces moellons croulants, seront les Pyrénées.

En attendant, vois : large, auguste, encombrant l'air,
Il est encor tout neuf, comme bâti d'hier ;
Rien n'ébrèche sa ligne entière et régulière ;
Et son sommet correct semble une seule pierre
Plate comme le toit d'un palais d'orient ;
Le matin et le soir, en se contrariant,
Font de cette muraille épouvantable et sombre
Tantôt un banc d'aurore et tantôt un banc d'ombre.

Et fais attention à présent : L'air s'émeut ;
Voici que sur le haut du mur géant il pleut.

La pluie erre et s'en va, par le vent emportée ;
Mais une goutte d'eau sur le faîte est restée.
Le lendemain, la brume, humide et blanc rideau,
Revient. Il pleut encore. Une autre goutte d'eau
S'ajoute à la première. Et, sous cette rosée,
Une vasque s'ébauche, et la pierre est creusée.

Désormais sur ce point l'eau va s'obstiner. Vois,
Il pleut; et l'on entend comme une triste voix;
Peut-être est-ce un démon sous la roche, qui grince
De sentir l'eau plus forte et la pierre plus mince.
Il pleut, il pleut, il pleut. Janvier, livide et mort,
Passe avec l'ombre, il pleut; la goutte tombe, mord
Et creuse; avril arrive et rapporte la nue,
Il pleut. La goutte d'eau, féroce, continue.
Et la première assise est percée; et déjà
La deuxième, qu'en vain le granit protégea,
Est atteinte; et la goutte, implacable, acharnée,
Qui dépense le siècle aussi bien que l'année,
Revient, et plonge, et troue, et mine, dur foret,
Et le dedans du mont, formidable, apparaît,
Zone à zone, et voilà que là-haut, l'aube éclaire,
La goutte étant sphérique, un bassin circulaire.

Un étang, que le ciel dore, azure, rougit,
Sur le plateau désert s'étale et s'élargit.

La goutte d'eau revient, revient, revient encore,
Et tombe opiniâtre, et se fait, dès l'aurore,
Rapporter par le vent qui, la nuit, l'enleva,
Et fait ses volontés dans la montagne, et va,
Vient, soumettant le marbre à ses lois triomphantes,
Et passe entre deux plans, et glisse entre deux fentes,
Et démolit et sculpte, infatigable main.
Urne hier, aujourd'hui réservoir, lac demain,

L'œuvre augmente et s'enfonce, et l'œil qui veut la suivre
Croit voir un trou qu'un ver fait aux pages d'un livre.
Penche-toi. Devant nous, comme si nous rêvions,
Forant ce monstrueux monceau d'alluvions,
D'une lame percée allant à l'autre lame,
Obéissant au poids qui d'en bas la réclame,
Hydre, outil, vilbrequin, pioche, trompe, suçoir,
Commençant le matin, recommençant le soir,
Descendant l'escalier de l'épaisseur des couches,
Polissant leurs largeurs en murailles farouches,
Élargissant le haut, baissant l'âpre fond noir,
Évasant et fouillant sans cesse l'entonnoir,
Cognant, partout, toujours, hiver, printemps, automne,
Son petit marteau sombre, effrayant, monotone,
Usant le mont, coupant le roc, sciant le grès,
Complétant la ruine et faisant son progrès,
Et profitant d'un creux pour creuser davantage,
Et d'une argile à l'autre, et d'étage en étage,
Du haut en bas, de bloc en bloc, de banc en banc,
Errant, roulant, brisant, sapant, taillant, courbant,
La goutte d'eau travaille et, terrible ouvrière,
Tord en cercles profonds l'énorme fondrière.

Le vaste mont, battu des aquilons sifflants,
Frémit de voir creuser dans ses ténébreux flancs
Ce puits prodigieux par cette vrille infime,
Et de sentir l'atome en lui créer l'abîme.

Sur ce qui s'édifie et ce qui se détruit,
Laissons rouler du temps, du gouffre et de la nuit.

Et maintenant regarde :

Un cirque! un hippodrome!
Un théâtre où Stamboul, Tyr, Memphis, Londres, Rome,
Avec leurs millions d'hommes pourraient s'asseoir,
Où Paris flotterait comme un essaim du soir!
Gavarnie! — un miracle! un rêve!

Architectures
Sans constructeurs connus, sans noms, sans signatures,
Qui dans l'obscurité gardez votre secret,
Arches, temples qu'Aaron ou Moïse sacrait,
O champ clos de Tarquin où trois cent mille têtes
Fourmillaient, où l'Atlas hideux vidait ses bêtes,
Casbahs, at-meïdans, tours, kremlins, rhamseïons,
Où nous, spectres, venons, où nous nous asseyons,
Panthéons, parthénons, cathédrales qu'ont faites
De pauvres charpentiers aux âmes de prophètes,
Monts creusés en pagode où vivent des airains
Aux plafonds monstrueux, sombres ciels souterrains,

Cirques, stades, Élis, Thèbes, arène de Nîmes,
Noirs monuments, géants témoins, grands anonymes,
Vous n'êtes rien, palais, dômes, temples, tombeaux,
Devant ce colisée inouï du chaos!

Vois; l'homme fait ici le bruit de l'éphémère.
C'est l'apparition, l'énigme, la chimère
Taillée à pans coupés et tirée au cordeau.
L'aube est sur le fronton comme un sacré bandeau,
Et cette énormité songe, auguste et tranquille.
Morceau d'Olympe; reste étrange d'une ville
De l'infini, qu'un être inconnu démembra;
Cour des lions d'un vague et sinistre Alhambra;
Gageure de Dédale et de Titan; démence
Du compas ivre et roi dans la montagne immense,
Stupeur du voyageur qui suspend son chemin;
Exagération du monument humain
Jusqu'à la vision, jusqu'à l'apothéose;
Monde qui n'est pas l'homme et qui n'est plus la chose;
Entrée inexprimable et sombre du granit
Dans le rêve, où la pierre en prodige finit;
Problème; précipice édifice; sculpture
Du mystère; œuvre d'art de la fauve nature;
Construction que nie et que voit la raison,
Et qu'achève, au delà du terrestre horizon,
Sur le mur de la nuit, la fresque de l'abîme.
C'est Vignole à la base et l'éclair sur la cime;
C'est le spectre de tout ce que l'homme bâtit,
Terrible, raillant l'homme, et le faisant petit.

La grande Pyramide, ici, serait la borne
Où le taureau courbé vient aiguiser sa corne,
Et tu demanderais : quel est donc ce caillou?
Plante dans le pavé du cirque d'Arle un clou,
Et ce clou jettera dans l'herbe qui se fane
La même ombre qu'ici la colonne Trajane.
Quel joueur gigantesque a laissé là ce dé?

Un mont dort dans un angle; un autre est accoudé,
Et la brume à son cou s'enfle et pend comme un goître.
Vois croître vers la cime et vers le bas décroître,
Écaillant de lichens leurs lourds granits vermeils,
Ces grands cercles de bancs superposés, pareils
A des boas roulés l'un au-dessus de l'autre.
Avec on ne sait quelle attitude d'apôtre,
Un rocher rêve au seuil; et, le long des degrés,
D'autres blocs stupéfaits, voilés, désespérés,
Semblent des Niobés, des Rachels, des Hécubes.
Vois ces pavés; le moindre a dix mille pieds cubes!

La forme est simple, c'est le cirque; mais ce mur,
A force de grandeur et de vie est obscur.
Qu'est-ce que c'est qu'un mur vertical, rouillé, fruste,
Où comme un bas-relief le glacier blanc s'incruste?
Des albâtres, des gneiss, des porphyres caducs
Mêlent à ses créneaux des arches d'aqueducs,
Et là-bas la vapeur sous des frontons estompe
Des éléphants portant des blocs, baissant leur trompe.
Ces tours sont les piliers angulaires, de quoi?

Du vide, de l'éther, du souffle, de l'effroi.
L'impossible est ici debout; l'aigle seul brave
Cette incommensurable et farouche architrave.
Comme, lorsque la terre a tremblé, sont confus
Dans l'herbe les claveaux, les chapiteaux, les fûts,
Tout se mêle, l'art grec avec l'art syriaque.
Sous les portes croupit l'ombre hypocondriaque.
Vois : tours où l'on dirait que chante Beethoven,
Pylône, imposte, cippe, obélisque, peulven,
Tout en foule apparaît; soubassements, balustres
Où l'eau nacrée étale au jour ses vagues lustres;
Crevasses où pourraient tenir des bataillons;
Sur les parois, des creux pareils à ces sillons
Qu'aux temps diluviens laissaient aux seuils des antres
Et dans les grands roseaux des passages de ventres;
Là, des courbes, des arcs, des dômes; par endroits,
Des murs carrés, des plans égaux, des angles droits;
Partout la symétrie inconcevable et sûre;
Des gradins dont on semble avoir pris la mesure
Aux angles des genoux des archanges assis.
Des pinacles géants portent des oasis.
Ordre et gouffre. Que sont les pins sous les arcades?
De l'herbe. Et l'arc-en-ciel s'envole des cascades!

Tout est cyclopéen, vaste, stupéfiant;
Le bord fait reculer le chamois défiant;
L'édifice, étageant ses marches que l'œil compte,
Blanchit de plus en plus à mesure qu'il monte,
Et, de tous les reflets de l'heure s'empourprant,
Passe du roc calcaire au marbre pur, et prend,
Comme pour consacrer sa forme solennelle,

Sa dernière corniche à la neige éternelle.
Combien a-t-il de haut? demande au ciel profond,
Au vent, à l'avalanche, aux vols d'oiseaux qui vont,
Aux douces chutes d'eau que l'ombre entend se plaindre
Dans cet épouvantable et tournoyant cylindre,
Aux gaves épuisés d'écume et de combats
Qui s'écroulent, torrent en haut, fumée en bas!

Piranèse effaré, maçon d'apocalypses,
Seul comprendrait ce nœud d'angles, d'orbes, d'ellipses.

Pourtant l'œil peut encore en mesurer, le jour,
La forme inexprimable et l'effrayant contour;
Mais, sitôt qu'effaçant le bord, le fond, le centre,
Le soir dans l'édifice ainsi qu'un brouillard entre,
La forme disparaît. C'est sous le firmament
Une espèce d'étrange et morne entassement
De brèches, de frontons, de cavernes, de porches,
Où les astres hagards tremblent comme des torches,
Et, dans on ne sait quel cintre démesuré,
De l'étoilé qui flotte avec de l'azuré.

Entre encor plus avant dans la chose géante.

Ce cirque, ce bassin, embouchure béante,
Imprime un mouvement de roue à l'aquilon
Et fait de tout le vent qui passe un tourbillon.
La bise habite là, traître et battant de l'aile,

Et la trombe y tournoie en spirale éternelle,
Embûche formidable à prendre l'ouragan.
Le précipice s'ouvre en gueule de volcan.
Et malheur au nuage errant qui se hasarde
A venir regarder par quelque âpre lézarde:
Sitôt qu'il y pénètre, il ne peut plus sortir;
Il a beau reculer, trembler, se repentir,
Le tourbillon le tient. C'est fini. Le nuage
Lutte, et bat le courant comme un homme qui nage.
Il roule. Il est saisi! Vois, entends-le gronder.
Il fait de vains efforts, il cherche à s'évader;
On dirait que le gouffre implacable le raille;
Il monte, il redescend; le long de la muraille,
Fauve, il quête une issue, un soupirail, un trou;
Étreint par la rafale, égaré, fuyant, fou,
Il vomit ses grêlons, crache sa pluie, et crible
D'aveugles coups d'éclair l'escarpement terrible.
Et le vieux mont s'émeut; car les rocs convulsifs
Tremblent quand, s'accrochant aux pitons, aux récifs,
Du haut de l'azur vaste où toujours elle rôde
Libre et sans soupçonner l'immensité de fraude,
A ce sombre entonnoir trébuchant brusquement
Et de son épouvante et de son hurlement
Ébranlant la paroi, les tours, la plate-forme,
La tempête, ce loup, tombe en ce piége énorme.

Voisinage effrayant pour les arbres, tordus
Par le vent ou roulés dans l'abîme, éperdus!

Du brin d'herbe au rocher, du chêne à la broussaille,

Tout l'horizon autour du cirque noir tressaille;
Le gave a peur; le pic, par l'orage mouillé,
A le frisson dans l'ombre, et le pâtre éveillé,
Pâle, écoute, parmi les sapins centenaires,
Rugir toute la nuit cette fosse aux tonnerres.

Et ce cirque qui met, au lieu de loups et d'ours,
Les ouragans aux fers dans ses cabanons sourds,
Ce large amphithéâtre au mur inaccessible,
Cet édifice fou, redoutable, impossible,
Fait à l'esprit, et même au delà des titans,
Rêver de tels combats et de tels combattants,
Qu'on le croirait bâti, qui sait? pour la mêlée
Des hydres que d'en bas la terre humble et troublée
Entrevoit dans l'horreur du taillis sidéral;
Qu'il semble, en ce champ clos étrange et sépulcral,
Que sous cette splendide et sublime falaise
Les constellations pourraient se tordre à l'aise;
Et que, dans cette arène inouïe, on a peur
Parfois d'y voir descendre à travers la vapeur,
Pour s'entre-dévorer, les bêtes des étoiles,
Et d'entendre lutter là, sous de sombres voiles,
Et hurler et rugir le taureau, monstre ailé,
L'effrayant capricorne aux nuages mêlé,
Le lion flamboyant, tout semé d'yeux funèbres,
Bâillant de la lumière et mâchant des ténèbres,
Le scorpion tenant dans ses pattes le soir,
Et, se ruant sur tous, le sagittaire noir,
Ce chasseur au carquois rempli de météores,
Dont par moments on voit, ainsi que des aurores

Qui passent et s'en vont et qu'un sillon d'or suit,
Les flèches d'astres luire et tomber dans la nuit!

*

Immensité! l'esprit frissonne. Quel Vitruve
A bâti ce vertige et creusé cette cuve?
Quel Scopas, quel Sostrate ou quel Étinopus
A construit cet attique avec des monts rompus?
Quel Phidias du ciel a fait à sa stature
L'âpre sérénité de cette architecture?
Qui forgea les crampons? qui broya les ciments?
O nature, qui donc à ces escarpements
A lié ces torrents, ces chevaux dont les queues
Pendent en crins d'argent dans les cascades bleues?
Du haut de quel zénith tomba le fil à plomb?
Qui mesura, toisa, régla, tailla? le long
De quel mur idéal a-t-on tracé l'épure?
De quelle région de la vision pure
Est sorti le rêveur de ce rêve inouï?
Quel cyclope savant de l'âge évanoui,
Quel être monstrueux, plus grand que les idées,
A pris un compas haut de cent mille coudées
Et, le tournant d'un doigt prodigieux et sûr,
A tracé ce grand cercle au niveau de l'azur,
Rondeur sinistre ayant le gouffre pour fenêtre,
Puits qui, lorsque le soir le noircit, pourrait être
L'énorme coupe d'ombre où vient boire la nuit?

Au temps où, rien n'étant complétement construit,

Du chaos encor proche on sentait le mélange,
Quand la montagne était encore un tas de fange,
Quelque étrange géant, fils de Cham ou de Bel,
A-t-il pris brusquement et retourné Babel,
Et l'a-t-il appuyée à ce mont, comme on scelle
Un cachet sur la cire ardente qui ruisselle;
De sorte que, léguant, dans le mont affaissé,
Sa forme renversée au trou qu'elle a laissé,
La tour s'est dans le roc imprimée en citerne,
Avec sa rampe où l'ombre après le jour alterne,
Et ses escaliers noirs et ses étages ronds,
Et ses portails s'ouvrant en bouches de clairons;
Si bien que maintenant l'œil voit ce moule horrible
Et le creux dont Babel fut le relief terrible.

L'auteur, je te l'ai dit, c'est l'atome.

L'auteur,
C'est ce fil brun rayant l'azur sur la hauteur,
C'est un peu de brouillard d'où tombe un peu de pluie,
C'est le grain de cristal qu'un souffle tiède essuie,
C'est, au jour ou dans l'ombre, au matin comme au soir,
La molécule d'eau qui coule du ciel noir,
C'est la larme échappée aux cils de la nuée,
C'est ce qui tremble au bout de l'herbe remuée,
Ce qui n'a pas de nom, ce qui ressemble aux pleurs,
C'est ce que la lumière, en traversant les fleurs,
Prend et roule en son vol sans en être chargée,
Ce qu'un petit oiseau boit dans une gorgée!

Oui, ce cirque et ses tours, édifice sacré
Où le drapeau d'azur du gouffre est arboré,
Ce théâtre où le vent combat la trombe enfuie,
Voilà ce qu'a construit un atome de pluie.

Quel besoin as-tu donc d'un Vichnou, d'un Allah,
D'un Bouddha, d'un Ammon cornu pour tout cela?
Pourquoi sortir du cercle où le réel t'enferme?
A quoi bon détrôner l'élément et le germe?
Pourquoi donc à la chose ôter sa mission?
Pourquoi forcer l'atome à l'abdication?
Pourquoi destituer, homme, le grain de sable?
Quelqu'un qui dise Moi t'est-il indispensable?
Tu mets en haut de tout un pronom personnel!
Quelle rage as-tu donc d'un faiseur éternel?
Ne peux-tu faire un pas sans un Très-Haut quelconque
L'océan se va-t-il ruer hors de sa conque,
Tout mordre et tout ronger si ton Zeus n'est pas là
Pour le saisir aux crins et mettre le holà?
Tout n'est-il qu'une grotte à loger ce druide?
Crois-tu que le solide éteindra le fluide,
Que la mer manquera d'onde et de gonflement,
Que le soleil fuira, s'éteignant en fumant,
Que le germe oubliera le secret de la vie,
Que la terre prendra la route qui dévie,
Ou que la lune va perdre un de ses quartiers,
Si tu n'as dans un coin, pilant dans tes mortiers,
Forgeant, créant, sculptant les os, broyant les poudres,
Un fantôme forgé d'étoiles et de foudres?

Dis, sans cet arrangeur, vivant perpétuel,
Soulignant ce qu'il faut changer au rituel,
Dont tu doutes, songeur, même quand tu l'implores,
Les lys pâliront-ils sur les robes des flores?
Les violettes, dis, perdront-elles la clé
De la boîte aux parfums dans l'herbe et dans le blé?
Entre l'ombre passée et la flamme future,
Dis, l'homme sera-t-il, en sa sombre aventure,
Englouti par hier ou détruit par demain,
Si tu n'as, pour sauver le triste genre humain,
Quelque Janus bifront, faisant face aux deux hydres?
La minute va donc figer dans les clepsydres,
Le temps, cet ouvrier mystérieux qui court,
Au cabestan du ciel va donc s'arrêter court,
La lumière, l'aimant, la séve, l'atmosphère,
Vont se déconcerter et ne savoir que faire,
Tout le mouvement va s'interrompre transi
Si ton Brahma ne vient leur crier : par ici!
Avril a-t-il besoin d'un mot d'ordre? Un tonnerre
Est-il un frissonnant et noir fonctionnaire
Attendant que quelqu'un lui fixe son emploi?
Faut-il donc un veilleur toujours présent, sans quoi
Les astres manqueraient les heures des aurores?
Ce monde est une tour pleine de bruits sonores;
Faut-il un horloger derrière le cadran,
Réglant les poids dans l'ombre et, tant de fois par an,
Mettant de l'ordre au ciel, versant l'huile aux rouages
Des globes, des saisons, des vents et des nuages,
Disant : Vesper, Vénus, rentrez! sors, Jupiter!
Donnant à chaque sphère à son tour dans l'éther
Ou la note qui chante ou la note qui prie,
En remontant la vaste et sombre sonnerie?

Prends-tu pour des pantins et pour des jacquemarts
Orion, Sirius, Vesta, Saturne et Mars?
Et la création est-elle une fontaine
À mécanique ainsi que la Samaritaine?
As-tu donc peur de voir le monde aller tout seul?
Faut-il que la forêt dise : Père, un tilleul!
Un chêne! et maintenant donnez-moi de la mousse
Pour que le bruit du vent dans mes antres s'émousse! —
Quoi! cet échange vaste et saint d'attraction,
Ce flux et ce reflux de la création
Qui jette dehors l'être et sans fin le résorbe,
L'univers, ne peut-il rouler, cercle, flamme, orbe,
Sans que ta terreur crie : il nous faut des étais!
Sans que l'homme, appelant à l'aide Teutatès,
Irmensul, Bhagavan, Chronos, Théos, échine
Un travailleur divin à tourner la machine?

Fais ce rêve, homme! et marche où l'erreur te conduit.
Quant à moi, qui suis l'ombre et qui vais dans la nuit,
Je n'accepterais pas, pour faire des prodiges,
Pour creuser un puits sombre et l'emplir de vertiges,
Pour soulever un monde, effroyable fardeau,
L'échange de ton Dieu contre ma goutte d'eau.

*

La voix se tut.

Alors je relevai la tête :

— Mais cette goutte d'eau, criai-je, qui l'a faite?

UNE AUTRE VOIX

Ah! c'est l'énigme Dieu qui t'occupe! Tu veux,
O songeur dont la nuit hérisse les cheveux,
Aller au fond! tu veux voir clair dans la nuée,
Vider l'ombre! il te faut, pauvre âme exténuée,
Cette science-là...

Voyons, tente, entreprends;
Avec les papyrus, les missels, les korans,
Les bibles que les sphinx portaient sur leurs poitrines,
Rebâtis la charpente informe des doctrines;
Des croyances de l'homme écrasé sous le faix
Échafaude l'amas redoutable, et refais
Un édifice avec ces poutres mal unies
Qu'on nomme vérités, dogmes, théogonies;
Restaure, démolis, fonde. Fais des essais.
Remets le vieux bahut debout sur ses vieux ais;
Crois comme Jean Climaque et Jean Catéchumène;
Ou taille un meuble neuf dans la science humaine
Pour y mettre sous clef l'ombre et l'éternité.

Questionne l'autel d'Horus ou d'Astarté,
Ou les temples payens peu salués des sages,
Ayant des noirs corbeaux nichés dans leurs bossages,
Ou le blême Irmensul debout sur le menhir;
Creuse dans le passé, creuse dans l'avenir;
Regarde fixement le Temps noir qui feuillette
L'homme et la vie avec son pouce de squelette;
Épelle l'univers que l'inconnu créa,
Texte dont chaque monde est un alinéa;
Chiffre et déchiffre; éprouve, interprète, proclame;
Confronte ce que l'homme a d'ombre dans son âme
Avec ce que le ciel a d'âme dans sa nuit;
Relance Olympe ermite au fond de son réduit;
Interroge le ver sur la toile qu'il file;
Montre et vois; fais la pâque ainsi que Théophile
Le quatorzième jour de la lune de Mars;
Visite Ammon; tiens tête aux colosses camards;
Conteste, affirme, nie, attends; dis ton rosaire;
Sens la terre trembler sous toi comme Césaire;
Prêche avant d'être prêtre ainsi que Bellarmin;
Exprime en ton cerveau tout le savoir humain;
Fais-toi de tout comprendre une étrange prouesse;
Vois venir au-devant l'un de l'autre Boëce
Et saint Denis, chacun sa tête dans sa main;
De la même façon fais le même chemin;
Hante les profondeurs dont Pythagore est pâle;
Commente Onuphre, Adon, Glareanus de Bâle,
Sois druide, fakir, bonze, magicien;
Installe, si tu veux, sur le modèle ancien,
Au-dessus des brouillards de l'erreur chimérique,
Une sagesse avec entablement dorique;
Sois le médiateur des aveugles; Volta

Dément Clairaut; Cyrille au front de Golgotha
Voit dans l'ombre une croix haute de quinze stades;
Bossuet de Calvin tance les incartades;
L'évêque Archelaüs poursuit l'errant Manès;
Hildebrand dit : MOI SEUL. Luther dit : HERR OMNES.
Ce qu'adore Pascal, Diderot le diffame;
Reuchlin dit : Vos trois rois, conte de bonne femme!
— D'où viennent-ils? demande Arouet à Calmet;
De l'Inde ou de l'Afrique? Et Paracelse met
Trois pégases de flamme aux ordres des trois mages.
Salomon sculpte l'arche; Huss brise les images;
Pélage veut la lutte; Augustin veut la foi;
Interviens; crée un centre, une règle, une loi,
Trouve l'axe commun des doctrines contraires,
A force de raison rends les raisonneurs frères;
Amalgame Épicure avec Ézéchiel;
Pour ceux-ci, l'univers n'a que l'enfer pour ciel,
C'est le cachot du mal dont vous êtes les proies;
Pour ceux-là, c'est le lieu des fêtes et des joies;
Les uns vivent chantant : tout est plaisir et jeu!
D'autres lisent le livre à la lueur du feu.
Mets d'accord ce zénith et ce nadir des sages,
Fais pour ton œil, penché sur les faits, sur les âges,
Une lentille avec tout ce que l'homme apprit;
Cherche; dis-toi : — Je vais faire dans mon esprit
Converger la clarté pour la changer en flamme,
Condenser Dieu sur moi pour allumer mon âme. —
Fouille Alcuin, saint Thomas, Gorgias Léontin,
Le ménologe grec, le rituel latin;
Va de Thèbe Heptapyle à Thèbe Hécatompyle;
Éblouis-toi d'énigme et d'effroi la pupille;
Écris et lis; sois gond du portail; sois flambeau;

Sois cardinal avec Sadolet et Bembo;
Va-t'en dans le désert manger des sauterelles
Comme Jean qui de l'ombre écoutait les querelles;
Fais une enquête; prends des informations
Près des vents, près des flots où sont les alcyons;
Cueille chaque chimère et chaque schisme; laisse
Novatus pour Eustache, Arius pour Mélèce;
Va des juifs aux parsis, va des esprits aux corps,
De la ronde des dieux à la ronde des morts,
De la danse morphasme à la danse macabre.
Veille; allume ta lampe au sombre candélabre
Que tiennent, près du trône où Septentrion luit,
Persée et Sirius, ces nègres de la nuit.
Interpelle le germe et la cendre; rédige
Un interrogatoire en forme de prodige;
Écoute pétiller le feu dans l'encensoir;
Écoute le cri sourd de la foudre et, le soir,
Dans le campo santo le bruit que fait la pioche;
Parle à Domnus premier, évêque d'Antioche,
Et, sur l'irrémissible et sur le véniel,
Consulte Cassien, Scaliger, Torniel;
Sois le voyant; pareil aux tremblants aruspices,
Va regarder, la nuit, l'horreur des précipices;
Que tout gouffre pour toi soit un sinistre aimant;
Observe, spectateur des deux gouffres, comment
L'homme entre dans la mort et l'astre dans l'éclipse,
Lègue aux vierges ta plume ainsi que Juste Lipse;
Attends dans l'infini, leur morne promenoir,
Zénon, le sage fou, Gerbert, le pape noir;
Prie, évoque, bénis, sacre, exorcise, adjure;
Accoude-toi sur l'être obscur; fais la gageure
De l'énigme, du sphinx, du gouffre, de demain,

D'hier, de l'avenir; jauge, la toise en main,
Le ciel par kilomètre ou bien par centiare;
Drape-toi d'un suaire ou coiffe une tiare;
Tâte dans le cercueil l'affreux nœud gordien;
Prends-toi pour unité, fais-toi méridien;
Ajoute ta raison, ton but, ta conjecture
Et ta pensée ainsi qu'un faîte à la nature;
Mets sur cette Chéops le pyramidion;
Sois un convertisseur comme Spiridion;
Sois un avertisseur comme le coq sonore;
Monte sur le cheval terrible de Lénore,
Ayant pour t'éclairer le feu de ses naseaux,
Et la clarté qu'auront les spectres sur leurs os;
Superpose et bâtis comme une tour solide
Wiclef, Leibniz, le diacre Ambroise, Basilide,
Tous les docteurs, vrais, faux, grands, petits, inconnus,
Connus, depuis Sophron jusqu'à Théotechnus,
Les devins, les savants, Paris, Rome, Épidaure,
Les poëtes sereins, ces frères de l'aurore
Faits de la même pourpre et dorés du même or,
La congrégation des pères de saint Maur,
La grâce, le péché, l'oraison impétrante,
Les vingt-cinq sessions du concile de Trente,
Les feuillets sibyllins tombés on ne sait d'où,
Le livre turc, le livre hébreu, le livre indou;
Passe les jours, les nuits; deviens blanc dans les rêves;
Sois Jérôme, ou sois Jean rôdant le long des grèves;
Sois Dante pour penser et sois Newton pour voir;
Sois Origène, Euler, Platon... Veux-tu savoir,
En combinant l'Égypte et Delphe et l'Idumée,
Ce que tu construiras sur Dieu? — De la fumée.

*

Je ne me lassais pas! et je continuai :

— Quoi! l'homme tomberait, hagard, exténué,
Comme le moucheron qui bat la vitre blême!
Quoi! tout aboutirait à du néant suprême!
Tout l'effort des chercheurs frémissants se perdrait!
L'homme habiterait l'ombre et serait au secret!
Marcher serait errer! l'aile serait punie!
L'aurore, ô cieux profonds, serait une ironie! —

Alors, debout, levant la voix, levant les bras,
Éperdu, je criai :

— Cela ne se peut pas!
Grand Inconnu, méchant ou bon! grand Invisible!
Je te le dis en face, Être : C'est impossible!

*

Une troisième fois, dans l'effrayant ciel noir
On éclata de rire.

Et morne, sans pouvoir
Deviner d'où venait cette gaîté terrible,
Je regardai, lutteur palpitant, l'ombre horrible.

II

DIEU

I

LA CHAUVE-SOURIS

L'ATHÉISME

Nihil.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.

Et ce point noir semblait une mouche du soir
Volant à l'heure où l'ombre à prier nous invite.
Et, l'homme, quand il pense, étant ailé, j'eus vite
Franchi l'éther qui s'ouvre à l'essor des esprits.

Et cette mouche était une chauve-souris.

Et ce lugubre oiseau volait seul dans l'espace,
Et disait :

— C'est énorme et hideux. Ce qui passe
Devant mes yeux me fait trembler. C'est effrayant!
Quand donc serai-je hors de l'ombre? —

Et, me voyant,
Il cria :

*

— Que veux-tu de moi, passant rapide?
Je regarde, éperdu, la matière stupide.
Homme, écoute : je suis l'oiseau noir que trouva
Démogorgon en Grèce et dans l'Inde Shiva,
Je contemple l'horreur de la sombre nature.
Homme, quel est le sens de l'affreuse aventure
Qu'on appelle univers? Je le cherche et j'ai peur.
J'interroge ce bloc qui n'est qu'une vapeur ;
J'observe l'infini monstrueux et je scrute
La taupe et le soleil, l'homme, l'arbre et la brute.
Je suis triste.

O passant, comprends-tu ce mot : Rien?
Ce qu'on nomme le mal est peut-être le bien.
Quand un gouffre se comble, un autre puits se creuse.
Tourment, volupté, rire et clameur douloureuse,
Flux et reflux, le juste et l'injuste, le bon,
Le mauvais, blanc et noir, diamant et charbon,
Vrai, faux, pourpre et haillon, le carcan, l'auréole,
Jour et nuit, vie et mort, oui, non ; navette folle

Que pousse le hasard, tisserand de la nuit!

Connaît-on ce qui sert et sait-on ce qui nuit?
Tout germe est un fléau, tout choc est un désastre;
La comète, brûlot des mondes, détruit l'astre;
Le même être est victime et bourreau tour à tour,
Et pour le moucheron l'hirondelle est vautour.
Les cailloux sont broyés par la bête de somme,
L'âne paît le chardon, l'homme dévore l'homme,
L'agneau broute la fleur, le loup broute l'agneau.
Sombre chaîne éternelle où l'anneau mord l'anneau!

Et ce qu'on voit n'est rien : des fils tuant les pères,
Les requins, les Nérons, les Séjans, les vipères,
Cela n'est que peu d'ombre et que peu de terreur;
L'infiniment petit contient la grande horreur.

L'atome est un bandit qui dévore l'atome;
L'araignée a sa toile et le ver son royaume;
Les fourmilières sont des Babels; l'animal
En se rapetissant se rapproche du mal;
Plus la force décroît, plus la bête est difforme;
Et, quand il les regarde avec son œil énorme,
Homme, les gouttes d'eau font peur à l'océan;
La rosée en sa perle a Typhon et Satan,
Ils s'y tordent tous deux à jamais; l'éphémère
Est Moloch; l'infusoire, effroyable chimère,
Grince, et, si le géant pouvait voir l'embryon,
Le béhémoth fuirait devant le vibrion.

Le moindre grain de sable est un globe qui roule
Traînant comme la terre une lugubre foule
Qui s'abhorre, et s'acharne, et s'exècre, et sans fin
Se dévore; la haine est au fond de la faim.
La sphère imperceptible à la grande est pareille;
Et le songeur entend, quand il penche l'oreille,
Une rage tigresse et des cris léonins
Rugir profondément dans ces univers nains.

Toute gueule est un gouffre, et qui mange assassine.
L'animal a sa griffe et l'arbre a sa racine;
Et la racine affreuse et pareille aux serpents
Fait dans l'obscurité de sombres guets-apens.
Tout se tient et s'embrasse et s'étreint pour se mordre;
Un crime universel et monstrueux est l'ordre;
Tout être boit un sang immense, ruisselant
De la création comme d'un vaste flanc.
On lutte, on frappe, on blesse, on saigne, on souffre, on pleu

Tout ce que vous voyez est larve; tout vous leurre,
Et tout rapidement fond dans l'ombre; car tout
Tremble dans le mystère immense et se dissout;
La nuit reprend le spectre ainsi que l'eau la neige.
La voix s'éteint avant d'avoir crié : Que sais-je?

Le printemps, le soleil, les bêtes en chaleur,
Sont une chimérique et monstrueuse fleur;
A travers son sommeil ce monde effaré souffre;
Avril n'est que le rêve érotique du gouffre,

Une pollution nocturne de ruisseaux,
De rameaux, de parfums, d'aube et de chants d'oiseaux.
L'horreur seule survit, par tout continuée.
Et, par moments, un vent qui sort de la nuée
Dessine des contours, des rayons et des yeux
Dans ce noir tourbillon d'atomes furieux.

O toi qui vas! l'esprit, le vent, la feuille morte,
Le silence, le bruit, cette aile qui t'emporte,
Le jour que tu crois voir par moments, ce qui luit,
Ce qui tremble, le ciel, l'être, tout est la nuit!
Et la création tout entière, avec l'homme,
Avec ce que l'œil voit et ce que la voix nomme,
Ses mondes, ses soleils, ses courants inouïs,
Ses météores fous qui volent éblouis,
Avec ses globes d'or pareils à de grands dômes,
Avec son éternel passage de fantômes,
Le flot, l'essaim, l'oiseau, le lys qu'on croit béni,
N'est qu'un vomissement d'ombre dans l'infini.
La nuit produit le mal, le mal produit le pire!

Écoute maintenant ce que je vais te dire. —

L'oiseau noir s'arrêta, d'épouvante troublé,
Puis, sombre et frémissant, reprit :

— Je suis allé
Jusqu'au fond de cette ombre. Et je n'ai vu personne.

*

Je tressaillis, l'oiseau poursuivit :

— J'en frissonne
A jamais, dans ce gouffre où j'erre plein d'effroi,
Dans cette obscurité, personne ne dit : Moi!

Noire ébauche de rien que personne n'achève,
L'univers est un monstre et le ciel est un rêve;
Ni volonté, ni loi, ni pôles, ni milieu;
Un chaos composé de néants; — pas de Dieu.

Dieu, pourquoi? L'idéal est absent. Dans ce monde,
La naissance est obscène et l'amour est immonde.
D'ailleurs, est-ce qu'on naît? Est-ce qu'on vit? Quel est
Le vivant, le réel, le certain, le complet?
Les penseurs, dont, la nuit, je bats les fronts moroses,
Questionnent en vain la surdité des choses!
L'eau coule, l'arbre croît, l'âne brait, l'oiseau pond,
Le loup hurle, le ver mange. Rien ne répond.

La profondeur sans but, triste, idiote et blême,
Quelque chose d'affreux qui s'ignore soi-même.

C'est tout. Sous mon linceul voilà ce que je sais.
Et l'infini m'écrase, et j'ai beau dire : Assez!
C'est horrible. Toujours cette vision morne!
Jamais le fond, jamais la fin, jamais la borne!

Donc je te le redis, puisque tu passes là :
J'entends crier en bas : Jéhovah, Christ, Allah!
Tout n'est qu'un sombre amas d'apparitions folles;
Rien n'existe : et comment exprimer en paroles
La stupéfaction immense de la nuit?
L'invisible s'efface et l'impalpable fuit;
L'ombre dort; les fœtus se mêlent aux décombres;
Les formes, aspects vains, se perdent dans les nombres;
Rien n'a de sens; et tout, l'objet, l'espoir, l'effort,
Tout est insensé, vide et faux, même la mort.
L'infini sombre au fond du tombeau déraisonne;
La bière est un grelot où le cadavre sonne.
Si quelque chose vit, ce n'est pas encor né.

Muet, quoique béant, sourd, lugubre, étonné,
Les ténèbres en lui, hors de lui les ténèbres,
Sans qu'un rayon, éclos dans ces brumes funèbres,
Vienne jamais blanchir l'horizon infini,
Pas même criminel, et pas même puni,
Le monde erre au hasard dans la nuit éternelle,
Et, n'ayant pas d'aurore, il n'a pas de prunelle.
Le monde est à tâtons dans son propre néant. —

*

La nuit triste emplissait le ciel comme un géant;
Et la chauve-souris rentra dans l'ombre horrible;
Et j'entendis l'oiseau, disparu, mais terrible,
Qui criait :

— Dieu n'est pas! Dieu n'est pas! désespoir!

II

LE HIBOU

LE SCEPTICISME

Quid?

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

Et rien n'avait de borne et rien n'avait de nombre;
Et tout se confondait avec tout; l'aquilon
Et la nuit ne faisaient qu'un même tourbillon.
Quelques formes sans nom, larves exténuées
Ou souffles noirs, passaient dans les sourdes nuées;
Et tout le reste était immobile et voilé.

Alors, montant, montant, montant, je m'envolai

Vers ce point qui semblait reculer dans la brume;
Car c'est la loi de l'être en qui l'esprit s'allume
D'aller vers ce qui fuit et vers ce qui se tait.

Or ce que j'avais pris pour une mouche était
Un hibou, triste, froid, morne, et de sa prunelle
Il tombait moins de jour que de nuit de son aile.

*

Et ce hibou parlait devant lui, sans rien voir,
Comme s'il se savait écouté dans le noir.
Inquiet, palpitant, il regardait, avide,
Le fond muet de l'ombre inexprimable et vide,
Et, l'œil fixe, attentif, sans louer, sans huer,
Disait :

— Quelqu'un est là. J'ai senti remuer.

Puis il reprit, parlant à la nuée épaisse :

— Quelqu'un est là. Mais qui?

Doute? angoisse? énigme? Est-ce
Le Juste ou l'Inégal, le Bon ou le Méchant?
Son nom est-il un cri? son nom est-il un chant?
Est-ce un père qui doit plus tard, chassant la crainte,

Resplendir, éclaireur du profond labyrinthe?
Est-ce un hermaphrodite, homme et femme, ange et nuit,
Vers qui tout monte et vole, et devant qui tout fuit?
Est-ce un capricieux qui réprouve ou préfère?
Est-ce un contemplateur calme qui laisse faire?
Est-ce un hideux semeur de vrai, de faux, subtil
Et fort, puissant et traître? Il est là; mais qu'est-il? —

Alors je m'approchai de cette silhouette,
Et je lui demandai : — Que fais-tu là, chouette? —
Et le noir chat-huant me dit :

— Je guette Dieu!

*

Je suis la larve affreuse aspirant au ciel bleu;
Je suis l'œil flamboyant des ténèbres; j'épie
La grande forme obscure en l'abîme accroupie.
Moi, je ne la vois pas; mais je crois qu'elle est là.

Un jour dans l'étendue une voix m'appela.
— Hibou!... me dit Hermès. — J'étouffais dans le vide;
Mais Hermès Ægyptus, le grand songeur livide,
M'a pris, tout en rêvant son sacré pœmander,
Et c'est lui qui m'a fait respirer un peu d'air.
Je suis esprit par l'aile et démon par la griffe.

Dans un long papyrus, informe hiéroglyphe,
Lourd manuscrit de brume humaine submergé,
Hermès avait écrit ce qu'il avait songé...
— Un soir Hermès, à l'heure où l'on sent l'être vivre,
Vit passer l'Inconnu qui lisait dans un livre;
Et l'Ombre s'approcha du blanc magicien,
Prit le livre d'Hermès et lui laissa le sien.
C'est ce livre que l'Inde épelle, et qu'en sa crypte
La bête Sphinx traduit tout bas au monstre Égypte,
Car il est défendu de parler haut; on sent,
Au silence du monde effrayé, Dieu présent.

*

Dieu! J'ai dit Dieu. Pourquoi? Qui le voit? Qui le prouve?
C'est le vivant qu'on cherche et le cercueil qu'on trouve.
Qui donc peut adorer? qui donc peut affirmer?
Dès qu'on croit ouvrir l'être, on le sent se fermer.

Dieu! cri sans but peut-être, et nom vide et terrible!
Souhait que fait l'esprit devant l'inaccessible!
Invocation vaine, aventurée au fond
Du précipice aveugle où nos songes s'en vont!
Mot qui te porte, ô monde, et sur lequel tu vogues!
Nom mis en question dans les sourds dialogues
Du spectre avec le rêve, ô nuit, et des douleurs
Avec l'homme et de l'astre avec les sombres fleurs
Qu'éveillent sur l'étang les froids rayons lunaires!

Sujet de la querelle énorme des tonnerres!
Solution que va nuit et jour poursuivant
La polémique obscure et confuse du vent!
Dieu! conception folle ou sublime mystère!
Notion que nul crâne, au ciel ou sur la terre,
Fût-il surnaturel, ne saurait contenir!
Quel que soit le passé, quel que soit l'avenir,
Nul ne la saisira, nul ne l'a possédée;
Et, dans l'urne où l'on veut mettre une telle idée,
On sent de toutes parts des fuites d'infini.

*

Le ciel à force d'ombre était comme aplani.
Et l'oiseau dont l'œil rond jette un reflet de soufre
Me dit :

— Viens, je vais tout t'apprendre : Il est un gouffre. —

Comme s'il eût tout dit dans ce mot, le hibou
S'arrêta; puis reprit :

— Quand? pourquoi? comment? où?
Tout se tait, tout est clos, tout est sourd, tout recule,
Tout vit dans l'insondable et fatal crépuscule.
L'être mortel médite et songe avec effroi
En attendant qu'un jour quelqu'un dise : C'est moi.
La taciturnité de l'ombre est formidable.
Il semble qu'au delà du nimbe inabordable

Une sorte de front vaste et mystérieux
Se meuve vaguement au plus obscur des cieux;
Et Dieu — s'il est un Dieu — fit à sa ressemblance
L'universelle nuit et l'éternel silence.

Moi, j'attends. Qui va naître? Est-ce l'aube, ou le soir?

Un de mes yeux est foi; mais l'autre est désespoir.
J'examine et je plane. O brumes éternelles!
La nuit rit du regard, l'infini rit des ailes.
Tout devant moi se perd, se mêle et se confond.
Je tâche de saisir, là-bas, dans le profond,
Un moment de clarté, d'oubli, de transparence,
Ou d'entrevoir du moins le cadavre Espérance,
Afin de pouvoir dire au monde épouvanté :
— C'est un tombeau!

Le fond, le fait, la vérité,
Le réel quel qu'il soit, vide ou source féconde,
Voilà ce qu'il me faut, voilà ce que je sonde.
Je suis le regardeur formidable du puits;
Je suis celui qui veut savoir pourquoi; je suis
L'œil que le torturé dans la torture entr'ouvre;
Je suis, si par hasard dans le deuil qui le couvre
Ce monde est le jouet de quelque infâme esprit,
La curiosité de ceux dont on se rit;
Devant l'âme de tout, hélas! peut-être absente,
Je suis l'anxiété lugubre et grandissante,
Et je serais géant si je n'étais hibou.

Ce monde c'est l'abîme, et l'abîme est mon trou.
Triste, je rêve au creux de l'univers, et l'ombre
Agite sur mon front son grand branchage sombre.

Je regarde le vide et l'éther fixement
Et l'ouragan et l'air et le sourd firmament
Et les contorsions sinistres des nuées.
Mes paupières se sont au gouffre habituées.
Toute l'obscurité du ciel vertigineux
Entre en mon crâne, et tient dans mon œil lumineux.
Je sens frémir sur moi le bord vague du cercle.
L'urne Peut-être ayant l'infini pour couvercle!
J'ai pour spectacle, au fond de ces limbes hagards,
Pour but à mon esprit, pour but à mes regards,
Pour méditation, pour raison, pour démence,
Le cratère inouï de la noirceur immense;
Et je suis devenu, n'ayant ni jour ni bruit,
Une espèce de vase horrible de la nuit
Qu'emplissent lentement la chimère, le rêve,
Les aspects ténébreux, la profondeur sans grève
Et, sur le seuil du vide aux vagues entonnoirs,
L'âpre frémissement des escarpements noirs.

*

Homme, il se fait parfois dans cette léthargie,
Dans cette épaisseur triste à jamais élargie,
Comme une déchirure au vent de l'infini.

Alors, moi, le veilleur solitaire et banni,
Je tressaille ; un rayon sort de la plénitude,
Et la création, difforme multitude,
M'apparaît ; et j'entends des bruits, des pas, des voix ;
Et, dans une clarté de vision, je vois
Ce livide univers, vaste danse macabre,
Où l'astre tourbillonne, où la vague se cabre,
Où tout s'enfuit. Je vois les sépulcres, les nids,
Le hallier, la montagne, et les rudes granits,
Du vieux squelette monde informes ankyloses,
La plaine vague ouvrant ses pâles fleurs écloses,
Les flots démesurés poussant de longs abois,
Et les gestes hideux des arbres dans les bois.

Et d'en bas il m'arrive une musique obscure,
L'hymne qu'après Hermès entendit Épicure ;
Tout vibre et tout devient instrument ; le désert
Chante, et la forêt donne au farouche concert
Son branchage sonore et triste, et le navire
Son gréement, dont le vent fait une sombre lyre.

Tout se transforme et court dans le brouillard trompeur,
Les morts et les vivants, qui sont une vapeur,
Se mêlent ; le volcan, crête et bouche enflammée,
Vomit un long siphon de cendre et de fumée ;
L'air se tord, sans qu'on sache où l'aquilon conduit
Les miasmes pervers et traîtres de la nuit ;
La marée, immuable et hurlante bascule,

Balance l'océan dans l'affreux crépuscule;
Et la création n'est qu'un noir tremblement.
On ne sait quelle vie émeut lugubrement
L'homme, l'esquif, le mât, l'onde, l'écueil, le havre;
Et la lune répand sa lueur de cadavre.

. . . . . .

Je cherche un soupirail.

Quel sens peut donc avoir
Ce monde aveugle et sourd, cet édifice noir,
Cette création ténébreuse et cloîtrée
Sans fenêtre, sans toit, sans porte, sans entrée,
Sans issue, ô terreur!

Par moments des blancheurs
Passent; on aperçoit vaguement des chercheurs,
Sans savoir si ce sont réellement des êtres,
Et si tous ces sondeurs du gouffre, mages, prêtres,
Eux-mêmes ne sont pas de l'ombre à qui les vents
Donnent dans le brouillard des formes de vivants;
On voit les grands fronts blancs d'Égypte et de Chaldée;
Et, comme les forçats immenses de l'idée,
On voit passer au loin les esprits hasardeux
Traînant la pesanteur des problèmes hideux,
Savants, prophètes, djinns, démons, devins, poëtes,
Et l'abîme leur dit : Qu'êtes-vous — si vous êtes?

Quel est cet univers? et quel en est l'aïeul?
Ce qu'on prend pour un ciel est peut-être un linceul.
Qui peut dire où l'on vogue et qui sait où l'on erre?

Oh! l'eau terrible ayant des rumeurs de tonnerre!
Les sourds chuchotements du vent sous l'horizon!
Entre le jour et nous, quelle épaisse cloison!
Ténèbres. Pourquoi tout parle-t-il à voix basse?
Tout visage qui rit a, dans l'horrible espace,
Derrière lui pour ombre une tête de mort.
Naître! mourir! — On entre, entrez. — Sortez, on sort. —

Et je songe à jamais, à jamais mon œil sombre
Voit aller et venir l'onde énorme de l'ombre.
A quoi bon? Et vous tous, à quoi bon? Vous vivez;
Vivez-vous? Et d'ailleurs, pourquoi? Pensez, rêvez,
Mourez! heurtez vos fronts à la sourde clôture!
Qu'est-ce que le destin? qu'est-ce que la nature?
N'est-ce qu'un même texte en deux langues traduit?
N'est-ce qu'un rameau double ayant le même fruit?

La plaine où le mont pèse ainsi qu'un noir décombre,
La mer par le couchant chauffée au rouge sombre,
Les nuages ayant les cimes pour récifs,
Les tourmentes volant en groupes convulsifs,
La foudre, les Etnas jetant les pierres ponces,
Les crimes s'envoyant des fléaux pour réponses,
L'antre surnaturel, l'étang plein de typhus,
Les prodiges hurlant sous les chênes touffus,
La matière, chaos, profondeur où s'étale
L'air furieux, le feu féroce, l'eau brutale,
La nuit, cette prison, ce noir cachot mouvant
Où l'on entend la sombre invasion du vent,
Tout est morne!

On a peur quand l'aube qui s'éveille
Fait une plaie au bas des cieux, rouge et vermeille;
On a peur quand la bise épand son long frisson;
On a peur quand on voit, vague, à fleur d'horizon,
Montrant, dans l'étendue au crépuscule ouverte,
Son dos mystérieux d'or et de nacre verte,
Ramper le scarabée effroyable du soir;
On a peur quand minuit sur les monts vient s'asseoir!

Pourtant, dans cette masse informe et frémissante,
Il semble par moments qu'on saisisse et qu'on sente
Comme un besoin d'hymen et de paix, émouvant
Toutes ces profondeurs de nuée et de vent;
Tout cherche à se parler et tout cherche à s'entendre;
La terre, à l'océan jetant un regard tendre,
Attire à son flanc vert ce sombre apprivoisé;
Mais l'eau quitte le bord après l'avoir baisé,
Et retombe, et s'enfonce, et redevient tourmente.

Il n'est rien qui n'hésite et qui ne se démente;
Le bien prête son voile au mal qui vient s'offrir;
Hélas! l'autre côté de savoir, c'est souffrir.
Aube et soir, vie et deuil ont les mêmes racines;
Le sort fait la recherche et l'angoisse voisines;
D'où jaillit le regard on voit sortir le pleur;
Et, si l'œil dit Lumière, il dit aussi Douleur.
Tout est morne!

Il n'est pas d'objet qui ne paraisse

Faire dans l'infini des signes de détresse.
Et, pendant que, lugubre et vague, autour de lui,
Dans la blême fumée et dans le vaste ennui,
Le tourbillon des faits et des choses s'engouffre,
Ce spectre de la vie appelé l'homme, souffre.

Les deux tragiques voix, Nature, Humanité,
Se font écho, chacune en son extrémité;
La tristesse de l'un sur l'autre se replie;
La pâle angoisse humaine a la mélancolie
Du plaintif univers pour explication;
Et les gémissements de la création
Sont pleins de la misère insondable de l'homme.

Pourtant vous n'êtes rien que des larves, en somme!
Vous marchez l'un sur l'autre, obscurs, troubles, dormants
Fuyants, et tous vos pas sont des effacements.
Il ne reste de vous, s'il reste quelque chose,
Que l'embryon, peut-être effet, peut-être cause,
Que les rudiments sourds, muets, primordiaux.
L'être éternel est fait d'atomes idiots.

Lui-même est-il? Voilà le sinistre problème.
O semeur, montre-nous du moins la main qui sème!

Hermès — mais qui peut voir ce qu'a vu l'œil d'Hermès? —
M'a dit qu'il avait vu, du haut des grands sommets,
Au delà du réel, au delà du possible,

Une clarté, reflet du visage invisible.
Elle éclairait la brume où nous nous abîmons;
Tout le bloc frissonnant des êtres, arbres, monts,
Ailes, regards, rameaux, était penché sur elle;
Et, jetant des éclairs soudains, surnaturelle,
Cette lueur sans fond, qu'on n'osait approcher,
Épouvantait parfois le chêne et le rocher
Même le plus terrible et le plus intrépide.

*

Comme c'est immobile, et comme c'est rapide!
Comme cela s'échappe à de certains moments!
Comme l'abîme fait d'étranges mouvements!
Oh! j'ai beau vouloir fuir, et fuir, et fuir encore,
La contemplation du gouffre me dévore.
Oui, je te l'ai dit, oui, sur la sombre hauteur
Je vois la vie.

Aimants, fluides, pesanteur,
Axes, pôles, chaleur, gaz, rayons, feu sublime,
Toutes les forces sont les chevaux de l'abîme;
Chevaux prodigieux dont le pied toujours fuit
Et qui tirent le monde à travers l'âpre nuit.
Et jamais de sommeil à leur fauve prunelle!
Et jamais d'écurie à leur course éternelle!
Ils vont, ils vont, ils vont, fatals alérions,
Franchissant les zéniths et les septentrions,
Traînant tous les soleils dans toutes les ténèbres.

L'homme sent la terreur lui glacer les vertèbres
Quand d'en bas il entend leur pas mystérieux.
Il dit : — Comme l'orage est profond dans les cieux!
Comme les vents d'ouest soufflent là-bas au large!
Comme les bâtiments doivent jeter leur charge,
Et comme l'océan doit être affreux à voir!
Comme il pleut cette nuit! comme il tonne ce soir!

O vivants, fils du temps, de l'espace et du nombre,
Ce sont les noirs chevaux du chariot de l'ombre.
Écoutez-les passer. L'ouragan tortueux,
La foudre, tout ce bruit difforme et monstrueux
Des souffles dans les monts, des vagues sur la plage,
Sont les hennissements du farouche attelage.

*

Cette création est toujours en travail;
L'astre refait son or, et l'aube son émail,
La nuit détruit le jour, l'onde détruit la digue,
Incessamment, sans fin, sans repos, sans fatigue.
Les flux et les reflux, les germes, les clartés,
Les croisements d'éclairs dans les immensités,
Les effluves, les feux, les métaux, les mercures,
Les déluges profonds, ablutions obscures,
Font des enfantements dans la destruction;
La matière est pensée et l'idée action;
On naît, on se féconde, on vit, on meurt sans trêve;

Et parfois j'aperçois même, au delà du rêve,
Dans des fonds où mes yeux n'étaient jamais venus,
Des levers effrayants de mondes inconnus.

Oh! pourquoi ces chaos, si tout vient d'un génie?
Oh! si c'est le néant, pourquoi cette harmonie?
Est-il, Lui? L'univers m'apparaît tour à tour
Convulsion, puis ordre; obscurité, puis jour.
Il est, — pourquoi sent-on le froid de la couleuvre?
Il est, — d'où vient qu'un ver ronge toute son œuvre,
La mère dans l'enfant, la fleur dans son pistil?
Et pourquoi souffre-t-on? Et pourquoi permet-il
La douleur, cette immense et sombre calomnie?
Qu'est-ce que fait le Mal dans l'univers? il nie.
Il dit : — Vous rêvez Dieu, quand c'est moi qui vous suis,
La preuve qu'il n'est pas, vivants, c'est que je suis.

Est-ce mauvais ou bon? Est-ce splendide ou triste?
Tout cela suffit-il pour prouver qu'Il existe,
Et qu'il est quelque part un auteur, un voyant,
Un être épouvantable ou secourable, ayant
La distance du mal au bien pour envergure?
Esprit fait monde avec l'abîme pour figure!
Grand inconnu tenant la pensée en arrêt!

Mais qui nous dit que l'ombre est ce qu'elle paraît?
Est-ce une unité sombre? est-ce une foule horrible?
L'astre n'est-il qu'un trou mystérieux du crible?
Cela roule; sur qui? Cela tourne; sur quoi?

D'où vient-on? où va-t-on?

Je ne sais rien. Et toi? —

Et l'oiseau regarda de ses deux yeux mon âme;
Et je vis de la nuit tout au fond de leur flamme.
Et, comme je restais pensif, il poursuivit :

☆

Ombre sur ce qui meurt! Ombre sur ce qui vit!

J'ai lu ceci qu'Hermès écrivit sur sa table :
« — Pyrrhon d'Élée était un mage redoutable.
« L'abîme en le voyant se mettait à hennir.
« Il vint un jour au ciel, Dieu le laissa venir;
« Il vit la vérité, Dieu la lui laissa prendre.
« Comme il redescendait, — car il faut redescendre,
« L'idéal met dehors les sages enivrés —
« Comme il redescendait de degrés en degrés,
« De parvis en parvis, de pilastre en pilastre,
« Portant la vérité, tenant dans sa main l'astre,
« Soudain, sombre, il tourna vers les grands cieux brûlants
« Son poing terrible et plein de rayons aveuglants,
« Et, laissant de ses doigts jaillir l'astre, le sage
« Dit : Je te jette, ô Dieu, ton étoile au visage!
« Et la clarté plongea jusqu'au fond de la nuit;
« On vit un instant Dieu, puis tout s'évanouit. »

Hermès contait encore avoir vu dans un songe
Un esprit qui lui dit : — Homme, un doute me ronge.
Je ne me souviens point d'avoir été créé.
J'étais, je flottais, seul, pensif, pas effrayé;
Forme au vent agrandie, au vent diminuée,
J'étais dans la nuée et j'étais la nuée;
Je nageais dans le rêve et dans la profondeur.
Tout à coup l'univers naquit; cette rondeur
Entra dans l'horizon qui devint formidable;
Je ne supposais pas le vide fécondable,
J'eus un moment d'effroi; depuis, avec stupeur,
J'examine ce monde inquiétant; j'ai peur. —

Hermès s'en est allé les deux mains étendues.
Il cherchait, il sondait les profondeurs perdues;
Et, comme lui, je cherche; et dans ce que je fais
J'étouffe, comme, avant de chercher, j'étouffais.

Car la nuit me punit de vouloir la connaître.
C'est une obscénité de lever, fût-on prêtre,
Le grand voile pudique et sacré de l'horreur.

D'ailleurs, que trouve-t-on? faux sens, fumée, erreur.
L'illusion, riant de son rire sinistre,
Sort de l'ombre, écrit : Fin, et ferme le registre.
On se perd à descendre, on s'égare à monter.
Chercher, c'est offenser; tenter, c'est attenter;

Savoir, c'est ignorer. Isis au bandeau triple
A la surdité morne et froide pour disciple.
Ne pas vouloir est bien, ne pas pouvoir est mieux.
Porte envie à l'aveugle, et n'ouvre pas les yeux.
Tais-toi! tais-toi! S'il est quelques bouches frivoles
Qui parlent, ô vivant, sache que les paroles
Troublent l'énormité menaçante des cieux.
Le muet est plus saint que le silencieux.

Oui, se murer l'oreille avec le mur silence;
Ne jeter aucun poids dans aucune balance;
Ne pas toucher aux plis lugubres du rideau;
Oui, garder le bâillon; oui, garder le bandeau;
Végéter sans vouloir, sans tenter, sans atteindre;
Laisser les yeux se clore et les soleils s'éteindre;
Telle est la loi.

Pourtant je veux; mais je ne puis.
— Cherche! m'a dit Hermès. — Je n'ai rien vu depuis.

Nuée en bas, nuée en haut, nuée au centre;
Des gouffres; rien devant, rien derrière, rien entre;
Par moments, des essaims d'atomes vains et fous
Qui flottent; ce qu'on voit de plus réel, c'est vous,
Mort, tombe, obscurité des blêmes sépultures,
Cimetières, de Dieu ténébreuses cultures!

Dieu! mais pourquoi ce mot me revient-il toujours?
Est-ce qu'il est l'écho de ces grands porches sourds?

Oh! n'est-il pas plutôt le vide où tout s'achève,
L'éclat de rire vague et sinistre du rêve?

*

— Cependant il faut bien un axe à ce qu'on voit,
Et, quelque chose étant, il faut que quelqu'un soit.
Haine ou sagesse, joie ou deuil, paix ou colère.
Il faut la clef de voûte et la pierre angulaire.
Il faut le point d'appui, le pivot, le milieu.
A la roue univers il faut bien un essieu.
Croyons! croyons! Sans voir la source on peut conclure
De l'œuvre à l'ouvrier, et de la chevelure
A la tête, et du cercle au centre d'où tout part,
Et du parfum partout à la fleur quelque part.
Homme, l'Être doit être. Homme, il n'est pas possible
Que la flèche esprit vole et n'ait pas une cible.
Il ne se peut, si vain et si croulant que soit
Ce monde où l'on voit fuir tout ce qu'on aperçoit,
Il ne se peut, ô tombe! ô nuit! que la nature
Ne soit qu'une inutile et creuse couverture,
Que le fond soit de l'ombre aveugle, que le bout
Soit le vide, et que Rien ait pour écorce Tout.
Il ne se peut qu'avec l'amas crépusculaire
De ses grands bas-reliefs qu'un jour lugubre éclaire,
Avec son bloc de nuit, de brume et de clarté,
La création soit, devant l'immensité,
Un piédestal ayant le néant pour statue.
Croyons. En disant non, l'esprit se prostitue.
L'Être a beau se cacher, tout nous dit : le voilà!

Croyons. —

Je me répète, ô songeur, tout cela;
Mais c'est au doute affreux que toujours je retombe;
Tant la fleur et la foudre, et l'étoile et la trombe,
Et l'homme et le sépulcre, et la terre et le ciel,
Font trembler et fléchir le rayon visuel!
Tant ce qu'on aperçoit trouble ce qu'on suppose!
Tant l'effet noir voit peu directement la cause!
Tant, même aux meilleurs yeux, la brume et le rayon,
Les éléments toujours en contradiction,
Les souffles déchaînés et les ailes captives,
Ouvrent sur l'inconnu de louches perspectives!
Tant il est malaisé de crier : Vérité!
Et tant la certitude a d'obliquité!

Je regarde et je cherche et j'attends et je songe,
Et le silence obscur devant moi se prolonge.

Par moments, dans l'espace où son fantôme a l'air
D'errer avec le vent, la nuée et l'éclair,
Je vois passer Hermès, mon prodigieux maître.
Abordant ou fuyant l'inconnu qu'il pénètre;
Il rêve, il pense, il tend ses deux bras pour prier.
J'entends alors sa voix formidable crier :
— Oh! l'être! l'être! l'être invisible! il m'accable
Sous son nom inouï, sombre, incommunicable!
Je ne le dirai pas! Sois tranquille, infini! —
Puis il passe terrible, après m'avoir béni.

Et moi je reste là, tressaillant sous la nue,
Et l'oscillation des gouffres continue.

Oh! toujours revenir au point d'où l'on partit!
Et derrière le grand toujours voir le petit!
J'ai beau creuser la vie et creuser la nature;
J'ai des lueurs de tout dans ma science obscure;
Mais j'y respire un air de sépulcre, et j'ai froid.
Oh! que cet univers, s'il est vide, est étroit!
Oh! toujours se heurter aux mêmes apparences!
Oh! toujours se briser aux mêmes ignorances!

S'il existe, d'où vient qu'il se cache et qu'il fuit?
Est-il dans l'univers comme un grain dans le fruit,
Comme le sel dans l'eau, comme le vin dans l'outre?

Oh! percer la matière horrible d'outre en outre!
Faire, à travers le bien, le mal, l'onde et le feu,
L'homme, l'astre et la bête, une trouée à Dieu!
Qui le pourra? Personne. Et tout n'est qu'ironie.
Sage celui qui doute et fort celui qui nie!

Tu cherches aussi l'Être, ô passant! je te plains.
Les firmaments d'abîme et d'abîme sont pleins.
La route est longue, va! l'éternel, parallèle
A l'infini, t'aura bien vite brisé l'aile.
Cours, vole, essaie, et cherche, et plane, et sois puni!

Moi, — l'œil fixe suffit tant qu'il n'est pas terni, —
Je reste où je suis. Va, monte! Et prends garde en route
Aux visions qui font qu'on s'égare et qu'on doute.
Tu trouveras peut-être à quelque seuil d'enfers
Des fantômes de feu, de pâles Lucifers,
Punis pour s'être mis au front un peu d'aurore,
Larrons de feu céleste ou d'infernal phosphore,
Noirs dénicheurs de nids d'astres dans les rameaux
D'où tombent les terreurs, les songes et les maux.
Passe, et va devant toi, sois méfiant, et rôde,
Sans croire à la clarté, dans la nuit, cette fraude;
Ne suis pas ce qu'on voit, ne suis pas ce qui luit.
A force de vouloir aveugler tout, la nuit
Finit par faire éclore une lueur athée,
Et les flamboiements sont de l'ombre révoltée.
J'en suis moi-même. —

*

Alors le hibou frémissant
Se tourna vers la nuit, cherchant l'énorme absent.
On eût dit que sa tête et ses deux ailes grises
Dans un pesant filet invisible étaient prises;
Il tremblait, puis restait morne comme un vieillard.

Tout à coup il cria dans l'immense brouillard :

— Profondeurs! profondeurs! profondeurs formidables!
Embryons éternels, atomes imperdables,
D'où venez-vous? Substance, air, flamme, moule humain,
Terre! avez-vous été pétris par une main?
O parturition ténébreuse de l'Être!
Je veux trouver, je veux savoir, je veux connaître!
Le vide est impossible, et tout est plein, tout vit.
Qui le sait? Le ciel croule aussitôt qu'on gravit.

Si l'univers nous dit de douter ou nous somme
De croire, je l'ignore. Oh! que dit l'astre à l'homme?
Que dit le froid mistral et le simoun ardent?
Vision! la mer triste entrechoque en grondant,
Sous les nuages lourds que les souffles assemblent,
Ses monstrueux airains en fusion, qui tremblent;
Les flots font un fracas de boucliers affreux
Se heurtant, et l'éclair sépulcral est sur eux.
Quelle est la foi, le dogme, et la philosophie
Que cette impénétrable horreur nous signifie?
L'étendue, où, vaincu, mon vol s'est arrêté,
Est si lugubrement faite d'obscurité,
L'obstacle est si fatal, l'ombre est si dérisoire,
Que j'arrive à ne plus comprendre, à ne rien croire;
Et je dis à la nuit : Pas un être n'est sûr
Même d'un peu de Dieu, nuit, dans un peu d'azur!

Oh! la création est-elle volontaire?
Un maître y dit-il : Moi?

Ciel! ciel! de quel cratère
Du vieux volcan chaos, sous l'énigme englouti,
Ce monde, éruption sinistre, est-il sorti?
Quelqu'un a-t-il soufflé sur ses torrents funèbres
Pour en faire la pierre énorme des ténèbres?
Quelqu'un l'a-t-il vu lave avant qu'il fût granit?
Qui donc sur le versant monstrueux du zénith
Figea cette coulée effrayante d'étoiles?
Est-il? S'il est, qu'il parle! Oh! dis-moi qui tu voiles,
Ciel morne!

L'être est-il parce que la vue est?
Je sens sous l'infini ce fantôme muet.
Je le sens; mais est-il? Et, j'ai beau le poursuivre,
L'ombre incommensurable et fuyante m'enivre.
Toute ma découverte est cendre et chute. O deuil!
Le strabisme effrayant du doute est dans mon œil.
Le fil de l'infini devant moi se dévide.

Que la création soit inutile et vide,
Cela ne se peut pas, où serait la raison?
Mais, d'un autre côté, dans le vaste horizon
Tout souffre, et tout répond aux questions : je pleure!
L'esprit comme la chair, le siècle comme l'heure,
Le colosse et l'atome infinitésimal.
O nuit! pourquoi le vide? Oui, mais pourquoi le mal?

Oh! si je trouvais Dieu! Si je pouvais, à force
D'user ma griffe obscure à saisir cette écorce,
Déchirer l'ombre, voir ce front, et le voir nu,

Oter enfin la nuit du visage inconnu?
Mais rien. Le ciel est faux, l'astre ment, l'aube est traître!

Je n'ai qu'un seul effort, je me cramponne à l'être,
Je me cramponne à Dieu dans l'ombre sans parois...
Si Dieu n'existait pas? — Oh! par moments je crois
Voir pleurer la paupière horrible de l'abîme! —
Si Dieu n'existait pas? Si rien n'avait de cime?
Si les gouffres n'avaient qu'une ombre au milieu d'eux?
Oh! serais-je tout seul dans l'infini hideux?

O vous, les quatre vents soufflant dans le prodige,
Est-il? est-il? est-il? est-il? Moi-même suis-je?
Ne verrai-je jamais blanchir les bleus sommets?
Oh! devons-nous rester face à face à jamais,
Sous l'énigme, idiote et monstrueuse voûte,
Lui, qui s'appelle Nuit, moi qui m'appelle Doute? —

*

Et rien ne répondit; et l'oiseau curieux
Et funèbre, crispant son ongle furieux,
Frémit; et, se ruant sur l'espèce de face
Qui toujours dans la brume apparaît et s'efface,
Poursuivant l'éternel évanouissement,
Tâchant de retenir le vide, le moment,
L'éclair, le phénomène informe, le problème,
Et tout ce rien fuyant qu'il ne voyait pas même,

Cherchant un pli, cherchant un nœud, faisant effort
Pour prendre l'impalpable et l'obscur par le bord,
Et pour saisir, dans l'ombre où tout essor avorte,
La nuit par le trou noir de quelque étoile morte,
Las, rauque, haletant dans l'insondable exil :
— Mais, spectre, arrache donc ce masque ! cria-t-il.

Et je ne le vis plus. L'ombre avait saisi l'être
Qui voulait saisir l'ombre. Et tout doit disparaître,
Et tout doit s'effacer, et tout, Rhodope, Ossa,
Athos, tout doit passer; et cet oiseau passa.

Seulement, comme un souffle à peine saisissable,
Comme un bruit de fourmi traînant un grain de sable,
Dans le gouffre où venait d'entrer l'oiseau d'Hermès,
J'entendis murmurer tout bas le mot : Jamais !

Et je demeurai seul dans l'ombre léthifère,
Laissant tomber mon aile et ne sachant qu'en faire,
N'osant ni regarder, ni penser, ni vouloir.

III

LE CORBEAU

LE MANICHÉISME

Duplex.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

Dans le profond nadir que la ruine encombre,
Où, sans cesse, à jamais sinistre et se taisant,
Quelque chose de sombre et d'inconnu descend,
Les brouillards indistincts et gris, fumée énorme,
S'enfonçaient et perdaient lugubrement leur forme,
Pareils à des chaos l'un sur l'autre écroulés.

Montant toujours, laissant sous mes talons ailés
L'abîme d'en bas, plein de l'ombre inférieure,

Je volai, dans la brume et dans le vent qui pleure,
Vers l'abîme d'en haut, obscur comme un tombeau;
J'approchai de la mouche. — Et c'était un corbeau.

Il disait :

✿

— Ils sont deux.

Demande à Zoroastre.
L'un est l'esprit de vie, au vol d'aigle, aux yeux d'astre,
Qui rayonne, crée, aime, illumine, construit;
Et l'autre est l'araignée énorme de la nuit.
Ils sont deux; l'un est l'hymne et l'autre est la huée.
Ils sont deux; le linceul et l'être, la nuée
Et le ciel, la paupière et l'œil, l'ombre et le jour,
La haine affreuse, noire, implacable, et l'amour.

Ils sont deux combattants. Le combat c'est le monde.

L'un, qui mêle à l'azur sa chevelure blonde,
Est l'ange. Il est celui qui, dans le gouffre obscur,
Apporte la clarté, le lys, le bonheur pur;
Du monstre aux pieds hideux il traverse les toiles;
Sur sa robe frissonne un tremblement d'étoiles;
Il est beau. Semant l'être et le germe aux limons,

Allumant des blancheurs sur la cime des monts,
Et pénétrant d'un feu mystérieux les choses,
Il vient, et l'on voit l'aube à travers ses doigts roses;
Et tout rit; l'herbe est verte et les hommes sont doux.

L'autre surgit à l'heure où pleurent à genoux
Les mères et les sœurs, Rachel, Hécube, Électre;
Le soir monstrueux fait apparaître le spectre;
Il sort du vaste ennui de l'ombre qui descend;
Il arrête la séve et fait couler le sang;
Le jardin sous ses pieds se change en ossuaire;
De l'horreur infinie il traîne le suaire;
Il sort pour faire faire aux ténèbres le mal;
Morne, en l'être charnel comme en l'être aromal
Il pénètre; et, pendant qu'à l'autre bout du monde,
Abattant les rameaux du crime qu'il émonde,
L'éblouissant Ormus met sur son front vermeil
Cette tiare d'or qu'on nomme le soleil,
Lui, sur l'horizon noir, sinistre, à la nuit brune,
Se dresse avec le masque horrible de la lune
Et, jetant à tout astre un regard de côté,
Rôde, voleur de l'ombre et de l'immensité.

Grâce à lui, l'incendie éclos d'une étincelle,
Le jaguar qui dévore à jamais la gazelle,
La peste, le poison, l'épine, la noirceur,
L'âpre ciguë à qui le serpent dit : Ma sœur,
Le feu qui ronge tout, l'eau sur qui tout chavire,
L'avalanche, le roc qui brise le navire,
Le vent qui brise l'arbre, étalent sous le ciel

La vaste impunité du forfait éternel.
Il se penche effrayant sur les dormeurs qui rêvent.
C'est vers lui qu'à travers l'obscurité s'élèvent
L'hymne d'amour du monstre et l'odeur du bûcher,
Les langues des serpents cherchant à le lécher,
Tous les dos caressants des bêtes qu'il anime,
Et les miaulements énormes de l'abîme.
Il pousse tous les cris de guerre des humains;
Dans leurs combats hideux c'est lui qui bat des mains,
Et qui, lâchant la mort sur les têtes frappées,
Attache cette foudre à l'éclair des épées.
Il marche environné de la meute des maux;
Il heurte aux rochers l'onde et l'homme aux animaux.
Chaque nuit, il est près de triompher; il noie
Les cieux; il tend la main, il va saisir sa proie,
Le monde; — l'océan frémit, le gouffre bout,
Ses dents claquent de joie, il grince...

Et tout à coup,
A l'heure où les parsis, les mages et les guèbres
Entendent ce bandit rire dans les ténèbres,
Voilà que de l'abîme un rayon blanc jaillit,
Et que, sur le malade expirant dans son lit,
Sur les mères tordant leurs mains désespérées,
Sur le râle éperdu des lugubres marées,
Sur le juste au tombeau, sur l'esclave au carcan,
Sur l'écueil, sur le bois profond, sur le volcan,
Sur tout cet univers que l'ombre veut proscrire,
L'aurore épanouit son immense sourire!

Sous l'univers, hagard, lié d'un triple nœud,
Un être qui ne sait s'il existe, se meut;
C'est l'idiot, le sombre enchaîné de la cave,
Chaos, s'il est permis de nommer cet esclave.

Stupide, il rêve là, connu des spectres seuls,
Caché sous tous les plis que font tous les linceuls.
Ébauche par en haut et par en bas décombre,
Mendiant sourdement un peu de jour dans l'ombre,
Sanglotant au hasard, formidable pleureur,
Il tord ses deux moignons, ignorance et terreur;
Et la pluie éternelle et lugubre l'inonde.
Il rampe dans un trou, fondrière du monde;
Sans yeux, sans pieds, sans voix, mordant et dévoré,
Se heurtant aux parois des gouffres, effaré
D'éclairs pleuvant sur lui comme sur une cible,
Espèce d'affreux tronc ayant pour gaine horrible
La coque de l'œuf noir d'où l'univers sortit;
Son crâne sous le poids du néant s'aplatit;
Et l'on voit vaguement tâtonner dans l'informe,
Au fond de l'infini, ce cul-de-jatte énorme.

Il n'entend même pas le bruit que font en haut

Les deux principes dieux ébranlant son cachot,
Et leurs trépignements sur sa morne demeure.
Le méchant veut qu'il règne et le bon veut qu'il meure.

*

Ainsi luttent, hélas ! ces deux égaux puissants ;
L'un, roi de l'esprit, l'autre, empoisonneur des sens ;
Les choses à leur souffle expirent ou végètent.
Rien n'est au-dessus d'eux. Ils sont seuls. Ils se jettent
L'hiver et le printemps, l'éclair et le rayon ;
Ils sont l'effrayant duel de la création.

Tout est leur guerre. Ils sont dans la flamme, dans l'onde,
Dans la terre où les monts fument, dans l'air qui gronde.
Leurs chocs font tressaillir les firmaments et font
Trembler les soleils d'or à ce sombre plafond,
Et le nid dans la mousse est leur champ de bataille.
L'abîme est entr'ouvert quand Arimane bâille ;
Alors l'essaim hagard des hydres se répand.
Les deux colosses, l'un planant, l'autre rampant,
S'étreignent. Où l'on voit deux cœurs qui se haïssent,
Deux dragons qui la nuit l'un vers l'autre se glissent,
Deux forces s'attaquant à grand bruit, deux guerriers
Combattant, deux poignards dont les coups meurtriers
Se croisent, et parfois deux bouches qui se baisent ;
Ce sont eux.

Noirs assauts qu'aucuns repos n'apaisent !

Jamais de trêve. Ils sont, et rien n'existe qu'eux.
Les éléments sont pleins de leurs cris belliqueux.
Et partout où l'on pleure et partout où l'on chante,
Dans l'homme, dans le vent, dans la ronce méchante,
Dans la bête des bois et dans les cieux émus,
L'ombre hurle : Arimane et le jour dit : Ormus!

Et dans les profondeurs cette lutte s'étale;
Et l'oscillation est heureuse ou fatale,
Et le large roulis nous berce, ou son reflux
N'emporte que clameurs et sanglots superflus,
Et le boa s'enroule au tronc du sycomore,
Jérusalem voit naître à son côté Gomorrhe,
Thèbes lègue un linceul de sables à Memphis,
Nemrod luit, Marc-Aurèle a Commode pour fils. —
Ou l'océan sourit, et l'abîme et l'étoile
S'entendent pour sauver une petite voile,
Le bois chante, les nids palpitent, les oiseaux
Réjouissent les fleurs en buvant aux ruisseaux,
La mère, en qui l'orgueil à l'extase se mêle,
Emplit d'elle l'enfant qui presse sa mamelle,
Et l'homme semble un dieu de sagesse vêtu,
Et tout grandit en grâce, en puissance, en vertu;
Ou dans le flot du mal tout naufrage et tout sombre,
Selon que le hasard, roi de la lutte sombre,
Précipite Arimane ou voile Ormus terni,
Et fait pencher, au fond du livide infini,
L'un ou l'autre plateau de la balance énorme.

Arimane aux yeux d'ombre attend qu'Ormus s'endorme.

Ce jour-là, le chaos et le mal le verront
Saisir dans ses bras noirs le ciel au vaste front
Et, fouillant tout orbite et perçant tous les voiles,
De ce crâne éternel arracher les étoiles.
Ormus, tout en dormant, frémira de terreur.
L'immensité, pareille au bœuf qu'un laboureur
A laissé dans un champ ténébreux et qui beugle,
O nuit, s'éveillera le lendemain aveugle,
Et, dans l'espace affreux sous la brume enfoui,
L'astre éteint cherchera le monde évanoui !

*

Et le corbeau rentra dans l'ombre formidable.

L'infini sous mes pieds reflétait l'insondable ;
Des lueurs y flottaient comme dans un miroir.

IV

LE VAUTOUR

LE PAGANISME

Multiplex.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

J'y volai. L'eau des mers, sous son flot le plus sombre,
A des monstres obscurs qui vont, seuls ou nombreux,
Et l'éther cache aussi des êtres ténébreux;
Sous les ombres on vit comme on vit sous les ondes;
Je franchis ces hauteurs lugubres et profondes.

Et cette mouche était un vautour.

Il planait
Dans le vide, que nul ne sonde et ne connaît,
Criant :

— Hé! le géant! Hé! l'homme de l'abîme!
Est-ce que tu n'es pas fatigué? De ma cime,
J'entends le craquement éternel de tes os.
Ta livide sueur pleut dans l'impur chaos.
Es-tu très las? Réponds. Sur ton immense épaule
Pèse l'énormité monstrueuse du pôle,
Le globe, avec les cieux, et les monts chevelus,
Avec les mers roulant les flux et les reflux,
Avec ses dieux ayant des monstres pour ancêtres,
Avec sa fourmilière épouvantable d'êtres,
Avec ses millions de chocs, de bruits, de pas,
Ses vivants et ses morts... c'est bien lourd, n'est-ce pas? —

Nulle voix ne sortit du vide pour répondre :
Et tout continua d'être horrible, et de fondre
La cécité muette avec l'obscurité.

Et le vautour me vit, et, s'étant arrêté,
Grave et hideux, me dit :

— Passant, sache les choses.
Il est des dieux. Ils sont les dieux, mais non les causes.

Il poursuivit :

— Je suis le grand vautour béant.
J'étais sur la montagne et j'avais un géant.
Pas l'être à qui je viens de parler, mais un autre.
Vous, hommes, votre loi, c'est d'apprendre; la nôtre,
A nous, les becs d'acier, craints même des tombeaux,
C'est d'arracher la vie et la chair par lambeaux;
Il faut au dur vautour la proie ensanglantée.
La mienne me plaisait; je mangeais Prométhée.

Quand Orphée apparut, et me dit : Viens! j'allai,
Rauque et tout frémissant, vers cet homme étoilé.
Il chantait, et son hymne était une prière,
Et, lui, marchait devant, et je volais derrière;
Et tout ce que je sais, ô passant, c'est l'esprit,
C'est Orphée au front calme et doux, qui me l'apprit.
Stupide, j'ai suivi cette voix enchantée.
Et c'est ainsi que fut délivré Prométhée.

Écoute. En écoutant l'esprit se forme et naît.
Prométhée, à travers les tourments, m'enseignait;
Orphée a complété l'œuvre de Prométhée.

Sache à ton tour.

— Le monde est de l'ombre agitée;
L'ombre en heurtant ses flots produit le chaos noir,
D'où sort la masse informe et brute, laissant voir
Dans ses plis ces noirceurs, ces larves, ces chimères
Que le chaos appelle à voix basse les mères;
Et le père de tout, c'est le vague étoilé.

L'univers a sur lui, globe d'ombre mêlé,
Trois déesses qui sont trois aveugles terribles.
Maîtresses du réseau des forces invisibles,
Elles ouvrent sans bruit leurs bras insidieux,
Et prennent les titans, les hommes et les dieux;
L'œil partout voit surgir une sombre inconnue :
Sur la terre Vénus, la grande nymphe nue;
En bas, dans l'âpre lieu des mânes redouté,
La stryge Hécate; en haut, l'ombre Fatalité.
Vénus étreint la vie et rien ne lui résiste;
Hécate tient l'enfer; et, comme un geôlier triste,
L'ombre Destin s'adosse au grand ciel constellé;
On voit sur l'azur noir ce fantôme voilé.
Ainsi le monde, enfer, terre et cieux, plein de haines,
Est triple pour souffrir et frémit sous trois chaînes.
Tout par une noirceur vers un gouffre est conduit.
Hécate, c'est la nuit, le Destin, c'est la nuit,
Et Vénus, c'est la nuit. Vénus, fauve et fatale,
A deux filles, la Mort et la Volupté pâle;
Et Mort et Volupté sont deux ombres qui font
Chacune sous la vie un abîme sans fond

O déités, tenant sous leur pouvoir immonde,
Les entrailles, le cœur, et le cerveau du monde,
Et toute la nature attachée à trois fils!
Les astres sont leurs yeux; les nuits sont leurs profils.
Rien ne peut les fléchir; c'est en vain qu'on réclame.
Le Sort est tigre, Hécate est sphinx, Vénus est femme.

Une cariatide immense porte tout,
Tellus en deuil, Neptune amer, Pluton qui bout,
Arbres, moissons, déserts, flots confus, rocs inertes,
Fleuves laissant traîner leurs longues barbes vertes,
Hommes et champs d'où sort un bruit sourd, tournoiements
Des nuages, de jour ou d'orage écumants,
Et Pan, qui, dérangeant les branchages des ormes,
Apparaît vaguement au fond des bois énormes.

Tout est un groupe obscur d'aspects fallacieux;
Les sphères font un bruit de lyres dans les cieux;
Le porche sidéral, antre du Sort, gouverne
Ce monde triple, ciel, terre en fleurs, rouge averne.
Une grâce sinistre est mêlée à l'effroi.
Partout quelque chaos, dont quelque monstre est roi,
Obéit, dans l'écume ou la flamme ou l'épine,
Aux yeux d'une Amphitrite ou d'une Proserpine,
Ou de quelque Cybèle au front blond et serein.
Partout se croisent l'eau, le feu, l'autan sans frein,
Les satyres dansants, les nymphes chasseresses,
Et, dans le sombre azur, des essors de déesses.
Et, tour à tour, et l'un après l'autre, au plus noir

De l'antre, que blanchit l'aube et qu'ombre le soir,
On voit passer, forgeant la lumière ou la brume,
Sur l'heure, étincelante et ténébreuse enclume,
Le Jour, la Nuit, géants cyclopes à l'œil rond,
Ayant, l'un le soleil, l'autre la lune, au front.

La Matière est au centre, au fond des sombres voûtes;
Hydre, divinité, la plus noire de toutes.

*

Tout cherche tout, sans but, sans trêve, sans repos.
Ces femmes qu'un dieu pousse et dont les blanches peaux
En touchant l'arbre ému font frémir les écorces,
Ces démons composés d'ivresses et de forces,
Les Ménades, aux seins de sirène, aux yeux fous,
Passent levant leur robe au-dessus des genoux,
Mêlant les voix, le luth, la timbale et le cistre.
O monde ténébreux, éblouissant, sinistre!
La fange se soulève et veut lécher les cieux.
Les cieux n'abhorrent pas cet hymen monstrueux.
Omphale aux blonds cheveux étreint le vaste Hercule,
Tout frémit. Dans le vague et trouble crépuscule
Les temples entrevus dressent leurs noirs piliers;
Les flamboiements des yeux errent dans les halliers;
Le pâtre attend Phœbé; l'ombre qui se déchire
Laisse voir le dragon, l'elfe, l'hécatonchyre
Tâchant de s'enlacer, de s'unir, de sentir;
La blanche vision des nymphes fait sortir

Sylvain des bois, Triton des eaux, Vulcain des forges;
Pan contemple effaré la nudité des gorges;
L'arbre est un faune ardent qu'on ne peut assoupir,
Et les antres sont pleins d'un immense soupir.
Dans l'orageux banquet des thyrses et des lyres
Et de toutes les soifs buvant tous les délires,
Bacchus, environné de tigres, chante et rit;
Et, dégorgeant au fond des cerveaux qu'il flétrit
La fumée âcre où vont et viennent des fantômes,
Spectres bleus de l'éther, larves des noirs royaumes,
Les cris, les coups, la rage et le baiser lascif,
Le vin cynique emplit les coupes d'or massif.
On fait un nid de l'ombre, un lit de la matière.
Se ruant les seins nus sur la nature entière,
Éblouis, hérissés, debout, couchés, assis,
Les mages de Cybèle et les mages d'Isis,
L'éphèbe au front charmant, les vierges, les prêtresses,
Les bacchantes livrant aux vents leurs folles tresses,
Naïades, chèvre-pieds, kabyres, ægipans,
Et les hommes-chevaux et les femmes-serpents,
Les prêtres qu'en passant, bouc rêveur, tu salues,
Les troglodytes roux aux poitrines velues,
Polyphème, Astarté, Cerbère, Hylas, Atys,
Toutes les passions, et tous les appétits,
S'accouplent, évohé! rugissent, balbutient,
Et, sous l'œil du destin calme et froid, associent
Le râle et le baiser, la morsure et le chant,
La cruauté joyeuse et le bonheur méchant,
Et toutes les fureurs que la démence invente,
Et célèbrent, devant l'esprit qui s'épouvante,
Devant l'aube, devant l'astre, devant l'éclair,
Le mystère splendide et hideux de la chair,

Et, cherchant les lieux sourds, les rocs inabordables,
Échevelés, pâmés, amoureux, formidables,
Ivres, l'un qui s'échappe et l'autre qui poursuit,
Dansent dans l'impudeur farouche de la nuit!

Au faîte de l'orgie et dans le bruit des coupes,
La géante qui plonge aux flots ses larges croupes
Dont chaque mouvement pour l'homme est un fléau,
Le monstre aux millions de visages, Géo,
Sur les Alpes couchée, et montagne comme elles,
Prodigue ses amours, ses lèvres, ses mamelles,
Et, s'ouvrant sans relâche aux longs embrassements,
Engouffre en ses flancs noirs tout un monde d'amants,
Le devin, le rôdeur des monts, l'homme de l'antre,
Épicure, l'esprit, et Silène, le ventre,
Le rayon, le fumier, et tout l'impur troupeau
Des êtres vils ayant des toisons sur la peau,
L'ours, l'hyène et le tigre et la louve échauffée,
Et, derrière ce groupe affreux, le pâle Orphée!
Elle se donne à tous ensemble, et, tour à tour,
Les fait rugir de haine et se tordre d'amour,
Les étreint, les ravit, les baise et les dévore.
A ses cils ténébreux elle mêle l'aurore.
L'homme la voit qui guette au milieu des roseaux.
Laissant ses cheveux d'herbe ondoyer dans les eaux,
Elle chante, appuyant à sa hanche écaillée
Ses coudes de branchage et ses mains de feuillée :
— Viens! je suis la Nature! — Et, charmés, palpitants,
Vaincus, de tous les points du monde en même temps,
Les bergers, les songeurs, les voyeurs, les colosses,
Les mornes dieux de l'Inde aux têtes de molosses,

Les lourds typhons d'en bas, le peuple hydre et géant,
Pullulant, fécondant, multipliant, créant,
Frémissant d'approcher peut-être de leur mère,
Fixent leurs fauves yeux sur l'obscène chimère!
Et l'écume embrassant le roc sauvage et brut,
Les baisers de l'orage et des vagues en rut
L'entourent, et son souffle émeut la bête immonde
Et sans cesse, à jamais, dans l'air, la flamme et l'onde,
A travers l'éternelle et livide vapeur,
La prunelle des nuits regarde avec stupeur,
Et l'ouragan flagelle et l'océan caresse
La prostitution de la sombre déesse.

C'est ainsi que tout vit et tout meurt, haletant.
L'astre est une étincelle et le siècle un instant.
Le souffle de la mort couvre à chaque rafale
D'ombres le fleuve Styx, d'oiseaux le lac Stymphale;
Et la guerre aux longs cris plane, et les pestes vont
S'accoupler pêle-mêle au bas du ciel profond,
Elles se dressent, sœurs du meurtre et de l'envie,
Et leurs regards de larve épouvantent la vie;
Et l'on entend, au fond des brouillards soucieux,
Hurler la bête fauve effrayante des cieux,
Le tonnerre; et, troublés et prêts à se dissoudre,
Les mers, les bois, les monts, sous les pas de la foudre,
Tremblent, et le vent jette à travers ses éclats
Les imprécations du portefaix Atlas.

Car tout pèse sur lui. Je te l'ai dit, le monde,
Avec l'air bleu, le feu vermeil, l'eau verte et ronde,

Avec l'éther, l'espace, et les ascensions
Splendides et sans fin des constellations,
Oscille, soutenu sur ce vivant pilastre.
Au sommet resplendit l'Olympe, caverne astre.

L'Olympe est couronné de spectres radieux
Qui seraient des brigands s'ils n'étaient pas des dieux.
L'Olympe a pour fleurons les douze dieux sublimes.
Leur rayonnement calme aveugle les abîmes.
Au-dessous, les titans, les mammons, les géants,
L'hydre Glaucus gonflant sa croupe d'océans,
Rampent, et les sylvains, les telchines, les dives,
Dans les eaux, sous les plis des algues maladives,
Serpentent avec l'orphe horrible, et l'anthia,
Et l'impur Géryon qu'Alcide châtia;
Et l'on distingue en bas la race lapidaire,
Gorgone, que la lune en tremblant considère.
Les trois Parques branlant la tête sur le bruit
Du rouet où le jour est filé par la nuit,
Chronos, face à quatre yeux, Derceto pisciforme;
Et, comme le brin d'herbe, entre le cèdre et l'orme,
L'homme entre le titan et le dieu disparaît,
Les monstres sur son front faisant une forêt.

*

Ces douze dieux, ayant triomphé, sont tranquilles
Et féroces; ils ont les temples dans les villes,
Les forêts dans la plaine et les rocs sur les monts;

Vulcain par les Brontès et par les Pyracmons
Leur fait forger la foudre et le vent en armures;
Dodone les salue avec de sourds murmures;
Ils sont grands et sereins, et chacun de leurs pas
Mesure un tiers du ciel dans son vaste compas.
Toute pudeur sur terre à leur souffle se fane;
Jupiter est tyran, Cypris est courtisane,
Phœbus est assassin; Pallas tue; et Junon
A le meurtre au regard fixe pour compagnon;
Éole fou vomit la pluie échevelée;
Neptune est la tempête et Mars est la mêlée,
Saturne abat la vie avec sa large faulx.
Parmi les dieux méchants, Mercure est le dieu faux;
Le serpent le soupçonne et le renard le flaire.
En haut, l'horrible Amour, pire que la colère,
Règne; et, perçant les cœurs de flèches, diaprant
La terre de rosiers et de tombeaux, il prend
L'univers par les dieux et les dieux par la femme. —
Telle est l'orgie, et l'œil va, dans ce monde infâme,
De la substance énorme à l'esprit odieux.
Les fléaux sont titans et les vices sont dieux.

On entend les dieux rire; on voit leurs vagues trônes
Resplendir au-dessus des monts acrocéraunes;
La vie est autour d'eux un sourd frémissement;
La prière à leurs pieds boite; l'oracle ment;
La moitié de la terre est un marais qui trempe
Dans le chaos, cloaque où l'être informe rampe;
Et le ciel est trop bas pour qu'Othryx le géant
Se puisse à son réveil mettre sur son séant.

Et Tout, c'est toi, Matière!

Oui, l'ombre où Pythagore
Voit passer le triton, la nymphe et l'égrégore;
Oui, la sirène, à l'heure où brille le halo,
Ouvrant son chant dans l'air, ses nageoires dans l'eau,
C'est toi! c'est toi Téthys, la femme aux mains palmées;
Ces dieux, c'est toi; c'est toi, ces monstres; ces pygmées
Et ces géants, c'est toi; tous ces masques béants,
Corybantes hurlant les cyniques pœans,
Stryges, psylles, c'est toi; c'est toi, ces myriades
De méduses, d'éons, de fauves, de dryades;
C'est toi, cette stupeur, c'est toi, ce mouvement,
Matière! bloc inerte et noir fourmillement!
Et, devant cette horreur, toute philosophie
Pousse un cri, puis se tait, rêve et se pétrifie.

*

Quant à l'homme, qu'est-t-il? Rien. Et je te l'ai dit.
Fait d'un peu de limon que Jupiter perdit,
N'ayant, sous l'obscur ciel d'où tombe la sentence,
Ni loi, ni liberté, ni droit, ni résistance,
Il n'est que le hochet des monstres.

Nu, fatal,
L'homme commet le crime et les dieux font le mal.
L'homme, face au vil souffle et bouche aux plaintes vaines,
Sent en lui, dans ses os, dans ses nerfs, dans ses veines,

Germer l'arborescence horrible du destin.
Tout banquet est suspect, les dieux sont du festin;
Atrée offre la coupe aux lèvres de Thyeste;
Oreste est parricide et Jocaste est incesté;
Phèdre a peur, Myrrha tremble, et Pasiphaë fuit;
Hélas! elles ont bu les philtres de la nuit!
Le sort est un bourreau; la vie est une folle.
Le glaive naît du glaive. Agamemnon immole
Sa fille, et Clytemnestre immole Agamemnon.
— Justice, crie Ajax, es-tu? La Mort dit : Non!
Médée est ivre et rit. Oh! comme vous pleurâtes,
Cassandre, dans l'horreur des ombres scélérates!
Quoique innocents, ils sont comme des criminels.
Autour d'eux à jamais se dressent éternels
Le remords, le bois triste où l'on entend des râles
De meurtre, et l'entourage affreux des spectres pâles.
Apollon forcené se jette, sombre amant,
Sur Daphné; c'est Daphné qu'attend le châtiment.
Thémis aveugle tient la balance incertaine.
Tout est dragon, serpent, hydre, polype, antenne,
Griffe, ongle, serre; et l'homme est pris dans les anneaux
De Géo, de Typhon, d'Éole et d'Ouranos.
Tous les rameaux de l'ombre ont de fatales pommes.
Il suffit de passer dans le taillis des hommes
Pour secouer la branche exécrable des maux.
Le crime et la vertu sont deux néants jumeaux
Que dans le même abîme emporte la même aile.
Sans voir, sans regarder, sans choisir, pêle-mêle,
Le dieu d'en bas, l'inepte et ténébreux Hadès,
Jette vieillards, enfants, guerriers, rois sous le dais
A l'égout Styx, où pleut l'éternelle immondice;
Sourd, même pour Orphée, il lui prend Eurydice

Tout est dérision. Vénus saisit Psyché.
Achille meurt par où sa mère l'a touché.
Oh! les mères! Cherchez les fils, cherchez la joie!
Niobé devient pierre et nuit; Hécube aboie.

Être chaste, à quoi bon? Vivre austère, pourquoi?
Plus de vertu contient plus d'ombre et plus d'effroi.
Les assassins, creuseurs de fosses à la hâte,
Le voleur écoutant à la porte qu'il tâte,
Ne sont pas plus troublés qu'Œdipe au front pieux.
Comme le sanglier s'abat sous les épieux,
L'homme tombe percé par les carquois célestes.
Les grands sont les maudits, les bons sont les funestes.
Le ciel sombre est croulant sur les hommes; l'autel,
Calme et froid, à celui qui l'embrasse est mortel;
Une Euménide dort sur les marches du temple.
Le meilleur, si le sort veut en faire un exemple,
N'a plus de cœur, n'a plus d'entrailles, n'a plus d'yeux,
Ploie et meurt sous le poids formidable des dieux.
Les générations s'envolent dissipées;
Les jours passent ainsi que des lueurs d'épées.
Au-dessus des vivants le sort lève le doigt.
Nul ne fait ce qu'il fait; nul ne voit ce qu'il voit.
Nais : la main du sort s'ouvre. Expire : elle se ferme;
Nul ne sait rien de plus. Guerres sans but, sans terme,
Sans conscience, écume aux dents et glaive au poing!
La bouche mord l'oreille et ne lui parle point;
Le sourd étreint l'aveugle; on lutte, on se dévore;
On se prend, on se quitte, on se reprend encore;
Et nul n'est jamais libre un instant sous les cieux.
Ce que lâche le sort est repris par les dieux;

Ce qu'épargnent les dieux fatigués, l'amour traître
Le ressaisit; tout saigne et tout souffre, sans être.

Le penseur voit, au bord des noirs destins venu,
Se prolonger sans fin dans le gouffre inconnu
Cette agitation des vagues de ténèbres.
Où sont les grands, les forts, les puissants, les célèbres?
Ils sont où la fumée est allée, où les bois
Ont envoyé les bruits, les souffles et les voix;
Et le sourd néant dit : Ce n'était pas la peine!
Et maintenant, Platon, Socrate, Callisthène,
Diogène, Zénon, Démocrite, Archytas,
Thalès, Cratès, Pyrrhon, Anaxagore, ô tas
De sages, répondez : Qu'est-ce que la sagesse?

Veille ou dors, viens ou fuis, nie ou crois, prends ou laisse;
Sois immonde ou sois pur sois bon ou sois pervers;
Insulte l'aube ou ris sous les feuillages verts;
Montre-toi, cache-toi; va-t'en, demeure, oscille;
Ignore ou bien apprends; pense, ou sois imbécile!
Science humaine, essai de regard! louche effort
Pour faire un trou de flamme au mur brumeux du sort
Imprécation sombre et pleine d'anathèmes!
Esprit humain! rumeur! passage de systèmes!
Place publique où vont et viennent, dans le soir,
Les projets de penser que l'homme peut avoir!
Le monde est une meule à broyer la pensée.

Après une science épuisée et lassée,

Une doctrine vient criant : Qu'est-ce que c'est?
Et passe en redisant ce que l'autre disait.
Tous répètent : — Pourquoi? pourquoi? Nul ne devine
L'obscur secret de l'ombre infernale et divine.
— Comment sortir? comment entrer? Vouloir, savoir,
Ouvrent-ils les verrous de ce dédale noir?
Essayons de la mort! Essayons de la vie!
La volonté se sent par le destin suivie.
Si nous redescendions ou si nous remontions?
Quelle est l'issue, ô nuit? — Toutes les questions
Ont des portes d'énigme et des yeux de fantôme;
Et, tristes et courbés sous le ténébreux dôme,
Les songeurs frissonnants cherchent les sombres clés
Dans la sereine horreur des gouffres étoilés.

Et chacun d'eux, penché sur l'ombre où tout s'achève,
Jette à qui passera ces noirs conseils du rêve :
— La prière est sans but. L'être est un fait hagard.
Ne te mets pas en frais d'amour pour le hasard.
Chante ou maudis! qu'importe au destin que tu l'aimes!
Les pas du genre humain sont bordés de problèmes.
La vie est l'avenue effrayante des sphinx.
L'orgueil et la science, yeux de paon, yeux de lynx,
Aboutissent au même avortement, et l'homme
Tremble, et sent des démons dans tous les dieux qu'il nomme

*

Prométhee a voulu sortir de cette nuit,
Finir ce que les dieux n'ont qu'à moitié produit,
Labourer, enseigner, civiliser, et faire
Du monde une vivante et radieuse sphère,
Tirer du roc sauvage et des halliers épais
Les éblouissements de l'ordre et de la paix,
Défricher la forêt monstrueuse de l'être,
Et faire vivre ceux que le destin fait naître.
Il a voulu sacrer la terre, ouvrir les yeux,
Mettre le pied de l'homme à l'échelle des cieux,
Soumettre la nature et que l'homme la mène,
Diminuer les dieux de la croissance humaine,
Couvrir les cœurs d'un pan de l'azur étoilé,
Faire du ver rampant jaillir l'esprit ailé,
Tendre une chaîne d'or entre l'arbre et la ville,
Au Tartare à jamais plonger la haine vile,
Lier le mal horrible au chaos épineux,
Et fonder, dans le cœur des hommes lumineux,
Afin que la raison l'achève et le bâtisse,
Un temple, et remplacer Atlas par la Justice.

Les dieux l'ont puni. Seul, vaincu, saignant, amer,
Il est tombé, pleuré des filles de la mer.
Et moi, j'ai bu le sang de l'enchaîné terrible.

Tout est mort maintenant. Et, dans l'ombre inflexible,
Sous le rayonnement des boucliers divins,
Les efforts des géants et des hommes sont vains.

*

Toutefois, tant qu'il reste un peu d'air, l'oiseau vole.
Orphée en me quittant m'a dit cette parole :

« Être ailé, l'aile monte aux cieux. Rappelle-toi
« Que vouloir est la force et qu'atteindre est la loi.
« L'obstacle est là; sans doute il attend qu'on le brise.
« Ce qu'a fait Prométhée est fait; la flamme est prise.
« Elle est sur terre, elle est quelque part; l'homme peut
« La retrouver; grandir, vivre, exister, s'il veut!
« S'il sait penser, gravir, creuser, saisir, étreindre,
« S'il ne laisse jamais le saint flambeau s'éteindre,
« S'il se souvient qu'il peut, puisque l'idée a lui,
« Allumer quelque chose en lui de plus que lui,
« Qu'il doit lutter, que l'aube est une délivrance,
« Et qu'avoir le flambeau, c'est avoir l'espérance;
« Car deux rayons d'en haut composent la clarté,
« Et l'un est la puissance, et l'autre est la beauté. »

*

— O vautour, dans la nuit sans fond qui nous assiège,
Où donc est la clarté dont tu parles? criai-je. —

J'attendais la réponse, il avait disparu.
Il s'était effacé sans même avoir décru.
Ainsi vient, tourbillonne et fuit la feuille morte
Au vent que la nuit fait quand elle ouvre sa porte,
A l'heure où sur les monts le pâtre vient s'asseoir.

V

L'AIGLE

LE MOSAISME

Unus.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

Comme lorsque la lune au fond des brouillards sombre
Une vague lueur flottait, l'immensité
Blanchissait.

Je repris ma course et je montai
Dans l'air que je fendais d'une aile prompte et sûre,
Vers le point qu'on voyait dans l'espace ; à mesure
Que je montais, l'objet grossissait, et, pareil
Aux figures qu'on voit croître dans le sommeil,
Il prenait une forme étrange.

Et cette mouche
Était un aigle au vol tournoyant et farouche.

Le vide était moins sombre et le vent moins mauvais.
Chacun des noirs oiseaux vers qui je m'élevais,
Comme jadis le mage était loin de l'apôtre,
Volait seul dans sa zone et ne voyait pas l'autre.

L'aigle criait

*

— Qui donc est là, gouffre hideux?
Qui donc dit : Il n'est pas! Qui donc dit : Ils sont deux!
Qui donc dit : — Ils sont douze, ils sont cent, ils sont mille;
Ils emplissent l'azur comme un peuple une ville;
Et le ciel serait clair, limpide et radieux,
S'il n'était obscurci du noir essaim des dieux. —

O vents, il est! Abîme, il est seul. Seul, vous dis-je!
Ténèbres, demandez aux soleils! Le prodige,
O gouffres, ce serait qu'il ne fût pas.

Je suis
L'aigle éclairé d'en haut qui plane au fond des nuits;

Je suis la bête à qui ressemble le génie;
J'ai dans mon œil hagard la lueur infinie;
Je suis le grand voyant et le grand inquiet.
J'étais près de Moïse alors qu'il s'écriait :
— O soleil! nourricier du monde! anachorète!
Seul au fond du grand ciel comme en une retraite!
Père de l'aube, roi du jour, maître du feu,
Écarte tes rayons, que je puisse voir Dieu! —
Au pied du Sina sombre, il dit : Qui m'accompagne?
J'ai dit : Moi! — J'étais là, quand, montant la montagne,
Il s'enfonça, superbe et tremblant à la fois,
Dans le nuage plein de foudres et de voix;
J'ai suivi le prophète en cette ombre livide.

O sanglots de la mère auprès du berceau vide,
O chaîne de l'esclave, ô sceptre de Néron,
Toi, peste au souffle impur, toi, guerre au fier clairon,
Éperviers qui guettez la caille à sa sortie,
Broussailles de l'horreur, ronce, aconit, ortie,
O Fatalité, spectre à l'œil morne, au pas lent,
Mal, mille-pieds hideux sur l'homme fourmillant,
Chimère, obscurité qui traînes tes vertèbres,
Chouette Nuit, crapaud Chaos, taupes Ténèbres,
Vieux ciel noir du néant, suaire du ciel bleu,
Vous mentez, vous mentez, vous mentez, j'ai vu Dieu.

*

En ce moment, l'oiseau suprême et solitaire

M'aperçut. Fauve, il dit :

— Quel est ce ver de terre?
De quel droit voles-tu dans l'ombre où tu rampas?
Est-ce toi qui disais tout à l'heure : Il n'est pas?
Si c'est toi...

Je n'osais parler.

— Si c'est toi, sache
Qu'il se montre surtout dans tout ce qui le cache.
Qu'es-tu? Réponds.

Sais-tu le but, l'objet, la loi?
Sais-tu pourquoi le taon mord la vache, pourquoi
L'oiseau mange la mouche et le ver le concombre?
Dis, où sont les poumons du vent? Connais-tu l'ombre?
Es-tu dans le secret? Et, quand il a tonné,
Sais-tu ce qu'on a dit? As-tu questionné
Les flots, quand vers l'écueil que bat leur inclémence
Ils viennent, commentant dans leur rumeur immense
Les actes inconnus de l'onde et de la nuit?
L'univers est un texte obscur; l'as-tu traduit?
Qu'est-ce que nous voulaient les aurores enfuies?
Pourquoi le larmoiement formidable des pluies?
Comment l'arbre tient-il dans le pépin du fruit?
As-tu questionné le Gibel et son bruit,
L'Atlas et son simoun, l'Alpe et son avalanche?
Connais-tu la Jungfrau, la grande vierge blanche?
T'a-t-elle dit le fond de la virginité?
As-tu rempli ta cruche au puits éternité,
Et ta stupidité puise-t-elle à l'abîme?

Parle, ton ignorance, homme, est-elle la dîme
Que tu viens prélever, précédé du corbeau,
Sur la science étrange et morne du tombeau,
Brume où se sont perdus tant de mages célèbres?
T'es-tu penché pour boire à même les ténèbres?
Et t'es-tu redressé sur le vide où tu vas,
Recrachant ta gorgée et criant : Dieu n'est pas?

En est-il ainsi, brute? En ce cas, je m'afflige
De te voir. C'est Dieu seul qui règne et vit, te dis-je!
Et Dieu seul qui survit. Fais-tu le froid, le chaud,
La nuit, l'aube? Est-ce toi qui fais hurler là-haut
L'orage maniaque, et toi qui le fais taire?
Es-tu le personnage immense du mystère?
Prouve-le-moi. Voyons, homme. Quand le torrent,
Cet ouvrier terrible, inquiet, dévorant,
Sciant les rocs, traînant les terres aux campagnes,
Se met à décharner dans l'ombre les montagnes,
Empêche-le donc! Dis à l'océan : A bas!
Est-ce toi qui, prenant les lions, les courbas,
Si bien qu'on ne sait plus dans leurs fuites funèbres
Si ce sont des lions ou si ce sont des zèbres!
Es-tu de ceux qui vont dans l'inconnu sans voir,
Qui se heurtent la nuit à l'immense mur noir,
Et qui, battant l'obstacle avec leurs sombres ailes,
Glissent sans fin le long des parois éternelles?
Sors-tu de quelque grotte affreuse, aux âpres flancs,
Où ton œil est resté fixe quatre mille ans,
Comme Satan dans l'ombre où Dieu le fit descendre
As-tu l'esprit qu'avait la payenne Cassandre
Lorsqu'elle allait voyant d'avance Ajax brigand,

Comptant les grands palais en flamme et distinguant
Dans la profonde nuit le glaive nu d'Égisthe?
Parle. Es-tu plein du gouffre? Es-tu le trismégiste,
Marches-tu de plain-pied avec les cieux, disant
Aux douze heures : Venez me parler, à présent
Que vous voilà sur terre, ayant en vous chacune
La gaîté du soleil ou l'horreur de la lune?
As-tu vécu parmi les bêtes dans les bois,
Le tigre t'indiquant la source et disant : Bois!
Et, lorsque tu songeais la face contre terre,
Un ange, qu'admiraient le lynx et la panthère,
T'a-t-il jeté, de l'ombre écartant les rideaux,
Quelque effrayant manteau d'étoiles sur ton dos?
Pour parler de la sorte, es-tu celui qui lie
Et qui délie? As-tu le double esprit d'Élie?
Qu'es-tu? Dis-moi ton nom. Les prophètes jadis,
A l'heure où, sur les monts par la brume engourdis,
La large lune d'or surgissait comme un dôme,
Faisant sur l'horizon des gestes de fantôme,
Dialoguaient avec les vents, et grands, et seuls,
Ils secouaient les nuits ainsi que des linceuls;
Car le désert, prenant de graves attitudes,
Jadis parlait à l'homme, et l'homme aux solitudes;
La mer ouvrant son gouffre et l'aigle ouvrant son bec
Entendaient les devins, dans Endor, dans Balbeck,
Faire des questions aux ténèbres, et l'ombre
Donner aux noirs devins l'explication sombre.
Es-tu de ceux-là? Non! Tu serais le dernier
Que tu ne serais pas si fou que de nier.

Serais-tu par hasard, ô parleur dérisoire,

Un des grands mécontents de l'immensité noire?
Trouves-tu que les cieux sacrés vont de travers?
Peut-être étais-tu là quand Dieu fit l'univers?
Et sans doute, en ce cas, ta peine fut cruelle
De voir que ce maçon n'avait pas de truelle
Et qu'il bâtissait l'ombre et l'azur et le ciel,
Et l'être collectif et l'être partiel,
Et l'étendue où fuit le pâle météore,
Qu'il bâtissait le temps, qu'il bâtissait l'aurore,
Qu'il bâtissait le jour que l'aube épanouit,
Les vastes firmaments bleus jusque dans la nuit,
Et les dômes profonds où vole la tempête,
Sans monter à l'échelle, une auge sur la tête!

Es-tu quelque être à qui la clarté dit : Va-t'en!
Sorti du grand flanc noir et triste de Satan?
Non! tu n'es qu'un passant frêle et vain.

Je convie
Ton esprit à songer que Dieu seul est la vie;
Tout le reste est la mort; et je l'affirme, en toi,
A l'homme, ce buveur de la coupe d'effroi,
Ce pâle choisisseur de redoutables routes,
Cet aveugle qui guette et ce sourd aux écoutes!

Viens-tu braver ce Dieu que l'ombre a combattu?
Allons, parle, as-tu vu Léviathan? L'as-tu
Surpris dans l'antre où l'eau baigne les granits chauves,
Ou dans quelque forêt pleine de lueurs fauves?
Peux-tu dire : J'ai vu Léviathan! voici

Comment il est, comment il rampe; il nage ainsi!
As-tu lu seulement ce qu'en dit Job? Non, certes!
Écoute alors :

« Son corps, couvert de lames vertes,
Semble un mouvant amas de boucliers d'airain.
Son sommeil fait le bruit d'un torrent souterrain.
Quand il a soif, sa gueule ouverte, vaste, horrible,
Boit tout un fleuve avec un aboîment terrible. » —
Voilà ce que dit Job, c'est effroyable; eh bien,
Moi qui l'ai vu, je dis: Ce que dit Job n'est rien.

*

Léviathan! des poils, des crêtes, des mâchoires,
Ailes qui sont des bras, pieds qui sont des nageoires,
Des griffes qu'on prendrait pour des herbes, des nœuds,
Mille antennes qui font un branchage épineux,
Un nombril vert, pareil à la mer qui se creuse,
C'est l'ombre faite monstre, et qui vit, chose affreuse!
Je ne sais quoi de noir et de prodigieux
Qui mord avec des dents, qui voit avec des yeux.
La façon dont il met ses pieds l'un devant l'autre
Est horrible; le flot rugit quand il s'y vautre;
Ainsi qu'un vase au feu, sur son front la mer bout;
Il sème en se traînant ses écailles partout
Comme un cygne sa plume au moment de la mue;
La foudre tomberait sur lui sans qu'il remue.
Il est l'horreur; il est l'hydre dont tout frémit;
Et quand Léviathan crache, Satan vomit.

Que cet être affreux soit dans le monde où nous sommes
Et puisse regarder le ciel comme les hommes,
Cela trouble l'esprit et confond la raison.
Lorsqu'il passe, la nuit, derrière l'horizon,
La lueur de ses yeux semble l'aube; la grève
Blanchit; le voyageur dit: L'aurore se lève,
Et ne se doute pas, dans sa tranquillité,
Que c'est Léviathan qui fait cette clarté.
Passant paisible, il songe à l'aube douce et blonde,
A la rosée, aux fleurs... — Quelle terreur profonde,
Quel frisson si, dans l'ombre, il pouvait soudain voir
Cette forme inouïe et sombre se mouvoir!
Parfois Léviathan redescend vers le gouffre,
Et les larves ont peur au fond du lac de soufre,
Et l'enfer tremble avec son geôlier pâlissant
Quand, là-haut, sur leurs fronts, tout à coup surgissant,
Sa tête, comme un mont qui remuerait sa cime,
Se dresse épouvantable au rebord de l'abîme. —

Toi qui viens dans mon ombre, iras-tu le chercher
Dans sa grande herbe verte, ou bien sous son rocher?
Iras-tu le lier de cordes sous le ventre?
Et le traîneras-tu, hideux, hors de son antre,
Pour faire dans ta cour, en plein soleil, devant
Cet être, objet nocturne, incroyable, et vivant
De tant de visions et de tant d'épouvantes,
Attrouper les enfants et rire les servantes?
Eh bien! dans sa main, — songe à cela, vil roseau, —
Dieu prend Léviathan comme on prend un oiseau!

*

L'aigle reprit :

— Moïse était seul sous la nue,
Au fond resplendissait une face inconnue,
Et moi je regardai. La face, c'était Dieu.

Je l'ai vu ! Je l'annonce à vous qui vivez peu,
J'ai vu l'effrayant Dieu de l'éternité sombre !
Dieu ! dernier jour du temps ! dernier chiffre du nombre !

Voici ce que l'esprit apprend sur la hauteur :

Avant la créature était le créateur ;
Le temps sans fin était avant le temps qui passe ;
Avant le monde immense était l'immense espace ;
Avant tout ce qui parle était ce qui se tait ;
Avant tout ce qui vit le possible existait ;
L'infini sans figure au fond de tout séjourne.

Au-dessus du ciel bleu qui remue et qui tourne,
Où les chars des soleils vont, viennent et s'en vont,
Est le ciel immobile, éternel et profond.
Là, vit Dieu.

La durée, ainsi qu'une couleuvre,
Se roule et se déroule autour de lui. Son œuvre,
C'est le monde; il l'a fait; l'œuvre faite, il s'endort.

Alors partout s'épand comme une nuit de mort
Où les créations flottent abandonnées.
Après avoir dormi des millions d'années,
L'être incommensurable à qui rien n'est pareil,
Dont l'œil en s'entr'ouvrant luit comme le soleil,
Se réveille au milieu d'une extase profonde
Et de son premier souffle il crée un nouveau monde,
Création splendide, univers lumineux,
Où l'atome étincelle, où se croisent des feux,
Clair, vivant, traversé par des astres sans nombre,
Qui tourbillonne autour de sa bouche dans l'ombre.
Et puis il se rendort, et ce monde s'en va.

Un monde évanoui, qu'importe à Jéhova?
Il est. Lui seul existe, et l'homme est un fantôme.
Pas plus que le soleil ne s'occupe du chaume
Après la moisson faite et les épis coupés,
L'être ne prend souci des mondes dissipés.
Il est. Cela suffit. Sa plénitude ignore.
La forme fuit, le son meurt dans l'onde sonore,
Ce qui s'éteint s'éteint, ce qui change est changé.
Il dit : Je suis. C'est tout. C'est en bas qu'on dit : J'ai.
L'ombre croit posséder, d'un vain songe animée,
Et tient des biens de cendre en des doigts de fumée.
Dieu n'a rien, étant tout.

*

Ah! malheur à celui
Qui doute! Je vous dis que sa face m'a lui
Et que j'ai vu son œil sombre dans les tonnerres.
Les patriarches blancs et huit fois centenaires
Lui parlaient autrefois. C'est lui! C'est le vivant
C'est dans la grande nuit le grand soleil levant.

Rien n'existe que Dieu.

Tout le craint, tout le nomme.

La pierre du tombeau souffle sur l'homme, et l'homme
S'évanouit; ses jours n'ont pas de lendemain;
Il marche quelques pas dans un obscur chemin,
Puis son pied se dissipe et sa route s'efface;
Il meurt, et tout est mort. Quoi qu'il tente ou qu'il fasse,
Il possède l'éclair, le vent, l'instant, le lieu;
Il est le rêve, et vit le temps de dire adieu.

Fantômes! vous flottez sur les heures obscures,
Dans ce monde où l'on voit passer quelques figures!
Hommes, qu'êtes-vous donc? Des visages pensifs.
Le mal descend de vous comme le froid des ifs.

Vos desseins sont des puits d'iniquité; vous êtes
Des antres où le vice et le crime ont leurs fêtes;
Vos maisons et vos seuils et vos toits et vos murs
Portent plus de forfaits qu'un cep de raisins mûrs;
Vous incrustez d'or fin vos lits de bois d'érable;
Vous tordez les haillons du pauvre misérable
Et votre pourpre est faite avec le sang qui sort;
Vous changez en hochet le redoutable sort,
Et vous jouez aux dés, riant, perdant des sommes,
Pendant que dans sa nuit le destin joue aux hommes.

Vos villes sont des bois; on vole, on fraude, on vend;
L'ignorant est le pain que mange le savant;
Et l'homme vautour tient l'homme taupe en sa serre,
Et l'ânier Intérêt fouette l'âne Misère;
Vous souffrez à toute heure et de tous les côtés:
A quoi bon, étant tous au néant emportés?

Vous pensez. Croyez-vous? Vos crânes sont des voûtes
Sans lampes, d'où les pleurs suintent à larges gouttes.
Vous priez. Qui? comment? pourquoi? Vous ne savez.
Vous aimez. O nuit sombre! ô cieux en vain rêvés!
Vos sens sont un fumier dont votre amour s'arrange,
Et dans votre baiser le porc se mêle à l'ange!

Et Satan a tant fait que votre abaissement
Est souillure sur terre et tache au firmament.

*

Donc il fit tout, ce Dieu! les cieux, les monts, les bêtes,
Tout, même votre bruit et l'ombre que vous faites;
Donc il ouvrit la main, le semeur éternel,
Et sema dans l'espace à tous les vents du ciel
Les étoiles, poussière ardente, cendre ignée,
Tout ce que vous voyez la nuit.

Cette poignée
De graines d'or, jetée au sillon de clarté,
Tombe dans l'infini pendant l'éternité.

*

Parfois, quand Dieu regarde, il a honte de l'homme;
Et les tigres des bois et les césars de Rome,
Les rois portant au front Mané, Thécel, Pharès,
Réverbèrent, parmi les vivants effarés,
Le vague flamboiement de sa colère immense.
Hommes, sachez ceci, spectres pleins de démence:
Il est, quand il lui plaît, le Dieu farouche. Il met
La marque de sa foudre à tout hautain sommet;
Lorsqu'il s'éveille, il est terrible; il frappe, il venge.
Il souffle sur la cendre, il crache sur la fange;

Il livre Tyr et Suse aux onagres rayés;
Il poursuit, à travers les siècles effrayés,
Ainsi qu'on traque un loup de repaire à repaire,
Vingt générations pour le crime du père.
O passants de la nuit, marcheurs des noirs sentiers,
Hommes, larves sans nom, qui mourez tout entiers,
Dieu montre brusquement sa face à qui l'outrage;
Et, quand vous l'insultez dans votre folle rage,
Comme le grand lion surgit dans la forêt,
Adonaï s'efface et Sabaoth paraît!
Saint, saint, saint, le seigneur mon Dieu. Silence, abîmes!

*

Et l'aigle s'enfonça dans les brumes sublimes
Pareil au grain de feu tombé de l'encensoir.

VI

LE GRIFFON

LE CHRISTIANISME

Triplex.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.
J'y volai.

L'âpre nuit mourait, mais sa pénombre
Masquait encor le jour qu'on voyait poindre aux cieux.

Et cette mouche était un griffon monstrueux,
Qui faisait trembler l'ombre avec son aile énorme.

Et le griffon cria :

*

— Que l'aigle d'en bas dorme!
Je veille. Dieu plus haut que l'aigle m'emporta.

Tu viens du Sinaï, je viens du Golgotha,
Aigle! La foudre emplit ton œil visionnaire ;
Moi, j'ai vu le gibet plus grand que le tonnerre.

Quand les bourreaux dressaient la croix, j'étais dessus;
J'ai frissonné sur l'arbre où l'on cloua Jésus;
J'ai vu cette agonie immense et solennelle;
Marc a pris pour l'écrire une plume à mon aile;
J'ai regardé Jésus saigner et s'assoupir;
Je sais tout; je suis plein de son dernier soupir.
Je sème sa parole au souffle de la bise.

Aigle, Christ en sait plus que Moïse, Moïse
N'ayant que les rayons et Christ ayant les clous.
Non, Dieu n'est pas vengeur! Non, Dieu n'est pas jaloux!
Non, Dieu ne s'endort pas, portant toute la voûte!
Non, l'homme ne meurt pas tout entier!

Aigle, écoute :

★

Dieu, le monde étant fait, reconnut que cela
N'était rien, puisque rien n'y disait : Me voilà;
Puisque rien n'y pensait et n'y parlait; de sorte
Que la création en naissant était morte.

Or l'incréé voulut engendrer l'immortel.

Il fit l'âme, et la mit dans l'homme, son autel.
L'homme seul reçut l'âme en l'univers visible.
Dieu créa pour Adam ce faîte inaccessible.
Au-dessous de l'homme, âme, intelligence, esprit,
La matière roula dans la pierre, fleurit
Dans la plante, et hurla dans la bête, sans vivre;
Voyant qu'il aurait seul une âme, Adam fut ivre;
Il voulut la science et déroba le fruit.
C'est pourquoi Dieu jeta les hommes dans la nuit.

Et, depuis ce jour-là, l'urne amère est remplie.
Sous la faute d'Adam tout le genre humain plie.
Le labeur est ingrat et le sillon est dur;
L'homme naît mauvais, triste, inexorable, impur;
L'enfantement du mal déchire le flanc d'Ève.

La guerre et l'échafaud, ces deux tranchants du glaive,
Vont fauchant l'ignorant, le faible et l'innocent;
Le fratricide affreux, qui croit le père absent,
Fait peur aux cieux avec le sang qu'on lui voit boire;
Hélas! dans la forêt de l'humanité noire,
Un éternel Caïn tue à jamais Abel.
L'homme adore Moloch, Dagon, Teutatès, Bel;
Et sur les crimes rois les monstres dieux flamboient.
Les vices, meute infâme, autour de l'âme aboient.
Toute l'humanité tinte comme un beffroi.
Partout l'horreur, le râle et le rire, et l'effroi.
Toute bouche est ulcère et tout faîte est cratère.
Un bruit si monstrueux sort de toute la terre
Que la nuit, veuve en deuil, dit au jour qui rougit:
C'est le tigre qui parle ou l'homme qui rugit!
Satan à l'entour vole et plane, oiseau de proie
Des âmes. La douleur formidable est sa joie.

Et plein de feux, de pleurs, de tourments éperdus
Et des bustes vivants dans les flammes tordus,
Plein de cris qui s'en vont au bronze de la voûte
Et que la surdité de l'impossible écoute,
Coupole de l'abîme ayant pour pendentifs
D'affreux écroulements d'êtres noirs et plaintifs,
Geôle sans fond, sans jour, sans espoir, sous la foule
Des vivants, sous ce tas de vanité qui roule,
Sous le flot des passants de la vie et du bruit,
Sous le penseur, captif du rêve qu'il construit,
Sous les guerriers casqués et sous les femmes nues,
Sous les larges festins qui chantent jusqu'aux nues,
Sous tout ce qui s'allume et tout ce qui s'éteint,

Sous tous les pas de l'homme, orgueil, science, instinct,
Sous tout être qui marche, ou chancelle, ou trébuche,
L'enfer éternel guette et s'ouvre, vaste embûche.

Noir sillon composé de tous les vils limons,
Qui reçoit des esprits et qui rend des démons,
Qui produit des moissons de spectres et des gerbes
De monstres flamboyants, lugubres et superbes,
D'où sort tout ce qui tue, où croît tout ce qui ment,
Et qui tressaille, ému d'un long frémissement,
Chaque fois qu'il entend l'affreux cri de la chute,
Chaque fois qu'en sa nuit descend, essaim qui lutte,
Quelque tourbillon sombre et triste où l'âme luit,
Et qu'il voit au-dessus de lui, noire et sans bruit,
S'ouvrir l'immense main de son semeur sinistre !

*

Mais le livre de vie est là, divin registre.
L'homme, c'est l'âme; l'homme en lui porte un rayon,
Et la matière seule est la damnation.

Dieu pense, et la douleur lentement le désarme.
Dieu s'appelle pardon, l'homme se nomme larme;
Dieu créa la pitié le jour où l'homme est né.

Devant les actions de l'homme infortuné

Souvent la pureté des firmaments s'indigne;
Souvent l'astre aux yeux d'aigle et l'ange au vol de cygne
S'étonnent de cette ombre et de cette noirceur;
Dieu, voyant l'homme fourbe, implacable, oppresseur,
Est triste; et quand, sortant de la nuit, la Colère
Apparaît, face sombre et que la foudre éclaire,
Rappelant au Seigneur ce que l'homme lui doit,
Prête à maudire, il met sur cette bouche un doigt.
Ce doigt mystérieux et doux, c'est la clémence.

Le pardon dit tout bas à l'homme : Recommence,
Redeviens pur. Remonte à ta source. Essayons.
Rentre au creuset. Ton Dieu t'offre dans les rayons,
Pour refaire ton âme obscurcie et difforme,
Le cercueil, ce berceau de la naissance énorme.

Clémence, c'est le fond de Dieu. Dieu boit le fiel.
Dieu ne venge pas Dieu devant l'azur du ciel.
Il ne revomit rien sur l'homme. Secourable,
Tendre, il chasse du pied le mal, ce misérable.
Dieu, que l'homme coupable appelait, s'est penché,
Et, voyant l'univers sanglant, mort, desséché,
Et songeant, pour lui-même et pour lui seul sévère,
Que pour sauver un monde il suffit d'un calvaire,
Il a dit : Va, mon fils! Et son fils est allé.

Rédemption! Mystère! O grand Christ étoilé!
Soif du crucifié, d'amertume assouvie!
Linceul dont tous les plis font tomber de la vie!

O gibet qui bénit Judas et Barabbas!
Qui verse à flots la séve et l'espérance en bas,
Croix, à tous les esprits, arbre, à toutes les plantes!
Sublime embrassement des grandes mains sanglantes!
Œil mourant de Jésus dont l'éternité luit!
O pardon! ô pitié de l'azur pour la nuit!
Paix céleste qui sort de toutes les clémences!
O mont mystérieux des oliviers immenses!
Après le créateur, le sauveur s'est montré.
Le sauveur a veillé pour tous les yeux, pleuré
Pour tous les pleurs, saigné pour toutes les blessures.
Les routes des vivants, hélas! ne sont pas sûres,
Mais Christ, sur le poteau du fatal carrefour,
Montre d'un bras la nuit et de l'autre le jour!

Après lui sont venus les apôtres, ces têtes
Flamboyantes; les saints; martyrs jetés aux bêtes,
Vierges louant Jésus dans le noir tombereau,
Femmes grosses chantant pendant que le bourreau,
Effroyable, arrachait leurs enfants de leurs ventres,
Et les pères des bois, et les docteurs des antres,
Et les voix des déserts et des cloîtres criant
A l'homme en sa nuit froide : Orient! Orient!

*

Oh! vous l'avez cherché sans l'entrevoir, sibylles,
Ce Dieu mystérieux des azurs immobiles!
Filles des visions, toi, sous l'arche d'un pont,

Marto; toi, guettant l'œuf que la chouette pond,
Albunée, et brûlant une torche de cire;
Toi, celle de Phrygie, épouvante d'Ancyre,
Parlant à l'astre et, pâle, écoutant s'il répond;
Celle d'Imbrasia; celle de l'Hellespont
Qui se dresse déesse et qui retombe hyène;
Toi, Tiburtine; et toi, la rauque Libyenne,
Criant : Treize! essayant la loi du nombre impair;
Toi dont le regard fixe inquiétait Vesper,
Larve d'Endor; et toi, les dents blanches d'écume,
Les deux seins nus, ô folle effrayante de Cume;
Chaldéenne, filant un invisible fil;
Sardique à l'œil de chèvre, au tragique profil;
Toi, maigre et toute nue au soleil, Érythrée,
D'azur et de lumière et d'horreur pénétrée;
Toi, Persique, habitant un sépulcre détruit,
O face à qui parlaient les passants de la nuit
Et les échevelés qui se penchent dans l'ombre;
Toi, mangeant du cresson dans ta fontaine sombre,
Delphique; âpres esprits, toutes, vous eûtes beau
Hurler, frapper le vent, remuer le tombeau,
Rouler vos fauves yeux dans la profondeur noire,
Nulle de vous n'a vu clairement dans sa gloire
Ce grand Dieu du pardon sur la terre levé.
Sainte Thérèse, avec un soupir, l'a trouvé.

*

Le pardon est plus grand que Caïn, et le couvre.
La clémence de Dieu de tous les côtés s'ouvre,

Et c'est la seule embûche où l'on tombe toujours.
La langue des muets et l'oreille des sourds,
C'est le pardon. La grâce aide qui s'abandonne;
C'est ce qui manque à tous et ce qu'à tous Dieu donne.
Père, il sourit aux fils qui lui montrent le poing.
Dieu serait le puni s'il ne pardonnait point.

Son ciel est un regard clément. Toutes les grâces
Qu'il fait à chaque instant s'envolent, jamais lasses,
Se dispersent au loin dans tous les univers
Et, du faible au méchant, du farouche au pervers,
Errent, abeilles d'or, et butinent les âmes,
Puis reviennent, mêlant baumes, encens, dictames,
Rapportant les parfums extraits des cœurs maudits,
Emplir du miel pardon la ruche paradis.

Clémence! mot formé de toutes les étoiles!
Dieu! ciel de tous les yeux! port de toutes les voiles!
Jamais, brume ou tempête, et quel que soit le vent,
L'asile n'est fermé tant que l'homme est vivant;
Toute lèvre est reçue au céleste ciboire;
Le sang du sauveur coule et toute âme y peut boire;
Si ténébreux que soit l'homme qui va partir,
A l'heure de la mort un cri de repentir,
Un appel à la foi que le tombeau recrée,
Un regard attendri vers la lueur sacrée,
Vers ce qu'on insultait et ce qu'on dénigrait,
Un sanglot, moins encore, un soupir, un regret,
De l'âme détestant sa tache originelle,
Suffit pour qu'elle échappe à la peine éternelle,

A l'enfer qui, voyant ce que les hommes font,
Tord les chaînes sans fin dans les gouffres sans fond.

Qui que tu sois, esquif, tourne vers Dieu ta proue.
Le châtiment sans terme et sans espoir écroue,
Sous les éternités plus lourdes que les monts,
Les démons seuls et ceux qui deviennent démons.

Pour que la peine tombe immuable et tardive,
Il faut du dernier cri l'horrible récidive;
Dans l'éternité sombre, Achab, Caligula,
Borgia qu'entre tous la tiare étoila,
Philippe deux, Timour, Phalaris, Louis onze,
Néron, sont au carcan sur des trônes de bronze.
Pourquoi? parce qu'ils ont dit ; Non! au grand moment,
Que leur âme est sortie en un vomissement!

L'homme n'a qu'à pleurer pour retrouver son père.
Le malheur lui dit : Crois. La mort lui crie : Espère!
Qu'il se repente, il tient la clef d'un sort meilleur.
Dieu lui remplace, après l'épreuve et la douleur,
Le paradis des fleurs par l'éden des étoiles.
Ève, à ta nudité Marie offre ses voiles;
L'ange au glaive de feu rappelle Adam proscrit;
L'âme arrive portant la croix de Jésus-Christ;
L'éternel près de lui fait asseoir l'immortelle.

Aigle, la sainteté de l'âme humaine est telle

Qu'au fond du ciel suprême où la clarté sourit,
Où le Père et le Fils se mêlent dans l'Esprit,
Il semble que l'azur égalise et confonde
Jésus, l'âme de l'homme, et Dieu, l'âme du monde!

✿

Et, l'œil au firmament, ne regardant plus rien,
Comme ivre de rayons, le monstre aérien,
Lion par la crinière et l'ongle, oiseau par l'aile,
Chanta :

— Paix, vie et gloire à la voûte éternelle!
Il est le véritable! Il vit. Il est présent.
Comme il est l'invisible, il est l'éblouissant.
Il a créé d'un mot la chose et le mystère,
Tout ce qu'on peut nommer et tout ce qu'il faut taire.
Quand l'homme juste meurt, il lui ferme les yeux;
Le beau jardin azur est plein d'esprits joyeux,
Ils entrent à toute heure et par toutes les portes.
Dieu fait évanouir les gonds des villes fortes;
Entre ses doigts distraits il tord le pâle éclair;
Le grand serpent lui semble un cheveu dans la mer.
Il est le grand poëte, il est le grand prophète.
Il est la base, il est le centre, il est le faîte;
Il est celui qui songe, il est celui qui voit;

Il connaît l'avenir auquel tout homme a droit,
L'Éden soleil, l'abîme et ses chambres funèbres.
Ceux qui marchent sans lui s'en vont dans les ténèbres
Il ordonne à la nuit d'envelopper le jour.
Il met la mort, archer, au créneau de la tour.
Les cèdres du Liban, pareils à de vieux prêtres,
Parlent de lui tout bas; l'ombre de tous les êtres
S'incline devant lui les matins et les soirs.

Les vierges, à ses pieds, dans de purs encensoirs
Font brûler un parfum composé des prières
De tous ceux que le monde appelle ses lumières,
De tous les saints qui sont sur terre et dans le ciel;
Cette blanche fumée enveloppe l'autel,
Et l'Incréé, caché sous des voiles de flammes,
Se penche, respirant la douce odeur des âmes.

Les colonnes des cieux s'étonnent devant lui;
Ces hauts piliers, chargés de ce dôme inouï,
Frissonnent éperdus à son souffle, et ressemblent
A leur propre reflet dans des ondes qui tremblent.
O Dieu! roi! père! asile! espoir du criminel!
Éternel laboureur! moissonneur éternel!
Maître à la première heure et juge à la dernière!
C'est lui qui fit le monde avec de la lumière.
Le firmament est clair de sa sérénité.
Par moments, dans l'azur splendide et redouté,
O mystère! il se fait des silences d'une heure;
Personne en haut ne chante et nul en bas ne pleure;
L'ange abaisse, pensif, son clairon éclatant;

Dieu médite; le ciel rêve; l'enfer attend...
Et c'est ce mot qui sort de l'ombre :

— Je pardonne.

*

Le griffon s'effaça, comme l'éclair qui tonne,
Dans une brume où rien ne semblait se mouvoir.

VII

L'ANGE

LE RATIONALISME

Homo.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre

La nuit derrière moi, comme un hideux décombre,
Croulait, et vers le point lointain, vague et vivant,
Je volai, m'enfonçant de plus en plus avant
Dans le bleu firmament doré d'une aube étrange.

Et cette mouche était un ange.

Et cet archange,

Immense, déployant sur mon front qui rêvait
Deux ailes, l'une blanche et l'autre noire, avait
L'œil fixe, et sur son front le jour semblait éclore;
Et l'aile blanche allait se fondre dans l'aurore,
Et l'aile noire allait se perdre dans la nuit.

Dans ce ciel où mon vol profond m'avait conduit,
Mer où notre ciel noir semblait une presqu'île,
L'ange apparaissait fier, heureux, puissant, tranquille;
Si la nuit descendait et si le jour montait,
Il ne le savait pas; on eût dit qu'il était
A jamais immobile, ayant trouvé la sphère
Où l'extase n'a plus de mouvement à faire,
Et qu'il était créé, lui l'être grand et pur,
Pour ne rien regarder qui ne fût pas l'azur.
Il se tenait debout sans baisser la prunelle,
Comme s'il ne voyait qu'une chose éternelle,
Et sentant que vers lui d'en bas quelqu'un venait,
— Qu'es-tu? dit l'ange, beau comme l'astre qui naît
Et sans tourner vers moi ses yeux ni sa figure.
Et je lui dis : — O front voisin de l'aube pure,
Je suis l'être à qui plaît la tombe dans l'exil. —
L'ange me regarda. — Demeure, me dit-il.

Puis, — et je vis alors qu'il tenait une palme, —
Il se mit à parler au gouffre :

— L'Être est calme.
Dieu vit. Le Oui du jour et le Non de la nuit
Sont deux larves qu'un souffle obscur forme et détruit;
Le mot noir est un grain de cendre dans la brume,
O gouffre, et le mot blanc est un flocon d'écume;
L'infini ne sait point ce qu'on murmure en bas;
Moi, j'écoute et j'entends.

Shiva dit : — Dieu n'est pas,
Et du crime de tout personne n'est coupable. —
Hermès dit : — L'invisible erre dans l'impalpable.
— Deux dieux, dit Zoroastre; un désordre normal.
L'être, c'est le combat du bien contre le mal.
Orphée au chant profond dit : — Les dieux semblent être;
Mais quand on les contemple, on les voit disparaître,
Tant la Fatalité, larve sans front, sans yeux,
Sans cœur, étreint la terre et l'enfer et les cieux.
Moïse dit : — Il est. Il est seul. Il se venge.
L'homme est une ombre, et meurt. — Et Jésus au front d'ange
Dit : Dieu pardonne. Il rend Adam au Paradis.
L'âme humaine survit à l'homme. — Et moi je dis
— Car, sur chaque échelon de l'échelle où meurt l'ombre

Le Verbe lumineux succède au Verbe sombre;
On monte à la parole après le bégaiement, —
Je dis :

— Dieu, c'est le vrai. Ni vengeur, ni clément;
Il est juste. Venger l'affront, c'est le connaître,
Et c'est le mériter. Être clément, c'est être
Injuste pour tous ceux qu'on ne pardonne pas.

*

Quand tu vis Sabaoth, aigle, tu te trompas.
Griffon, qui sur ton aile as porté l'évangile,
Écoute. Écoutez tous! — Zoroastre est d'argile;
Shiva, qui n'est qu'un mage et que l'Inde croit dieu,
Est fange; Hermès est poudre; Orphée au regard bleu
A senti son squelette au sépulcre descendre;
Et le voleur du feu, Prométhée, est de cendre;
Moïse n'est pas près du Seigneur. Jésus-Christ
N'est pas près du Seigneur; nul prophète n'écrit
Près de Dieu; nul archange ailé, nul personnage,
Nul saint. L'Éternité n'a pas de voisinage.

Écoutez! Gravissez le réel pas à pas.

*

Dieu n'est pas le pêcheur qui jette des appâts
Au pauvre être fuyant que l'appétit assiége;
Et son bonheur n'est pas de prendre l'homme au piége.

Pas d'enfer éternel.

*

Quoi, l'être aux instants courts,
Quoi, le vivant rapide enchaîné pour toujours!
Quoi, des illusions, des erreurs, des risées,
Quoi, des fautes d'un jour et d'une ombre, écrasées
Sous ce mot immobile et monstrueux : Jamais!
Dieu se faisant bourreau du haut des clairs sommets!
Dieu pire que Shylock, le vil rogneur de piastres!
L'Incréé, couronné de comètes et d'astres,
Tenaillant dans sa cave un moucheron puni!
La grandeur s'acharnant aux petits! L'infini
Donnant la question à l'insecte qui pleure!
L'éternité tordant les minutes de l'heure!
Quoi! ce juge aurait soif, quoi! ce père aurait faim
De l'angoisse sans borne et du tourment sans fin!
Il aurait pour travail la souffrance, et pour joie
De faire écarteler, dans l'enfer qui flamboie,

L'homme, atome éperdu, sanglant, épouvanté,
Aux quatre vents de l'ombre et de l'immensité!
Chassez ce songe, vous, fantômes, qui le faites.
Quoi! ces mondes créés dans des robes de fêtes,
Quoi! la vie et le jour, l'éther, le firmament,
L'azur, l'océan perle et l'astre diamant,
Cette resplendissante et profonde nature,
Ne seraient qu'une chambre énorme de torture!
Et dans les vastes cieux la constellation,
Du gouffre émerveillé sublime vision,
Mêlant l'étoile bleue et blanche au soleil rouge,
Éclatante, serait la chandelle du bouge!

Que quelqu'un ait rêvé cela, c'est mon ennui.

Et, comme les damnés, hier, demain, aujourd'hui,
Toujours, brûlent au feu qui ne doit pas s'éteindre,
Et, comme ce serait blâmer Dieu que les plaindre,
— Ce serait supposer qu'il peut être meilleur. —
En outre, comme, étant larme, angoisse et douleur,
La pitié ferait tache au paradis, et, comme
Dieu ne doit rien cacher de sa justice à l'homme,
A l'âme, à l'ange, aux saints, et que l'éternel feu,
L'enfer, est un côté de la vertu de Dieu,
Comme, alors, les élus devant voir la géhenne,
Il faut qu'elle les charme, et que pour eux la peine
Se résolve en bonheur, et qu'avec son tourment
L'enfer soit pour le ciel un assaisonnement,
Et que l'ange se plaise au sanglot qui s'élève, —
Le paradis n'est plus qu'un balcon de la Grève

Où l'on vient voir, avec un sourire serein,
Brûler la Brinvilliers et rouer vif Mandrin,
Où l'on vient contempler l'agonie âpre et lente,
Et voir l'effet que font l'huile et la poix bouillante
Sur Caïn, et Judas hurler, et Lucifer
Rugir à chaque coup de la barre de fer!

*

Il se tut; puis rouvrit ses deux lèvres vermeilles
D'où les mots s'envolaient ainsi que des abeilles,
Comme s'ouvre la ruche après que l'aube a lui.

*

Personne n'est puni pour la faute d'autrui.

D'ailleurs, hommes, le fruit est fait pour qu'on le cueille.

Le livre monde est fait pour qu'on tourne la feuille.
Savoir, c'est vivre, et vivre est le droit. Adorer,
C'est connaître, et la porte aime à voir l'âme entrer.
Quelle que soit la lutte ou la peine ou l'épreuve,
Chaque fois que l'homme, humble et que le doute abreuve
Saisit un fait nouveau dans l'ombre, il a goûté
De Dieu, de la lumière et de l'éternité.
C'est bien. C'est vers le jour une marche gagnée.

A grands coups de science, à grands coups de cognée,
Les vivants ont raison, dans leur obscurité,
D'ébaucher la statue immense Vérité,
L'homme est le noir sculpteur, le mystère est le marbre.
Faites.

Ève a raison de se dresser vers l'arbre;
Prométhée a raison, Galilée a raison;
Colomb, qui cueille un monde au fond de l'horizon,
Fait bien; Dante envahit la nuit cercle par cercle;
Spinoza du néant lève l'affreux couvercle;
Fulton dompte la mer que Xercès révolta;
Galvani forge et mêle, à côté de Volta,
Les fluides, force, âme, aimants, métaux, mercures;
Mesmer tressaillant touche aux frontières obscures;
C'est ton droit, homme. Eschyle et Shakspeare ont raison,
O terre, d'étoiler ton plafond de prison.
Rœmer arrête au vol la lumière ravie;
Gutenberg fait du jour, de l'amour, de la vie
Avec le plomb fondu du vieux supplice humain;
Pythagore soumet l'ombre à son examen;
Papin attelle à l'homme, à la terre charmée,
A l'âme, au char de feu, le noir cheval fumée;
Halley de la comète est l'éclatant héraut;
Leibniz offre à l'esprit l'invasion d'en haut
Et, tressant le calcul, la pensée et l'étude,
Jette dans l'infini l'échelle de Latude;
Harvey dit : le sang coule, et l'homme vit! Képler
Prend dans les cieux l'étoile, et Franklin prend l'éclair;
Jackson ôte l'angoisse à la chair qu'il mutile.
Ils sont tous dans le vrai, dans le beau, dans l'utile.

Allez! prenez la bêche et bêchez le jardin!
Montgolfier veut l'azur en attendant l'éden;
Bien. Et Luther fait bien d'ouvrir l'âme, et Vésale
Éclairant le dedans de la mort colossale
Fait bien. L'audace est sainte et Dieu bénit l'effort.
Tous les glaives de feu derrière Adam ont tort!
Monte, esprit. Dieu t'attend. Dans ses deux mains de flamme,
Équilibre, il tient l'astre, et, justice, il tient l'âme;
Et, l'univers ayant ce but : voir et savoir,
Pour l'astre et pour l'esprit rayonner est devoir.

*

Monte, et ne tremble pas. C'est une âpre montée.
Par instants l'âme hésite, à mi-côte arrêtée.
L'esprit humain qui va voit devant lui l'écueil,
L'escarpement, l'horreur, le chaos, le cercueil
Et le sentier toujours plus sinistre et plus roide;
Ce marcheur a le front baigné de sueur froide;
Va, marcheur! Mal et Bien portent à leurs deux bouts
L'effroi.

Souvent, féroce au bonheur des hiboux,
Le progrès, rudoyant tous les petits bien-êtres,
Vomit tous les rayons dans toutes les fenêtres.
Le bien est sans pitié. Traverse sans trembler
Tout ce que tu verras autour de toi hurler.
Le progrès a parfois l'allure vaste et fauve,
Et le bien bondissant effare ceux qu'il sauve.
Va donc! Double le pas! L'horizon s'élargit.

Va! monte! à chaque étape une larve surgit :
C'est l'avenir debout dans sa figure étrange;
L'avenir semble spectre avant d'apparaître ange.
Marche! qui veut aller à lui doit être prêt
A tous les grands combats; l'homme se tromperait
S'il croyait qu'on obtient Dieu sans peine, et qu'on pousse
L'enfer dans le tombeau sans lutte et sans secousse.
L'enfantement du mieux a ses convulsions,
Tout dans les cieux se fait par révolutions.
Qu'est-ce que le progrès? un lumineux désastre,
Tombant comme la bombe et restant comme l'astre.
L'avenir vient avec le souffle d'un grand vent;
Il chasse rudement les peuples en avant;
Il fait sous les gibets des tremblements de terre;
Il creuse brusquement, sous l'erreur qu'il fait taire,
Sous tout ce qui fut lâche, atroce, vil, petit,
Des ouvertures d'ombre où le mal s'engloutit.
Va, lutte, esprit de l'homme! Il ne faut pas qu'on aille
S'imaginer le bien de facile trouvaille.
Le bien étonne; et l'âme a peur en le créant;
Il a la majesté farouche du géant
Quand, écumant, et plein d'une rumeur confuse,
Il sort, lion, de l'antre, ou, vague, de l'écluse.
Oui, le progrès est l'eau qui monte de la nuit;
Il monte, il est torrent; du passé qu'il détruit
Il est le châtiment; il vient, pas de refuge;
Il monte, il est marée; il monte, il est déluge!
Sombre inondation de bonheur! — O terreur!
Dit l'homme. Et le génie, indomptable éclaireur,
Crie : O joie! — Allons, marche, esprit de l'homme! avance
Accepte des fléaux l'énorme connivence!
Marche! Oui, souvent, douteux pour qui l'a souhaité,

Le progrès, effrayant à force de clarté,
A, quand il vient broyer le faux, l'abject, l'horrible,
Des apparitions de crinière terrible.
Sa promesse menace; et, pour tout ce qui doit
Tomber, mourir, finir dans le jour qui s'accroît,
Faux dieux, faux prêtres, mage impur, juge vendable,
Son rire est le rictus de l'aube formidable!

Depuis Adam, depuis Noé, de temps en temps,
Le progrès, qui poursuit ses vaincus haletants,
Qui veut qu'on soit, qu'on marche et qu'on fouille et qu'on taille,
Pousse ses légions d'azur dans la bataille,
Ses penseurs constellés, éthérés, spacieux,
Tous ses olympiens vêtus d'un pan des cieux,
Euler le sidéral, le splendide Épicure,
Et, comme les chouans dans la Vendée obscure,
Les hommes du passé, lourds, troublés, nébuleux,
Disent en les voyant : Fuyons! voici les bleus!
Et ces hommes divins et ces hommes solaires
Font marcher leurs bienfaits au pas de leurs colères.

Le bien saisit le mal et l'écrase à son tour.
Accepte l'incendie invincible du jour,
Homme! Va! jette-toi dans ces gueules ouvertes
Qu'on nomme inventions, nouveautés, découvertes!
L'esprit humain, chercheur de Dieu, voit par moments
Les rayons s'irriter comme des flamboiements
Quand, poussant devant lui la foule coutumière,
Il va de l'hydre sombre à l'hydre de lumière!
N'importe! ne crains pas le progrès rugissant

Pour le sage, le vrai, le juste et l'innocent!
Ne crains pas le progrès dévorant les ténèbres,
Trouvant les idéals par l'effort des algèbres
Montant, géométrie et poésie, à Dieu!
Ne crains pas le progrès, conquérant de ciel bleu,
Sphinx qui fait vivre, archer de l'éternelle cible,
Montagnard du sublime et de l'inaccessible!

Suis ce monstre splendide, homme! car il est beau
De toutes ces laideurs qu'on nomme Mirabeau,
Socrate, Camoëns, Cromwell, Tyrtée, Ésope;
Et, faisant le niveau du cèdre et de l'hysope,
Il apparaît, mêlé d'Homère, de Newton
Et de Moïse, avec la face de Danton,
Et monte aux cieux portant la tête échevelée
De la nuit sombre au bout de sa pique étoilée! —

*

L'ange semblait chanter et prier tour à tour.
Tout à son aile blanche, il noyait dans le jour,
Ne se sentant plus vivre et palpiter qu'à peine,
Ses yeux demi-fermés pleins de fierté sereine.

Mais l'autre aile tremblait sur son dos frémissant
Comme pour réveiller le grand esprit absent.
Il rouvrit par degrés ses yeux brillants de gloire,
Et reprit, regardant malgré lui l'aile noire :

*

Oui, c'est vrai, l'ombre. — Hélas! quand donc l'éden, l'hymen,
L'aube? O noirs cauchemars du lourd sommeil humain.
Le crime originel! l'enfer! Ève et la pomme!
Lugubres visions! Hélas! hélas! pour l'homme,
Dieu ne se fait sentir que par sa pesanteur.
L'homme s'obstine à voir dans Dieu le tourmenteur,
Le victimaire, armant de tenailles-tonnerres
Et de pinces-éclairs ses poings tortionnaires,
Le tortureur sans frein, sans loi, sans cœur, sans but!
Il rêve dans les cieux l'effrayant Belzébuth!
Il se fait un azur, un mystère, une bible
Qu'emplit une façon d'Être suprême horrible.
Les hommes font Dieu sombre!

Oui, quand l'immensité
Germe en religion dans leur cœur agité,
Voilà ce qu'en voyant l'absolu, leurs yeux voient!
Oui, Dieu faisant brûler des bûchers qui flamboient,
L'homme voudrait au ciel arracher cet aveu!

Nous ne pouvons parler avec l'homme de Dieu
Sans mâcher quelque idée affreuse de supplice.
Démons dans le brasier, damnés sous le cilice,
Dieu borné par l'enfer sans bornes, les pavés
De l'ombre à jamais pleins de pâles réprouvés.
Les uns dans l'infini, comme tombe une pierre,

S'enfoncent et, tremblants, ayant dans leur paupière
Le gouffre, vision et disparition,
Dévidant l'écheveau de la damnation,
Pendent au fil sans fin d'une chute éternelle.
D'autres râlent, saignant sous leur forme charnelle
Dans on ne sait quel antre idéal et hideux.

Satan fait un coupable, et le ciel en veut deux,
Adam et l'homme.

Ainsi, comme il est impossible
Que, lorsque l'innocent, dans le monde visible,
Pour la faute d'Adam est puni sans pitié,
Lui, le vrai criminel, ne soit pas châtié,
Adam aurait été conduit devant le juge,
Et là, sombre, éperdu, sans espoir, sans refuge,
A genoux sur le ciel recouvert d'un drap noir,
Lié sur une claie, affreux, terrible à voir,
Sous l'éternité morne abaissant son front blême,
Adam l'ingrat, Adam le coupable suprême,
Ajoutant tous les maux de sa race à ses maux,
Souffrant, tronc monstrueux, dans ses mille rameaux,
Ayant pour cri le cri qui sort de tous les langes,
Serait exécuté par des bourreaux-archanges!
Il serait à jamais suplicié là-haut!
Les hommes, ses enfants, auraient dans leur cachot
Pour plafond le dessous de l'échafaud du père!
Ces étoiles qu'on voit parfois, dans leur repaire,
Par des fentes du ciel s'échappant et glissant,
Tomber sur eux, seraient les gouttes de son sang!

Ah! fais cela, toi l'homme à qui l'horreur agrée,
Esprit de jour taché de nuit, âme tigrée!
Homme de Louis onze et de Domitien,
Qui, dans les temps nouveaux comme dans l'âge ancien,
Mets l'âme et le cadavre à jamais en présence!
Qui t'appelles Jeffrys et t'es nommé Mézence! 136
O du bien et du mal amphibie effrayant,
Homme qui ne vois pas les anges s'enfuyant!
Fais ces actions-là dans ta brume de crime,
Mais ne les prête pas au songeur de l'abîme!
Ne les impute pas au Dieu vivant! —

*

L'esprit
S'arrêta, regarda le gouffre, puis reprit :

— Cependant, dans tes jours de piété, toi l'homme,
Tu rends hommage à Dieu; tu dis :

« Je souffre; en somme,
« J'ai l'âme. Ame, ici-bas je ne suis pas fini.
« Tout est bien. Je vivrai par la mort rajeuni.
« Qu'importe que mon corps se blesse et se meurtrisse!
« Mon âme ira montrer à Dieu la cicatrice;
« Dieu, le débiteur sûr, s'est toujours acquitté.
« Je suis le créancier de la grande équité.

« Souffrir, traîner la vie est l'affaire d'une heure;
« La mort me tire hors de l'ombre inférieure.
« Mes maux obligent Dieu; le baume après le fiel;
« Tout homme en pleurs a droit au regard éternel.
« Tous, l'esclave, le nègre aux reins ceints d'une pagne,
« Le casseur de cailloux songeant dans la campagne,
« Le vil forçat, roulant quelque horrible rocher,
« N'ont qu'à crier pour voir Jéhovah se pencher.
« L'oubli que ferait Dieu du dernier et du moindre
« Suffirait pour ôter au jour le droit de poindre,
« Pour que l'univers ploie et tremble comme un jonc,
« Pour que l'étoile ait peur et dise : Qu'est-ce donc?
« Et pour qu'au seuil de l'ombre aux profondes marées
« Les constellations se dressent effarées!

« Oui, je souffre, mais j'ai, dans mon accablement,
« Hypothèque sur l'aube et sur le firmament,
« Sur tous les éléments que, vivants, nous subîmes,
« Sur l'équilibre immense et sombre des abîmes!
« Je suis aux fers, j'ai soif, j'ai faim, j'ai froid, j'ai chaud;
« Mais le paradis brille aux fentes du cachot.
« De ce monde si noir l'ombre est à claire-voie.
« Dieu juste ne veut pas que ma larme me noie.
« Jamais le port ne manque au pauvre matelot;
« Ma tempête aboutit à l'azur : mon sanglot
« Sourit subitement et s'achève cantique.

« Mourir, c'est naître à Dieu. Je suis Caton d'Utique, 178
« Je ne veux point du bât que portent les romains,

« Et je tombe indigné, poignardé de mes mains,
« Sanglant; je suis Socrate, et je bois la ciguë;
« Je suis Jean Huss, ma chair meurt dans la flamme aiguë,
« Mais j'ai l'éternité. Je suis l'atome humain;
« Mais l'enfer aujourd'hui promet le ciel demain.
« Nous luttons, nous râlons, nous gémissons, qu'importe!
« Pas un cri n'est perdu, pas un tourment n'avorte;
« Le paradis se fait de toutes les douleurs
« Qui deviennent baisers sur le front des meilleurs.
« Le deuil conquiert les cieux comme l'aigle sa proie,
« La racine malheur s'épanouit en joie
« Dans cet éden sublime où la terre fleurit;
« Mes maux seront un jour mes biens; je suis l'esprit!

« Misère, angoisse, pleurs, tout ce que nous saignâmes
« Se retrouve en rayons dans la main de nos âmes :
« Le tombeau, que la nuit flamboyante bénit,
« Murmure : ciel! avec ses lèvres de granit;
« Là-haut toute souffrance en bonheur est comptée;
« Dieu, ce soleil qui fait même une ombre à l'athée,
« Serait injuste et faux si c'était autrement.
« Le sépulcre n'est pas une bouche qui ment,
« J'ai la peine d'un jour, mais j'ai l'âme immortelle! » —

*

Alors, homme, pourquoi la brute souffre-t-elle?

☆

Pourquoi bats-tu ton âne à grands coups de bâton?
Quel est son lendemain? Ton âne est-il Caton?
Pourquoi le héron gris qui s'enfuit dans les brumes,
Sent-il le noir faucon fouiller du bec ses plumes?
Pourquoi, troussant ta manche et tachant tes habits,
Plonges-tu les couteaux aux gorges des brebis?
Pourquoi bois-tu le sang ayant tondu la laine?
Pourquoi vas-tu traînant tes buffles dans la plaine
Par cet anneau de fer qui perce leurs naseaux?
Qu'est-ce que l'hydre doit penser au fond des eaux?
Vois ce saumon d'argent; vers ses pauvres ouïes
Les flammes du brasier montent épanouies;
Il était fait pour fuir sous l'eau des bleus ruisseaux.
Vois. Juge. Quoi! la carpe est coupée en morceaux,
Elle est jetée à l'huile ardente, toute vive!
Quoi! l'huître vit et souffre aux dents de ton convive!
Et c'est tout! Te voilà satisfait dans ta chair,
Quand, devant un grand tas de fagots, vif et clair,
Ta broche plie, offrant les lièvres et les cailles
A la bûche qui rit, monstre aux rouges écailles,
Et livrant l'humble essaim qui jouait, qui volait,
Le hallier, et la sauge avec le serpolet,
L'alouette et les prés, l'étang et la macreuse,
Aux mâchoires de feu de l'âtre qui se creuse!
Les charbons dans la cendre ouvrent leurs sombres yeux;

En voyant ce brasier riche, éclatant, joyeux,
Le passant, à travers ta vitre illuminée,
S'empourpre. Et, contemplant ta haute cheminée,
Tu ne te doutes pas que, toi-même, tu ris
A la géhenne horrible, et que, rempli de cris,
D'engrenages hideux et de pinces rougies,
Ce beau foyer de pierre, espoir de tes orgies,
Ce réchaud où la mort frémit à pleine voix,
Où les battements d'aile et les soupirs des bois
S'en vont, chants des vanneaux et baisers des sarcelles,
Dans la fumée affreuse en fauves étincelles,
Cet antre, où l'on entend, quand on vient s'y pencher,
Tous les pétillements du rire et du bûcher,
Où l'oiseau fume, où meurt le nid, où flambe l'orme,
Est un des trous béants de la fournaise énorme!
C'est l'autel vil du ventre et du plaisir charnel;
Et le fond communique au mystère éternel!

Cours au désert, la vie est-elle plus joyeuse?
Que d'effrayants combats dans le creux d'une yeuse.
Entre la guêpe tigre et l'abeille du miel!
Va-t'en aux lieux profonds, aux rocs voisins du ciel,
Aux caves des souris, aux ravins à panthères;
Regarde ce bloc d'ombre et ce tas de mystères;
Fouille l'air, l'onde, l'herbe; écoute l'affreux bruit
Des broussailles, le cri des Alpes dans la nuit,
Le hurlement sans nom des jungles tropicales;
Quelle vaste douleur! Les hyènes bancales
Rôdent; sur la perdrix le milan tombe à pic;
La martre infâme mord le flanc du porc-épic;
La chèvre, les deux pieds de devant dans la haie,

Voit la couleuvre et bêle avec terreur; l'orfraie
S'agite dans l'effroi du problème inconnu;
Sur le crâne pelé du mont sinistre et nu
Le trou de l'aigle est plein de carnage et de fiente;
La chouette, en qui vit la nuit terrifiante,
Tout en broyant du bec l'oiseau qu'elle surprit,
Songe; le vautour blanc lui prend sa proie, et rit;
L'éléphant marche avec un fracas d'épouvante;
L'affreux jararrara, comme une onde vivante,
Autour des hauts bambous et des joncs tortueux
Se roule, et les roseaux deviennent monstrueux;
Le museau de la fouine au poulailler se plonge;
Sur la biche aux yeux bleus le léopard s'allonge;
Le bison sur son dos emporte le conquard
Qui lui suce le sang pendant qu'il fuit hagard;
La baudroie erre et semble un monstre chimérique;
Quand le grand-duc cornu dans les bois d'Amérique
Plane, l'essaim fuyard des ramiers prend son vol!
Vois. L'oblique hibou guette le rossignol.
Le loup montre sa gueule et l'homme son visage,
Le désert frémit. Vois les pigeons de passage
Qui vont, pillant le houx et le genévrier,
L'ours qui sort de son antre au mois de février,
Le phoque au poil luisant qui semble frotté d'huile,
Tout le fourmillement des brutes, le reptile,
Le nid, le scorpion tapi dans les lieux frais,
Le renard, le puma, ce grand chat des forêts,
Qui fait en miaulant le bruit d'un bœuf qui gronde,
Le lynx, l'impur condor à la prunelle ronde,
Brigands que la nuit cache dans son vaste recel,
Le jaguar à l'affût près des sources de sel,
Les files de chameaux des horizons arabes,

L'ibis mangeur de vers, le rat mangeur de crabes,
Les musquas rongeurs, pris au fond des lacs vitreux
Par la glace et l'hiver, se dévorant entre eux,
Et les boas nageurs et les boas énygres,
Et tous les crânes plats des serpents et des tigres,
Le mulot, la bigaille, et, sortant du ruisseau,
L'horrible caïman à tête de pourceau,
Méduse, cachalot, orphe, requin marbrée,
Baleine à la mâchoire infecte et délabrée,
Mouches s'engloutissant au gouffre engoulevent,
L'unau, le fourmilier traître, lent et bavant,
L'once au jurement fauve, aux moustaches roidies,
Bêtes de l'ombre errant comme des Canidies.
Tout souffre!

Grand, petit, le hardi, le prudent,
Tout rencontre un chasseur, une griffe, une dent!
Une sorte d'horreur implacable enveloppe
L'aigle et le colibri, le tigre et l'antilope.
L'eau noire fait songer le grave pélican.
Partout la gueule s'ouvre à côté du volcan;
Partout les bois ont peur; partout la bête tremble
D'un frisson de colère ou d'épouvante; il semble
A celui qui ne voit l'être que d'un côté
Qu'une haine inouïe emplit l'immensité.

Hommes, les animaux, confuses multitudes,
Saignent dans vos cités et dans leurs solitudes;
La bête pleure, rampe, agonise. Pourquoi?
Et si le lion dit : Qu'est-ce que j'ai fait, moi?
Que pourras-tu répondre à ce montagnard triste?

Quoi! Timour est, Nemrod suivit, Caïphe existe,
Ils souffrent; mais leur âme est là, blanche et rêvant
Qui, prête pour les cieux, frémit dans l'ombre au vent,
Et l'ours et le chacal râlent sans espérance!
Et Dieu voit tout le reste avec indifférence,
Tandis que, regardant fuir Tibère envôlé,
Le grand lion rugit sous le ciel étoilé!

Est-ce que cette rosse efflanquée, et qu'on tire
Par la bride au charnier, passe sans te rien dire?
Pauvre être qui s'en va, ses os trouant sa peau,
Boitant, suivi d'un tas d'enfants, riant troupeau,
Qui viennent lui jeter des pierres et qui chantent!
Est-ce que Montfaucon, ce lieu-spectre que hantent
Les noirs Laubardemonts, les Maillards, les Vauglans,
Ce sphinx mystérieux des abattoirs sanglants,
Devient soudain pour toi clair comme l'eau de roche
Parce qu'il démolit sa potence, décroche
L'affreux squelette humain de son fétide étal,
Et se fait, d'étrangleur légal, royal, fatal,
Équarrisseur tuant la brute à tant par tête
Et, de bourreau de l'homme, assassin de la bête!

Parce qu'il a changé le sang du tablier,
Tout est dit! Retournez l'effrayant sablier,
Ou changez-en le sable, et faites qu'il y tienne
De la cendre animale au lieu de cendre humaine,
Plus d'énigme! la bête appartient à la mort;
C'est l'ordre, et tout est bien. Ni doute, ni remord.

Quoi! partout, crocs, bouchers, égorgements, tueries!
Quoi! dans les noirs combats du bœuf des Asturies, 548
Ivresse populaire et passe-temps royaux,
Le cheval éperdu marche sur ses boyaux,
Le taureau lui crevant le ventre à coups de cornes!
Quoi! vous jetez des cœurs sanglants au coin des bornes,
Les pattes des oiseaux et leur pauvre duvet,
Des entrailles, des yeux, et tout cela vivait!
Les chênes qu'adoraient les fauves troglodytes
Sous la hache à grand bruit tombent : c'est, vous le dites,
De la nature morte et l'on peut la tuer.
Le chien aux coups de fouet a dû s'habituer;
La bête doit souffrir sous le dieu qui foudroie;
Tout, l'arbre qu'on abat et le pavé qu'on broie,
Tout souffre, pour souffrir! C'est bien.

Iniquité!
De quel droit, moi l'esprit, suis-je dans la clarté?
Pourquoi faut-il que toi, matière, tu pâtisses?
Quoi! l'astre et le caillou seraient des injustices!
Une injustice en haut! une injustice en bas!
Quoi! le porc dans l'ordure et l'âne sous les bâts
A jamais! La souffrance à l'angoisse s'enlace;
Puis rien! Quoi, l'homme roi! quoi, l'être populace!
Adam seul serait graine et sa seule âme fleur!
Sabaoth vannerait dans un van de douleur
Le monde, et l'homme seul passerait par le crible!

S'il en était ainsi, tout deviendrait terrible,
L'univers regorgeant de bêtes s'emplirait

D'un long rugissement ainsi qu'une forêt;
Les pierres hurleraient : Injuste! injuste! injuste!
L'arbre en convulsion, la broussaille, l'arbuste,
Se tordraient comme ceux qui sont sur un grabat;
Et la création ne serait qu'un combat
Des monstres révoltés contre Dieu, belluaire.
S'il en était ainsi, le monde mortuaire,
Chaos infâme en proie au furieux autan,
Ne vaudrait même pas le crachat de Satan.
S'il en était ainsi, créer serait un crime;
Une exécration sortirait de l'abîme,
Te dis-je! on entendrait les brutes gémissant,
Et le loup sans reproche et le tigre innocent,
Devant les éléments cités en témoignage,
Devant l'infini triste où l'équité surnage,
Dénoncer Dieu, bourreau masqué de l'être obscur.
Alors, sur la sellette immense de l'azur,
L'horreur soufletterait cet accusé sinistre.
Quoi! le malheur pour œuvre et le mal pour ministre!
Quoi! ployés à jamais sous un arrêt hideux,
Tant d'êtres si nombreux qu'Adam n'est rien près d'eux
Quoi! pas de lendemain! quoi! pas de récompense!
Quoi! l'homme seul dirait : Je vivrai, car je pense!
Qu'a-t-il fait pour cela?

L'être, galérien!
Fouettés, brisés, broyés, pétrifiés, puis rien!
Se tordre, et n'être plus, pour dernière aventure!
L'évanouissement au bout de la torture!
Le supplice, et c'est tout! Quoi! cet être vaincu,
Quoi! cette créature innocente a vécu,
Souffert, saigné, traîné la terreur, bu la haine

Et traversé d'un bout à l'autre la géhenne,
Tandis que je rayonne et luis, moi séraphin,
Et quand, lasse, elle tombe, agonisante enfin,
Et pose sur la nuit sa tête exténuée,
Dieu ne lui doit rien! Vide, effacement, nuée,
Silence; et le néant, oreiller de l'enfer!

O loi dont frémirait même un livre de fer;
Qui, par Néron dictée en un éclat de rire,
Ferait pleurer le bronze où l'on voudrait l'écrire!

Quoi! je suis une bête et fais ce que je puis:
L'abîme! et puis l'abîme, et puis l'abîme, et puis
L'abîme!... O désespoir! ce serait la sentence!

*

Mais toi, l'élu risible, homme, à quelle distance
Es-tu de l'animal? le sais-tu? Ta maison
Est celle du castor; l'Égypte avait raison
D'être inquiète au seuil de la grande syringe.
Es-tu sûr de ne pas jeter l'ombre d'un singe?
Quoi! l'animal n'est rien! Vaux-tu mieux par hasard?
Le flatteur sait-il mieux ramper que le lézard?
L'envieux a-t-il plus d'esprit que la vipère?
Qui, de l'homme ou du porc, est le fils ou le père?
Vaux-tu le geai voleur que tu prends à l'appeau?
Je voudrais bien savoir ce que c'est que ta peau,

Et si les astres, pleins de sombres rêveries,
En la voyant pendue à vos écorcheries,
S'en étonneraient plus, dans le gouffre des cieux,
Que de la peau d'un bœuf aux yeux mystérieux,
Ou d'un cerf au poil roux jaspé de taches blanches
Dont l'œil effaré fait des lueurs dans les branches!

Plus d'un secret étrange entre le monstre et toi
Palpite ; et parfois l'homme en sent le vague effroi.
Il est des êtres noirs au-dessous de la bête,
Qui, miasme, poison, peste, aquilon, tempête,
Ouvrant en bas la gueule aveugle des fléaux,
Font à tous les vivants la guerre du chaos.
Quoique sa dent te morde et que ton bras l'assomme,
L'animal est ton frère, et la bête avec l'homme
Contre la nature-hydre a souvent combattu;
Elle te communique une obscure vertu
Et la peau du lion aidait le grand Hercule.

Ah! tu te crois plein jour, et ris du crépuscule!
La pensée est ton lot! Dieu n'a rien réussi
Hors toi! Tu te crois rare et parmi tous choisi,
Parce qu'un vent d'en haut parfois souffle en ta brise,
Et que, de temps en temps, criant: Brahma! Moïse!
Isis! ou murmurant: Lamma Sabacthani,
Relayant d'autres sœurs dont le temps est fini,
Une Religion, dans l'ombre ou la lumière,
Paraît à ton chevet et, nouvelle infirmière,
Vient changer l'oreiller de ton lit d'hôpital!
Toi providentiel, et le reste fatal!

Mais, voyons, raisonnons un peu; sois économe
D'extase pour toi-même et regarde-toi.

L'homme,
Titan du relatif et nain de l'absolu,
Se croit astre et se voit de clarté chevelu;
Homme, l'orgueil t'enivre, et c'est un vin de l'ombre.
Redescends! redescends! Tout à l'heure, âpre et sombre,
L'aigle en rudoyant l'homme avait raison souvent.
Parce que j'ai dit, moi : c'est bien! en avant!
Ne t'en va pas cogner les soleils, larve noire!
Épargne à l'infini l'assaut de l'infusoire!

Voyons, qu'es-tu? peux-tu toi-même t'affirmer? 665
A quoi te résous-tu? douter? haïr? aimer?
Que crois-tu? Que sais-tu? Tu n'as dans ta science
Pas même un parti-pris d'ombre ou de confiance,
Tu sais au hasard. Lois que ton œil calcula,
Faits, chiffres, procédés, classements, tout cela
Contient-il Dieu? réponds. Ta science est l'ânesse
Qui va, portant sa charge au moulin de Gonesse,
Sans savoir, en marchant front bas et l'œil troublé,
Si c'est un sac de cendre ou bien un sac de blé.

Que dit l'artiste ému, le prêtre en sa chapelle,
Le vacher retournant le fumier sous sa pelle,
Le pâtre à l'œil vitreux, l'ermite, l'érudit?
Que dit l'anatomiste au trappiste? Que dit
Le plongeur du cadavre au mineur du squelette?
Que dit le médecin au géologue, athlète

Qui lutte avec la terre et tombe exténué?
Et l'algébriste exact, par l'infini hué,
Que dit-il, ce berger des chiffres indociles?
Que dit le divin roi des stryges et des psylles,
Poussant vers l'inconnu, qu'à ton vol tu soumets,
Quelque système aveugle ou boiteux, qui jamais
N'arrive au bout d'un fait sans trouble et sans encombre
Que dit le philosophe, aventurier de l'ombre?
Et le poëte ami des cieux où l'aube point?
Que disent, frémissants, pâles, la pioche au poing,
Tous ces noirs fossoyeurs de la fosse science?
Homme! ils disent tous : Nuit, misère, imprévoyance,
Erreur, néant, fumée, imbécillité, deuil. —
Et c'est avec cela que tu fais ton orgueil!

Jour coudoie ignorance en ton savoir hybride.
Tu ne sais pas tenir la fantaisie en bride.
Tu vas, tu vas, tu vas! Où vas-tu?

Vanité!

Tu crois qu'en te créant Dieu t'a mis de côté,
Que ton berceau contient toutes les origines,
Et que tout se condense en toi; tu t'imagines
Qu'à mesure que tout naissait et surgissait,
L'Éternel t'en donnait quelque chose; et que c'est
Sous ton crâne que Dieu pensif traça l'épure
De ce monde qu'emplit son auréole pure.
Tu dis : J'ai la raison, la vertu, la beauté.
Tu dis : Dieu fut très las pour m'avoir inventé,
Et tu crois l'égaler chaque fois que tu bouges.

Allons! mire-toi donc un peu dans les peaux-rouges!
Que dis-tu des yolofs, barbouillés de roucou,
Attachant des colliers d'oreilles à leur cou,
Et des hurons ornés de stupides balafres?
Mire-toi dans les noirs, mire-toi dans les cafres,
Dans les yoways, trouant leur nez, peignant leurs peaux,
Empoisonnant leur flèche aux glandes des crapauds!
Apprends ceci, rayon, apprends ceci, pensée :
L'ange commence à l'homme et l'homme au chimpanzée;
L'orang-outang, ton frère, est un homme à tâtons.
Tu peux bien l'accepter, puisque nous l'acceptons!

Mire-toi dans tes goûts, dans tes mœurs, dans tes races,
Dans tes amours brutaux, dans tes instincts voraces,
Dans l'auge où nous voyons boire tes appétits!
Ton histoire! tes lois! ton bruit! ton cliquetis!
Te figures-tu pas que tes gestes, tes guerres,
Tes cris, troublent l'azur de leurs fracas vulgaires
Et que le jour mesure à ton pas son déclin?
Crois-tu pas que le ciel est guelfe ou gibelin,
Que l'Être est Armagnac ou Bourguignon, que l'astre
Connaît oui, non, Genève et Rome, York et Lancastre,
Et que le monde pend à ton sacré cheveu?
Tes princes, tes sultans, tes rois? demande un peu
Ce que de ta grandeur pensent les astronomes.
Parles-en à Newton. Parce que tu te nommes
César ou Henri quatre, et qu'un beau jour Lasca
Ou Ravaillac te prit en traître, s'embusqua
Dans l'ombre et te coupa la veine cardiaque,
Crois-tu pas déranger l'énorme Zodiaque?

Et quant à tes cités, Babels de monuments
Où parlent à la fois tous les événements,
Qu'est-ce que cela pèse, arches, tours, pyramides?
Je serais peu surpris qu'en ses rayons humides
L'aube les emportât pêle-mêle un matin
Avec les gouttes d'eau de la sauge et du thym.
Et ton architecture étagée et superbe
Finit par n'être plus qu'un tas de pierre et d'herbe
Où, la tête au soleil, siffle l'aspic subtil.
Ton marbre, dont tu fais des dieux, que devient-il?
Le temps court, et monnoie en courant tes statues.
Ton bronze, qu'à tes rois guerriers tu prostitues,
On en fait des liards qui valent des héros.
Ton marbre, chaux et plâtre, emplit les tombereaux.
Homme, le papillon qui vit une semaine,
Le vibrion qu'un jour crée et qu'un jour remmène,
L'éphémère enviant cette longévité,
Égalent ton granit devant l'immensité.

Ah! tes œuvres, vraiment, parlons-en. Meurtre, envie, 15
Sang! Tu construis la mort quand Dieu sème la vie!
Et, pendant que Dieu fait les chênes sur les monts,
Les baobabs pareils à des pieds de mammons,
L'arbre à pain, le palmier splendide, les mélèzes
D'où sort un chant pareil au flot sous les falaises,
L'olivier, le figuier, le cèdre, le nopal,
Tu fais l'arbre gibet, l'arbre croix, l'arbre pal,
L'affreux arbre supplice, énorme, vaste, infâme,
Cyprès dont les rameaux, faisant la nuit sur l'âme,

Sonnent lugubrement comme des enchaînés,
Dont chaque branche, hélas! porte deux condamnés,
Et penche en frissonnant deux spectres sur l'abîme :
Au soleil, du côté de l'homme, la victime,
Et du côté de Dieu, dans l'ombre, le bourreau!

Ah! tu te crois divin! tu places ton zéro
En regard de cet orbe inouï qu'emplit l'onde
De l'océan sagesse et qu'on nomme le monde!
Ah! géant! tout savoir, ce n'est pour toi qu'un jeu.
Pourquoi te contenter d'un à peu près de Dieu?
Pourquoi ne pas tirer l'abîme à clair? Colosse
Plus haut qu'Atlas et plus que les oiseaux véloce,
Pourquoi te contenter de tes religions?
Lorsque dans l'infini nous nous réfugions,
Pourquoi ne pas nous suivre, âme au cercueil penchante,
Et tout prendre? Pourquoi ce que l'abîme chante,
Ne pas le déchiffrer! Tu n'as qu'à le vouloir!
Si tu ne l'entends pas, tu peux du moins le voir,
L'hymne éternel, vibrant sous les éternels voiles.
Les constellations sont des gammes d'étoiles;
Et les vents par moments te chantent des lambeaux
Du chant prodigieux qui remplit les tombeaux.
Allons, fais un effort, esprit plus grand que l'aigle!
Prends ton échelle, prends ta plume, prends ta règle!
Toute cette musique à l'ineffable bruit
Est là sur le registre effrayant de la nuit;
Va, monte; tu n'as plus qu'à tracer des portées
Sous les septentrions et sous les voies lactées
Pour lire à l'instant même, au fond des cieux vermeils,
La symphonie écrite en notes de soleils!

Qu'attends-tu, dis? Va donc au fond de Dieu! va vite!

Ah! souffle du fumier que le parfum évite,
Homme, ombre! coureur vain de tous les pas perdus!
Marchand des Christs trahis et des Josephs vendus!
Va! tu sors de la fange, et ta mère malsaine
C'est la matière infecte et la matière obscène!
Tes sombres légions vermineuses, amas,
Troupeau, tas imbécile adorant des lamas,
Avec ce qu'elles font et ce qu'elles projettent,
Entre la nourriture et l'excrément végètent!

*

Mais tu te fais petit, tu changes d'argument,
Et c'est là, reprends-tu, ta plainte justement :
— L'homme est un désir vaste en une étreinte étroite;
Un eunuque amoureux, un voyageur qui boite;
L'homme n'est rien; la terre à chaque heure lui ment;
La vie est un à-compte au lieu d'être un paiement! —
Tes sages te l'ont dit, et, dans ton humeur noire,
Toi, l'homme, tu n'es pas éloigné de le croire,
C'est trop peu d'être un homme; en naissant Dieu devait
Te donner tout l'azur dont la mort te revêt. —

Ah! tu n'es pas déjà content de Dieu toi-même!

Tu voudrais sur la terre être un être suprême;
Créancier exigeant, tu te plains d'être né
A demi, qu'avec toi le maître ait lésiné,
Que Dieu soit en retard, et que, lui qui médite,
Lui qui vit, ne t'ait pas, à l'échéance dite,
Fait livraison de l'ombre et de l'éternité;
Et tu voudrais encor que tout l'autre côté
De la création, misère inaperçue,
Fût à jamais plongé dans la nuit sans issue!

*

Mais tu dis : — Le caillou brisé, l'arbre abattu, 826
Ne souffrent point; la bête ignore. — Qu'en sais-tu?
Sais-tu la profondeur du soupir, et l'abîme
Du cri? pour voir le fond du gouffre, es-tu la cime?
Et s'il était des pleurs qui coulent en dedans?
Et s'il était un doigt, léché des feux grondants,
Qui sentît tressaillir la montagne plaintive,
Et pour qui le rocher fût une sensitive?
Que sais-tu? Ta morale, ô juif, payen, chrétien,
Est une carte obscure et bizarre du bien
Et du mal, dont tu peins à ton gré les frontières.
Ce livre dont tu fais la table des matières,
L'as-tu lu? Que vois-tu par ton trou de prison?
Portes-tu dans ton œil l'insondable horizon?
Fermes-tu l'univers en fermant ta fenêtre?
De quel droit marques-tu des limites à l'être,
Et dis-tu, te penchant sur le monde obscurci
Et sur le flot vivant : On souffre jusqu'ici?

Eh! vois donc les douleurs de ces bêtes hagardes!

Ah! la souffrance étant l'avenir, tu la gardes,
Tu n'en veux que pour toi: tout le reste est trop vil.
Tu vois l'arbre se tordre et tu dis: Souffre-t-il?
Tu dis: — La brute meurt, son souvenir s'envole;
Elle ne s'aperçoit pas même qu'on la vole. —
Quoi! l'homme fils unique, et l'univers bâtard!
Quoi! tes maux seuls auraient le paradis plus tard
Qui, vrai pour toi, serait pour tout autre une fable!
La bête trouverait l'Éternel insolvable!
Quoi! les monstres auraient, songeurs silencieux,
Droit de hocher la tête en présence des cieux!
Dieu baisserait les yeux devant leur sombre lutte!
Ils pourraient lui jeter le mépris de la brute,
Et, devant les soleils, les astres triomphaux
Et l'étoile et l'aurore, ils pourraient dire: Or faux!
Douleur, néant, horreur, seraient leur destinée!
Quoi! la création tout entière damnée!
Rêve affreux! pas de but; l'homme seul arrivé;
Souffrir, et ne rien voir; la douleur, œil crevé;
Tout injuste; une vaste et stupide spirale
D'être perdus, sans jour, sans nœud, sans loi morale,
Allant on ne sait où, venant on ne sait d'où,
Et, tout au fond de l'ombre effroyable, Dieu fou!
Ce Jéhovah Satan! que veut-on que j'en fasse?
Songe exécré! crachat de l'homme sur ta face,
O mon Dieu! calomnie au père universel!
Bave d'inventions, qui tacheraient le ciel
Si la fange pouvait atteindre, écume vile,
Dieu, l'outragé sublime, éternel et tranquille!

☆

Non! tous les êtres sont, et furent, et seront.

☆

Qu'il ait sa cendre au cœur, qu'il ait sa flamme au front,
Tout être est immortel comme essence, et retrouve
Ce qui lui reste dû par la loi qui l'éprouve.
Ce n'est point un motif, parce qu'on est petit,
Pour ne pas être vu; nul en vain ne pâtit;
Dieu n'est pas le myope immense de l'espace.
L'aboiement de l'écueil qui jamais ne se lasse,
Le tonnerre, le vol de l'astre échevelé,
Tous les rugissements du vent démuselé,
La trombe, le volcan, font, dans l'éternel gouffre,
Moins de bruit que ce cri d'un moucheron : Je souffre!
Tous les êtres sont Dieu; tous les flots sont la mer.

Non! non! l'écrasement n'est point la loi du ver.
Non! non! toute souffrance est un sillon. Prière
Et pleurs défont toujours quelque chose en arrière
Et font, ô cieux sereins! quelque chose en avant.
Tout être se rachète et tout être se vend.
Bien et mal. La loi vient de derrière la vie

Et derrière la mort continue. Homme, envie
Ton chien; tu ne sais pas, triste maître hagard,
S'il n'a pas plus d'azur que toi dans le regard.
Tout vit. Création couvre métempsycose.

*

O dédain de la bête et mépris de la chose,
Double faute de l'homme et son double malheur
Si pour la vie infime il eût été meilleur,
Au lieu d'écraser tout, s'il eût fait le contraire,
Au lieu d'être bourreau, s'il se fût montré frère,
S'il eût compris l'amas vivant qui remuait
Et l'être monstrueux, ce grand souffrant muet,
L'homme, en butte à cette heure aux aboiements de l'ombre,
Eût été l'aîné roi de la famille sombre.
Cet aveugle serait devenu le voyant.
Il eût vu revenir à lui l'être fuyant.
La vie à son esprit qu'a troublé l'ignorance
Fût apparue avec toute sa transparence,
Et l'homme, sous le marbre ou l'aubier ou la chair,
De l'âme universelle eût vu le pâle éclair.
En s'inclinant, avec la majesté des prêtres,
Sur ces masques hagards qu'on appelle des êtres,
Calme, il eût relevé le morne abattement
Du monde terrassé qui vit lugubrement.
Sa pitié, s'émiettant aux souffrances farouches,
Eût fait tourner vers lui toutes ces âpres bouches.
La bête eût accepté l'homme; le chêne l'eût

Accueilli dans les bois de son grave salut;
La pierre en son horreur l'eût adoré; la roche
Eût tressailli dans l'ombre, émue à son approche,
Et dans tous les cailloux il eût eu des autels.
Il eût senti sous lui de sombres immortels.
Il eût été le mage. Il eût connu les causes.
Il aurait sur son front la lumière des choses;
Il serait l'Homme-Esprit. L'aigle eût fraternisé;
Et, lui montrant le ciel, le lion eût posé
Sa griffe sur l'épaule auguste du génie.
Au lieu de le haïr dans leur morne agonie,
Les vivants effrayants d'en bas eussent béni
Ce grand communiant de l'amour infini.
En le voyant, la fosse eût resplendi, pareille
Aux soirs d'été qu'embrase une clarté vermeille;
La tombe aurait chanté, le spectre aurait souri;
Il eût des inconnus été le favori,
Le bien-aimé de ceux qui sont sous les écorces,
Sous les granits, avec les séves et les forces,
Et, dans tous ses labeurs, sans cesse, à tout moment,
Toute l'obscurité l'eût baisé doucement.
L'ombre immense serait son fauve auxiliaire.
La nature, de l'homme aurait été le lierre
Et l'aurait, dans les pleurs, dans les chocs, dans les maux,
Dans les deuils, protégé de ses mille rameaux.
Il eût senti, du fond des insondables cuves,
Monter vers lui les vents, les parfums, les effluves,
Les magnétismes purs, les souffles, les aimants,
Et le secours profond des sombres éléments.
Les fléaux, qui lui font la guerre du désordre,
Fussent venus lécher ses pieds qu'ils viennent mordre;
Quand sa barque, le soir, se risque hors du port,

Le flot eût dit au vent : C'est lui ! souffle moins fort,
L'azur eût murmuré : Paix à la voile blonde !
L'écueil eût fait effort pour se courber sous l'onde.
L'être multiple épars dans l'expiation
L'eût partout conseillé de son vague rayon ;
Sentant cette belle âme humaine, bonne et tendre,
Se baisser, et toucher leur chaîne, et la détendre,
La création brute au difforme poitrail,
L'instinct, cette lueur de l'âme au soupirail,
Le grand Tout, ce flot sourd qui s'enfle et qui se creuse,
L'énormité, la chose informe et ténébreuse,
L'horreur des bois, l'horreur des mers, l'horreur des cieux,
Tout le mystérieux, tout le prodigieux,
Fût accouru, soumis, à son appel sublime,
A travers l'ombre ; et l'homme eût eu pour chien l'abîme.
Il sentirait, rêveur, satisfait, ébloui,
La pénétration des étoiles en lui.
L'ange le montrerait à l'ange qui se penche.
Il serait aujourd'hui la grande tête blanche
Aperçue au-dessus du gouffre et de la nuit.

Mais il n'a rien compris, rien sondé, rien traduit,
Rien aimé, que lui-même et lui seul. L'égoïste
Vit, dans sa vanité démesurée et triste,
Presque en dehors du groupe immense des vivants.
Dans ce vaste univers, monceau d'esprits rêvants,
Il voit deux êtres : lui qu'il sent, Dieu qu'il suppose.

⁂

L'étincelle de Dieu, l'âme est dans toute chose.
Le monde est un ensemble où personne n'est seul;
Tout corps masque un esprit; toute chair est linceul;
Et pour voir l'âme on n'a qu'à lever le suaire.

⁂

La faute est le squelette et l'être est l'ossuaire.

C'est-à-dire, ô vivant, — car pour la terre il faut
Sans cesse commenter les formules d'en haut —
Que ce monde, où Dieu met ce que des cieux il ôte,
N'est que le cimetière horrible de la faute.
Tout fait germe. Et la vie est un flanc qui conçoit,
Quoi? La vie à venir. Tout être, quel qu'il soit,
De l'astre à l'excrément, de la taupe au prophète,
Est un esprit traînant la forme qu'il s'est faite.
Autant que dans la grâce et que dans la beauté,
L'être persiste et vit dans la difformité.
Sous l'engloutissement de la matière infâme,

Autant qu'Ève au doux front, Léviathan, c'est l'âme.

La noirceur d'aujourd'hui fait la nuit de demain.
Oui, bête, arbre, rocher, broussaille du chemin,
Tout être est un vivant de l'immensité sombre.
L'homme n'est pas le seul qui soit suivi d'une ombre;
Tous, même le caillou misérable et honteux,
Ont derrière eux une ombre, une ombre devant eux.
Tous sont l'âme, qui vit, qui vécut, qui doit vivre,
Qui tombe et s'emprisonne, ou monte et se délivre.
Tout ce qui rampe expie une chute du ciel.
La pierre est une cave où rêve un criminel.

Prends garde, esprit! recule au seuil du mal, arrête!
L'arbre t'attend, le roc te guette, esprit! La bête
Est une chausse-trape où l'homme peut tomber.
Tremble! Pas d'action qu'on puisse dérober
A Dieu, pour qui dans toi veille ta conscience.
Tout être est responsable; il croît, décroît, vit, pense,
Condamné par lui-même ou par lui-même absous;
Tout ce qu'il fait s'en va dans l'espace; et dessous
Est l'infini, compteur exact, plateau sans bornes,
Et la chute possible, et les ténèbres mornes
Où serpentent, chassés du vent qui les poursuit,
Les essaims tortueux des mondes de la nuit.

Oui, l'âme dans le mal, hélas! naufrage et sombre.

Hommes, votre lumière est faite avec de l'ombre;
Sous votre bagne il est d'autres cachots profonds;
Vous ne vous en doutez pas même; ô noirs bouffons
Qui riez, qui chantez, qui raillez, c'est le pire,
Le monde des sanglots commence à votre rire.
En même temps la joie est au-dessus de vous.
Car, devant le regard de l'Être sans courroux,
Tout se tient; et l'extase à la douleur s'enlace.

*

L'ange me regardait, et, sans que je parlasse,
Il voyait ma pensée, et, dans mon âme entrant,
Son œil fixe rendait mon crâne transparent.

Il dit, levant un doigt de sa main souveraine:

— Que l'oreille d'en bas qui m'écoute comprenne
Que l'ange ne s'est pas contredit en montrant
L'homme si vain après l'avoir montré si grand.
Tout est haut, tout est bas; tout est lent, tout va vite;
Toute chose créée est splendide et petite;
Tout être a deux aspects, ténèbres et rayons;
Et la justice sort des confrontations
Du côté misérable avec la face auguste.

*

L'être est un hideux tronc qui porte un divin buste
Mais — à la conscience heureux qui s'est fié! —
Tout, même ce tronc vil, sera glorifié!

Dieu, l'avertisseur juste incessamment regarde
La vie, et dans les vents murmure : prenez garde!
Et suit des yeux le choc des bons et des mauvais.

Tout à l'heure, ô vivant terrestre, tu pouvais
Me répondre : — Oui, le ciel est gibelin ou guelfe;
L'astre connaît Isis et Phœbus, Thèbe et Delphe,
Genève et Rome, Œdipe et Sphinx, énigme et mot;
Le météore prend fait et cause là-haut
Pour ou contre Pompée ou César, pour ou contre
Le pâle Capulet qu'un Montaigu rencontre;
Car dans toute querelle est un peu d'équité
Et dans toute lueur un peu de vérité;
Et, si la rose rouge a tort, la rose blanche
A raison; — et cela suffit pour que Dieu penche.
Le nuage, le jour, la rosée en sueur,
La comète traînant sa sinistre lueur,
Tous les êtres profonds qui passent dans l'abîme,
Sont du parti de ceux qu'on foule et qu'on opprime;

Et, luttant pour le droit et pour la vérité.
Le faible a dans ses reins toute l'immensité.
De là l'auguste foi du cœur simple et robuste.
Vivants, tous les cheveux de la tête du juste
Par des fils que nul bras n'a pu briser encor,
Sont liés aux rayons de tous les astres d'or.

Vis, âme. — Oh! que Dieu soit dans ce que tu préfères!

*

La loi, sous ses deux noms une dans les deux sphères,
Vivants, c'est le progrès; morts, c'est l'ascension.

Toute cité, d'en bas ou d'en haut, est Sion;
Tout être, par l'effort du labeur volontaire,
Sort de l'épreuve, et rentre au bonheur; toute terre
Doit devenir éden et tout ciel paradis.

Les gisants s'écrieront : debout! les engourdis
Remueront; l'avenir, parlant d'une voix tendre,
Dira : terre, voici le chemin qu'il faut prendre,
O terre! et l'harmonie en chantant conquerra
L'horreur du Groënland, l'horreur du Sahara,
Et le sable et la neige, et ces larves barbares,
Caraïbes, hurons, bédouins, malabares,

Peuples sourds de l'Ohio, du Thibet, du Darfour,
Que l'ombre garde assis dans son noir carrefour.
L'aube, cette blancheur juste, sacrée, intègre,
Qui se fait dans la nuit, se fera dans le nègre.
Une Athène au front pur naîtra de Tombouctou.

Oh! pourvu que ce soit en avant, Dieu sait où,
Va, vole! Je l'ai dit et je te le répète :
Là-bas où l'on entend sonner de la trompette,
Là-bas dans l'inconnu, là-bas dans le réel,
Dans le vrai, dans le beau, dans le grand, dans le ciel,
Genre humain, genre humain, ouvre tes larges ailes!

En même temps la mort aux splendides prunelles
Pousse vers l'éternelle et suprême clarté
Le monstre, et l'homme au vent du sépulcre emporté,
Troupeau fuyant qu'au bord du gouffre elle dénombre.
L'aurore est un baiser qui veut les fronts de l'ombre.
Tout se meut, se soulève, et s'efforce, et gravit,
Et se hausse, et s'envole, et ressuscite, et vit.
Rien n'est fait pour rester dans l'obscurité sourde.
L'âme en exil devient à chaque instant moins lourde
Et s'approche du ciel qui vous réclame tous.
D'heure en heure, pour ceux qui se sont faits plus doux
La peine s'attendrit; l'ombre en bonheur se change;
La bête est commuée en homme, l'homme en ange;
Par l'expiation, échelle d'équité,
Dont un bout est nuit froide et l'autre bout clarté,
Sans cesse, sous l'azur que la lumière noie,
L'univers Châtiment monte à l'univers Joie.

Et l'on y vient d'un bond, et du plus triste lieu.
Oui, l'horreur et le mal peuvent aux pieds de Dieu
Se verser tout à coup en urnes de lumière.
Oui, les plus noirs ont droit à la plus blanche sphère,
Les plus vils ont pour loi d'atteindre les plus hauts.
Tous les rayonnements percent tous les chaos,
Vident la nuit, et font, ravissement des anges,
Des gerbes d'arcs-en-ciel avec toutes les fanges.

Point de déshérité ! Non ! point de paria !

*

Je levai les deux mains au ciel; l'ange cria :

— O profondeurs, voilà que ce passant s'étonne !

Puis il reprit :

— Rêveur qu'emporte un vent d'automne,
Sors de l'infirmité de ta stupeur sans yeux.
Apprends l'immensité. Guetteur obscur des cieux,
Sache, ô vivant, qui viens regarder l'aube naître,
Que l'expiation va plus avant peut-être

Que tu ne descendis et que tu ne sondas,
Homme, et qu'elle peut faire un élu de Judas;
Sache que Dieu, domptant même l'œil qui fascine,
Change, quand il lui plaît, le serpent en racine,
Si bien qu'avec le temps ses desseins sont remplis,
Et que de la vipère il fait sortir un lys.

Qu'ont donc appris à l'homme Inde, Égypte et Chaldée,
S'il est pétrifié par cette simple idée
Que l'âme se perdra, se perd et se perdit,
Mais que Dieu peut toujours la trouver?

Qui te dit
Que, le jour où la mort enfin te fera naître,
Tu ne verras pas, homme, au seuil des cieux paraître
Un archange plus grand et plus éblouissant
Et plus beau que celui qui te parle à présent,
Ayant des fleurs soleils, des astres étincelles,
Et tous les diamants du gouffre sur ses ailes,
Qui viendra vers toi, pur, auguste, doux, serein,
Calme, et qui te dira : C'est moi qui fus Caïn?

Homme, sache que Dieu pourrait prendre un cloporte,
Un crapaud, l'acarus que ton ulcère porte,
Et lui donner l'aurore et le septentrion.
Sache que Dieu pourrait choisir un vibrion,
Un ver de terre au fond du sépulcre nocturne,
Et lui dire : — Voilà Sirius et Saturne.
Arcturus, Orion et les pléiades d'or,
Je te les donne. Prends! Et je te donne encor

Le vaste Jupiter avec ses quatre lunes.
Prends l'ouragan, le bruit, le jour bleu, les nuits brunes
Le tropique et l'été, le pôle avec l'hiver.
Vénus, perle du soir, je te donne à ce ver.
Ver, prends Aldebaran que vit Jean, mon apôtre,
Et prends ses trois soleils qui roulent l'un sur l'autre;
Prends tous les firmaments et tous les océans,
Et le haut Zodiaque aux douze astres géants
Tournant comme une roue au fond des ombres noires. —
Sache que Dieu pourrait donner toutes ces gloires
A ce vil ver de terre immonde et chassieux
Sans étonner un seul archange dans les cieux!

Et sache aussi que Dieu donnerait à cet être
Ce que dans tous les lieux l'éternité voit naître,
Tous les astres qu'on voit, tous ceux qu'on ne voit pas,
Tout ce qui tourbillonne au souffle du trépas,
Et les mille flambeaux tremblant sur le grand voile,
Sans que l'infini fût amoindri d'une étoile,
Et qu'ayant tout donné, Dieu n'aurait rien de moins.

✿

Et l'archange reprit : — Soleils, soyez témoins!

Soyez témoins, ô cieux, que l'ilote et l'esclave,
L'idiot dont l'œil rêve et dont la lèvre bave
Dans ses mornes sommeils,
Et sur son lit maudit le lépreux solitaire,
O cieux, sont vos égaux, et que les vers de terre
Sont vos frères, soleils!

Soyez témoins, éthers où vit l'âme ravie,
Épanouissements de splendeur et de vie,
Édens par Dieu dorés,
Paradis qui passez avec le son des lyres,
Rayons, soyez témoins, soyez témoins, sourires,
Que les pleurs sont sacrés!

Il ne tient qu'à la nuit, et cela dépend d'elle,
D'être heureuse, innocente et sincère, et fidèle,
De nous éblouir tous,
Et de voir tout à coup, clartés dans l'ombre écloses,
Des flots de colibris, sortis d'un tas de roses,
Aveugler ses hiboux!

Le méchant est un mort dont l'harmonie est veuve.
Il peut, quand il lui plaît, renaître après l'épreuve,
Et revenir, ailé,
Superbe, triomphant, sans pleurs, sans deuils, sans crainte,
Joyeux; car tout esprit de la justice sainte
Est l'époux étoilé!

Hommes! l'orgueil en vous parfois crie et résiste,
Et vous dites, sentant que votre globe est triste :
« Dieu pour nous est sans nom,
« Qu'a trouvé Ptolémée et que sait Épicure?
« Double négation : le ciel noir, l'âme obscure.
« L'être est Nuit, l'homme est Non.

« Le mal est notre maître et le doute est notre hôte;
« Dieu nous montre la peine et nous cache la faute;
« Que veut ce Dieu lointain?
« Notre vie est si morne et notre âme est si noire,
« Hélas! que, par moments, nous hésitons à croire
« L'étoile du matin!

« Il semble que Dieu triste essaie à chaque aurore
« De créer un jour pur, divin, charmant, sonore,
« Par la joie expliqué,
« D'un éternel midi réchauffant la nature,
« Sans tache... — et, chaque soir, la nuit revient, rature
« Du jour toujours manqué.

« Qui nous dit que ce monde inique et léthifère
« Est l'œuvre de quelqu'un qui sait ce qu'il veut faire?
« Tout rampe de terreur;
« Ces monts, ces mers, ces champs où nos troupeaux vont paître,
« Ces globes, ces soleils, ces cieux ne sont peut-être
« Que quelque immense erreur! »

Et vous criez, vivants sinistres de la tombe
« L'anathème nous tient; l'horreur sur nous surplombe;
« Ce guichetier nous suit ;
« L'obscurité nous couve, et la geôle âpre et lourde
« Nous guette, et chaque étoile est la lanterne sourde
« D'un spectre de la nuit!

« Nous sommes prisonniers; les ténèbres nous gardent,
« Tous les yeux de l'abîme à la fois nous regardent;
« Comment fuir? on nous voit!
« Comment nous évader? » — Il suffit pour qu'on sorte
Qu'une bonne action pousse l'énorme porte
Du bout du petit doigt!

—

Le Dieu juste, qui met à toute chose un terme,
Ne veut pas que le grand sur le petit se ferme;
Il veut la liberté.
Et c'est avec l'atome, ô pauvre âme inquiète,
Que ce Dieu fait la clef de la serrure faite
Avec l'immensité.

Dieu ne permet à rien l'oppression; la brute
Et l'ange sont amis; au fond de toute chute
Dieu met de sa clarté;

De toute ascension Dieu marque le solstice;
Il crie aux quatre vents : Égalité! Justice!
Équilibre! Équité!

Et l'un des quatre vents va le dire à l'aurore;
L'autre au couchant pourpré qu'un divin nimbe dore
Et qui s'épanouit;
Le troisième le dit au midi qui s'enivre
De l'éblouissement de tout ce qu'il fait vivre;
Le dernier à la nuit.

Qu'est-ce que le rayon a de plus que la bête?
Le tigre a sa fureur, le ciel a sa tempête;
Tout est égal à tout;
L'insecte vaut le globe; et, soleils, sphères, gloires,
Tous les géants égaux à tous les infusoires,
Gisent sous Dieu debout.

Tout n'est qu'un tourbillon de poussière qui vole.
La mouche et sa lueur, l'astre et son auréole,
Cendre! apparitions!
Vie! être! ô précipice obscur! horreurs sacrées,
Où Dieu laisse en rêvant tomber des empyrées
Et des créations!

L'infiniment petit, l'infiniment grand, songes!
Ces soleils que tu vois, ces azurs où tu plonges,
Ame errant sans appuis,
Les orbites de feu des sphères vagabondes,
Les éthers constellés, les firmaments, les mondes,
Cercles du fond du puits!

O citerne de l'ombre! O profondeurs livides!
Les plénitudes sont pareilles à des vides.
Où donc est le soutien?
L'être est prodigieux à ce point — j'en frissonne! —
Qu'il ressemble au néant; et Tout par moments donne
Le vertige de Rien!

On revient au néant par l'énormité même.
Oui, s'il n'était pas là, lui, le témoin suprême,
Oh! comme on frémirait!
Mais ce grand front serein dans l'immensité rentre,
Et, comme un feu suffit pour éclairer un antre,
L'univers reparaît.

O création, choc de souffles, bruit d'atomes,
Terre, trône de l'homme, univers, cieux, royaumes,
Rayons, sceptres, pavois,
Monde noir qui te tais et qui dors! Dieu se lève.
Ombre, il est le regard; sommeil, il est le rêve;
Silence, il est la voix!

Dieu vit. Quiconque mange est assis à sa table.
Il est l'inaccessible, il est l'inévitable.
L'athée au sombre vœu,
En se précipitant, avec son hideux schisme,
La tête la première, au fond de l'athéisme,
Brise son âme à Dieu!

Il est le fond de l'être; oui, terrible ou propice,
Tout vertige le trouve au bas du précipice.
Satan, l'ange échappé,
Se cramponne lui-même au père, et l'on devine
Dans le pli d'un des pans de la robe divine
Ce noir poignet crispé.

Dieu! Dieu! Dieu! l'âme unique est dans tout, et traverse
L'âme individuelle, en chaque être diverse;
Tout char l'a pour essieu;
La tête de mort blême, au fond de l'ombre immonde,
Par un de ses deux trous, sinistre, voit le monde,
Et par l'autre voit Dieu.

—

Cet ensemble où l'on voit toujours plus d'aube naître,
Et qu'on nomme le ciel et l'enfer, se pénètre;
Rayon et flamboiement;

L'un descend, l'autre monte; et Dieu dans l'ombre passe;
Et chacun d'eux éclaire un côté de sa face
Au fond du firmament.

Par moments, dans l'azur où l'archange a son aire,
Il se fait des hymens que chante le tonnerre;
L'âme épouse le ver:
Et le ciel et l'enfer, et la lumière et l'ombre,
Et le rayon splendide et le flamboiement sombre
Se baisent dans l'éclair.

—

Rien n'est désespéré, car rien n'est hors de l'être.
Vivez! Le disparu peut toujours reparaître.
Le mal par vous construit
Se place, dans la vaste et morne apocalypse,
Entre votre âme et Dieu; l'enfer est une éclipse;
Le mal passe, Dieu luit!

Transfigurations splendides et subites!
Les châtiments sont pleins de sombres cénobites,
De bras au ciel tendus.
Parfois les lieux profonds ont des sanglots sublimes
Qui jettent tout à coup près de Dieu sur les cimes
Des monstres éperdus!

Chaque globe est un œuf hideux, sur qui se pose
La nuit triste, où l'on sent remuer quelque chose,
Couvert d'êtres maudits,
Lugubre, affreux, rongé de moisissure verte,
Qu'un jour un bec de feu brise, et d'où, l'aile ouverte,
Sort l'aigle Paradis.

Ce n'est pas le pardon, c'est la justice auguste;
C'est, après le rachat, la délivrance juste;
L'équitable retour
Des hydres vers l'azur où l'on voit l'astre éclore,
Des muets vers la voix, des larmes vers l'aurore,
Des spectres vers le jour!

—

Dieu n'est pas moins en bas qu'en haut; oui, la nature
Sacre l'égalité de toute créature
Devant le créateur;
Et c'est le cœur de Dieu que sent l'être unanime
Dans les deux battements énormes de l'abîme,
Profondeur et Hauteur.

Ces deux pulsations de la vie éternelle
Jettent l'âme innocente et l'âme criminelle,
L'une aux cieux, l'autre aux nuits;
Chacun va dans la sphère où sa pesanteur tombe.
Dieu, pour noircir l'orfraie et blanchir la colombe,
N'a qu'à dire : Je suis.

La conscience est là, lueur crépusculaire.
Vous êtes avertis, vivants; le crime éclaire.
Tu tombes, tu sais où!
La drachme de Judas, par la nuit ramassée,
Rayonne et luit au fond de l'ombre hérissée;
C'est l'œil rond du hibou.

—

Dieu laisse à tous le poids qu'ils ont. Coupable ou sainte,
L'action est un pied qui marque son empreinte.
Dieu laisse au mal le mal.
Dieu, choisir! l'absolu n'a pas de préférence;
Le cercle ne peut rien sur la circonférence;
Le parfait est fatal.

Oui, Dieu, c'est l'équilibre. Êtres, Dieu pèse et crée
A droite l'étendue, à gauche la durée;
L'évident, l'incompris;
Les éblouissements, contre-poids des désastres;
L'abîme balançant l'âme; ici tous les astres,
Et là tous les esprits.

En lui sont la raison et le centre imperdable;
Tous les balancements de l'ordre formidable
S'y règlent à la fois;

Toutes les équités forment cette âme immense;
Elle est le grand niveau de l'être; et la clémence
Y serait un faux poids.

L'absolu! l'absolu! Ni fureurs, ni faiblesses.
Impassible, étoilée, âpre, tu ne te laisses,
Au fond du ciel béni,
Violer, dans ta paix qu'aucun flot ne déborde,
Pas même par l'amour et la miséricorde,
Sombre vierge Infini!

Rien ne fait vaciller l'axe, que la justice.
Chacun pèse sa vie, orgueil, sagesse ou vice.
Vivez! cherchez le mieux!
L'action pend à l'âme. Avec tout ce qu'il sème,
Chaque être à son niveau se compose à lui-même
Son poids mystérieux.

La balance n'a pas le droit de faire grâce.
Elle oscille en dehors du temps et de l'espace;
Elle est la vérité;
Sous la seule équité son tremblement s'apaise.
Demande aux deux plateaux si l'immensité pèse
Plus que l'éternité!

*

L'archange disparut, comme, au front du Vésuve,
S'efface une fumée, ou comme, dans la cuve,
S'évanouit l'écume en tombant du pressoir.

VIII

LA LUMIÈRE

CE QUI N'A PAS ENCORE DE NOM

Deus.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

Comme un vert rejeton sort d'une souche sombre,
Des profondeurs sortait le jour éblouissant.
Je me précipitai vers le point grandissant,
Plus prompt que les oiseaux envolés hors des branches.

C'était une lumière, avec deux ailes blanches;
Et qui m'avait semblé, lorsque je l'aperçus,
Obscure, tant le ciel rayonnait au-dessus.

Cette clarté disait :

*

— Pas de droite et de gauche;
Pas de haut ni de bas; pas de glaive qui fauche;
Pas de trône jetant dans l'ombre un vague éclair;
Pas de lendemain, pas d'aujourd'hui, pas d'hier;
Pas d'heure frissonnant au vol du temps rapace;
Point de temps; point d'ici, point de là; point d'espace;
Pas d'aube et pas de soir; pas de tiare ayant
L'astre pour escarboucle à son faîte effrayant;
Pas de balance, pas de spectre, pas de globe;
Pas de Satan caché dans les plis de la robe;
Pas de robe; pas d'âme à la main; pas de mains;
Et vengeance, pardon, justice, mots humains.

Qui que tu sois, écoute : Il est.

*

Qu'est-il?

Renonce!
L'ombre est la question, le monde est la réponse.

Il est.

C'est le vivant, le vaste épanoui!
Ce que contemple au loin le soleil ébloui,
C'est lui. Les cieux, vous, nous, les étoiles, poussière!
Il est l'œil gouffre, ouvert au fond de la lumière,
Vu par tous les flambeaux, senti par tous les nids,
D'où l'univers jaillit en rayons infinis.
Il regarde, et c'est tout. Voir suffit au sublime.
Il crée le monde rien qu'en voyant un abîme.
Et cet être qui voit, ayant toujours été,
A toujours tout créé de toute éternité.

Quand la bouche d'en bas touche à ce nom suprême,
L'essai de la louange est presque le blasphème.
Pas d'explication donc! Fais mettre à genoux
Ta pensée, et deviens un regard, comme nous.
Pourquoi chercher les mots où ne sont plus les choses?
Le vil langage humain n'a plus d'apothéoses.

Ce qu'il est, est-il même entrevu du tombeau?
Il échappe aux mots noirs de l'ombre. On aurait beau
Faire une strophe avec les brises éternelles,
Et, pour en parfumer et dorer les deux ailes,
Mettre l'astre dans l'une et dans l'autre la fleur,
Et mêler tout l'azur à leur splendide ampleur,
On ne peindrait pas Dieu.

Songeur, qu'on le revête
De bruit et d'aquilon, de foudre et de tempête;

Qu'on le montre éveillé, qu'on le montre dormant,
Sa respiration soulevant doucement
Toutes les profondeurs de toute l'étendue,
Remuant la comète au fond des cieux perdue,
Le vent sur son cheval, la mort sur son éclair,
Et le balancement monstrueux de la mer,
On ne le peindra pas!

Lui! Lui! l'inadmissible,
L'éternel, l'incréé, l'imprévu, l'impossible,
Il est. La taupe fouille et creuse, et l'aperçoit;
L'ombre dit à la taupe : es-tu sûre qu'il soit?
La taupe répond : Dieu! Dieu de l'aigle est la proie.
Suppose que sur terre un seul être en Dieu croie,
Cet être, si jamais le soleil s'éclipsait,
Remplacerait l'aurore.

Et sais-tu ce que c'est
Que le fauve ouragan, tonnant et formidable?
C'est dans les profondeurs du gouffre inabordable
L'infini murmurant : je l'aime! à demi-voix;
Quand l'étoile rayonne, elle dit : je le vois!
Tout le cri, tout le bruit et tout l'hymne de l'homme
Avorte à dire Dieu! Le baiser seul le nomme.

J'aime!

*

Ici la clarté me dit :

— Si tu m'en crois,
Va-t'en. Car les rayons brûlants dont tu t'accrois
Pourraient te consumer, frémissant, avant l'heure.
L'homme meurt d'un excès de flamme intérieure;
L'ange qui va trop loin dit : Ne restons pas là.
En voulant trop voir Dieu, Moïse chancela;
Un peu plus, il tombait du haut de cette cime,
L'œil plein des tournoiements terribles de l'abîme.

— Parle! oh! parle! criai-je à la forme de feu.

— O curieux du gouffre, Empédocle de Dieu,
Je parlerai, dit l'être et même ton langage;
Car, lorsqu'en l'infini près de vous on s'engage,
Hommes, on ne peut plus toucher à ses rameaux
Sans en faire tomber vos misérables mots.

*

Le tout éternel sort de l'éternel atome.

De l'équation Dieu le monde est le binôme.
Dieu, c'est le grand réel et le grand inconnu;
Il est; et c'est errer que dire : Il est venu.

Quoique l'impénétrable énigme le vêtisse,
Quoiqu'il n'ait ni lever, ni coucher, ni solstice,
Êtres bornés, il marque, au fond du ciel sans bord,
Vos quatre angles, levant, occident, midi, nord;
Il est X, élément du rayonnement, nombre
De l'infini, clarté formidable de l'ombre,
Lueur sur le coran comme sur le missel,
Eternelle présence à l'œil universel!
C'est lui l'autorité d'où jaillit l'âme libre,
C'est lui l'axe invisible autour duquel tout vibre,
Et l'oscillation dans l'immobilité;
Oscillation sombre au cercle illimité,
Qui va, prodigieuse, une, inouïe, étrange,
Des oreilles de l'âne aux ailes de l'archange.

L'être sans cesse en lui se forme et se dissout;
Il est la parallèle éternelle de tout;
Il est précision, loi, règle, certitude,
Justesse, abstraction, rigueur, exactitude.

Et toute cette algèbre en tendresse se fond,
Et, dans l'indéfini, l'obscur et le profond,
A travers ce qu'on nomme air et terre, flamme, onde,
Est X à quatre bras pour embrasser le monde,
Et, se dressant visible aux yeux morts ou déçus,

Il est croix sur la terre et s'appelle Jésus.

Hors de la terre il est l'innomé.

Chaque sphère
Le nomme en frissonnant du nom qu'elle préfère,
Mais tous les noms sur Dieu sont des flots insensés.

*

Quant au globe chétif et morne où vous passez,
Hommes, l'ange a parlé d'une façon sévère,
L'homme est l'être sacré que la terre révère,
Mais l'arbre est quelque chose et la bête est quelqu'un;
La pierre et son silence, et l'herbe et son parfum,
Vivent; l'homme, rayon, doit plaindre la poussière.

L'être est une famille où l'homme est le grand frère;
Et lui, l'âme d'en haut, il doit, dans leurs combats,
Verser tout son azur sur les âmes d'en bas.
L'homme, malgré sa haine et malgré sa démence,
Est le commencement de la lumière immense.
L'égalité dans l'ombre ébauche l'unité;
L'unité, c'est le but de la route clarté.

Ame! être, c'est aimer.

Il est

C'est l'être extrême.
Dieu, c'est le jour sans borne et sans fin qui dit : j'aime.
Lui, l'incommensurable, il n'a point de compas;
Il ne se venge pas, il ne pardonne pas;
Son baiser éternel ignore la morsure;
Et quand on dit : justice, on suppose mesure.
Il n'est point juste; il est. Qui n'est que juste est peu.
La justice, c'est vous, humanité; mais Dieu
Est la bonté. Dieu, branche où tout oiseau se pose!
Dieu, c'est la flamme aimante au fond de toute chose.
Oh! tous sont appelés et tous seront élus.
Père, il songe au méchant pour l'aimer un peu plus.

Vivants, Dieu, pénétrant en vous, chasse le vice.
L'infini qui dans l'homme entre, devient justice,
La justice n'étant que le rapport secret
De ce que l'homme fait à ce que Dieu ferait.
Bonté, c'est la lueur qui dore tous les faîtes;
Et, pour parler toujours, hommes, comme vous faites,

Vous qui ne pouvez voir que la forme et le lieu,
Justice est le profil de la face de Dieu.

Vous voyez un côté, vous ne voyez pas l'autre.
Le bon, c'est le martyr; le juste n'est qu'apôtre;
Et votre infirmité, c'est que votre raison
De l'horizon humain conclut l'autre horizon.
Limités, vous prenez Dieu pour l'autre hémisphère.
Mais lui, l'être absolu, qu'est-ce qu'il pourrait faire
D'un rapport? L'innombrable est-il fait pour chiffrer?
Non, tout dans sa bonté calme vient s'engouffrer.
On ne sait où l'on vole, on ne sait où l'on tombe,
On nomme cela mort, néant, ténèbres, tombe,
Et, sage, fou, riant, pleurant, tremblant, moqueur,
On s'abîme éperdu dans cet immense cœur!
Dans cet azur sans fond la clémence étoilée
Elle-même s'efface, étant d'ombre mêlée!
L'être pardonné garde un souvenir secret,
Et n'ose aller trop haut; le pardon semblerait
Reproche à la prière, et Dieu veut qu'elle approche;
N'étant jamais tristesse, il n'est jamais reproche,
Enfants. Et maintenant, croyez si vous voulez!

Devant le sacrifice et les cieux constellés,
Devant l'aigle effaré, devant les forêts vertes,
Devant les profondeurs dans tout être entr'ouvertes,
Hommes, on peut nier, mais l'inconvénient
C'est que l'esprit décroît et noircit en niant.
L'être fait pour l'extase et la soif infinie
Devient sarcasme, rire, ignorance, ironie;

Il n'a plus rien de saint, il n'a plus rien de cher;
Et sa tête de mort apparaît sous sa chair.
Votre terré niant ne serait qu'une infâme,
Et sa nuit grandirait; car retirer cette âme
A l'univers, c'est faire un abîme au milieu.

Oui, du centre de l'être insondable ôte Dieu,
Ote l'Idée avec tous ses aspects, puissance,
Vérité, liberté, paix, justice, innocence,
Ote aux êtres le droit, ôte aux forces l'aimant,
Ote la clef de voûte, et vois l'écroulement!

Je t'ai parlé ta langue, homme que je rencontre.
Et que veux-tu de plus? faut-il qu'on te le montre?
O regardeur aveugle et qui te crois voyant,
Comment te montrer Dieu, cet informe effrayant?
Comment te dire : ici finit, ici commence?
Fin et commencement sont des mots de démence.
Fin et commencement sont vos deux grands haillons.

Homme, chante ou blasphème à travers tes bâillons.
Tu mêleras, sans dire un mot de la grande âme,
Ton blasphème à la nuit et ton hymne à la flamme.
L'idée à peine éclôt que les mots la défont.
Comment se figurer la forme du profond,
Le contour du vivant sans borne, et l'attitude
De la toute-puissance et de la plénitude?
Est-ce Allah, Brahma, Pan, Jésus, que nous voyons?
Ou Jéhovah? Rayons! rayons! rayons! rayons! —

*

La clarté s'arrêta, comme tout éblouie.

Je m'évanouissais, et la vue et l'ouïe
Et jusqu'aux battements du cœur s'interrompant
S'en allaient hors de moi comme une eau se répand.

Et la clarté cria dans la profondeur noire
Où flottaient vaguement sous la brume illusoire
Ces faces de néant qu'on voit dans le trépas :

*

— O ténèbres! sachez ceci : La nuit n'est pas.

Tout est azur, aurore, aube sans crépuscule,
Et fournaise d'extase où l'âme parfum brûle.
Le noir, c'est non; et non, c'est rien. Tout est certain.
Tout est blancheur, vertu, soleil levant, matin,
Placide éclair, rayon serein, frisson de flamme.
Un ange qui dirait : La nuit, dirait : Je blâme,
Les astres ne sont pas. Ces lueurs des tombeaux

Sont fausses, et le jour ignore les flambeaux.
La constellation dans l'illusion rampe,
Le plein midi n'aurait que faire d'une lampe;
Tout rayonnement vient du centre et du milieu;
Comme il n'est qu'une aurore, il n'est qu'un soleil, Dieu,
Qui pour les yeux de chair, couverts de sombres voiles,
Pleut le jour en rayons et la nuit en étoiles.

L'âme est l'œil. Il est l'astre. Elle ne voit que lui.
Tout est clarté. Le ver rampant, l'ange ébloui,
Tout, les immensités où se perdent les sondes,
Tout, ces vagues de Dieu que vous nommez les mondes,
L'apparent, le réel, le lever, le déclin,
Homme, enfant, cieux et mers, espaces, tout est plein
D'un resplendissement d'éternité tranquille.
Comptez les milliards de siècles par cent mille,
Vous n'aurez pas dit Un devant l'éternité.

Jetez toute votre ombre, ô nuits, à la clarté,
Au gouffre de splendeur que Dieu profond anime,
Et vous ne ferez pas une tache à l'abîme.
Vous n'êtes point. Au bas des cieux où nous montons,
On voit vos grandes mains qui cherchent à tâtons,
O nuits, spectres! on voit vos formes de nuées
S'approcher et grandir ou fuir diminuées,
Et le grand gouffre bleu, plein d'éblouissements,
O brumes, ne sait rien de vos écoulements,
Et le rayonnement formidable flamboie.
Ombres, vous n'êtes point. Pour être, il faut qu'on voie.
Ténèbres, il n'est pas, devant les firmaments,

De ténèbres; il n'est que des aveuglements.

Des aveugles! Pourquoi?

*

Pourquoi la loi, la règle,
Le gland avant le chêne, et l'œuf sombre avant l'aigle?
L'aveugle est l'embryon du voyant; le voyant
Se change en lumineux, qui devient flamboyant;
C'est la loi.

Vous verrez, vous rayonnerez, ombres!
Vous serez les frontons éternels, ô décombres!
Limbes, vous serez ciel! Vous l'êtes déjà, nuit!
De même que déjà le germe, c'est le fruit,
Que déjà dans le gland, monde que l'herbe ignore,
Avec toute sa feuille éclatante d'aurore,
Avec son noir branchage où la lune blêmit,
Solide et frissonnant, le grand chêne frémit,
Plein de cris, de chansons, d'hymnes et de querelles;
Et que dans l'œuf profond déjà tremblent les ailes!

Devoir être, c'est être.

Oui, la fange est cristal.
Chrysalide du bien qu'on appelle le mal,
Ne te plains pas; un fil à Dieu même te noue.

Le réel, c'est la roue, et non le tour de roue.
O larves, vous serez. Attendez votre tour.
Puisque le papillon qu'elle doit être un jour
Est là-haut, ouvrant l'aile, et joyeux tourbillonne,
Puisque le paradis qui doit être rayonne,
La chenille n'est pas, l'enfer n'existe point.

A la vie à venir le sort présent se joint.
L'être, qui n'est vivant que complet, se déploie
Composé d'aucune ombre et de toute la joie,
Ne gardant du passé que l'extase, et rempli
D'un souvenir céleste et d'un divin oubli.

L'univers, — c'est un livre, et des yeux qui le lisent.
Ceux qui sont dans la nuit ont raison quand ils disent :
Rien n'existe! Car c'est dans un rêve qu'ils sont.

Rien n'existe que lui, le flamboiement profond,
Et les âmes, — les grains de lumière, les mythes,
Les moi mystérieux, atomes sans limites,
Qui vont vers le grand moi, leur centre et leur aimant; —
Points touchant au zénith par le rayonnement,
Ainsi qu'un vêtement subissant la matière,
Traversant tour à tour dans l'étendue entière
La formule de chair propre à chaque milieu,
Ici la séve, ici le sang, ici le feu;

Blocs, arbres, griffes, dents, fronts pensants, auréoles,
Retournant aux cercueils comme à des alvéoles;
Mourant pour s'épurer, tombant pour s'élever,
Sans fin, ne se perdant que pour se retrouver,
Chaîne d'êtres qu'en haut l'échelle d'or réclame,
Vers l'éternel foyer volant de flamme en flamme,
Juste éclos du pervers, bon sorti du méchant,
Montant, montant, montant sans cesse et le cherchant,
Et l'approchant toujours, mais sans jamais l'atteindre,
Lui, l'être qu'on ne peut toucher, ternir, éteindre,
Le voyant, le vivant, sans mort, sans nuit, sans mal,
L'idée énorme au fond de l'immense idéal!

La matière n'est pas et l'âme seule existe.

*

Rien n'est mort, rien n'est faux, rien n'est noir, rien n'est triste
Personne n'est puni, personne n'est banni.
Tous les cercles qui sont dans le cercle infini
N'ont que de l'idéal dans leurs circonférences.

Astres, mondes, soleils, étoiles, apparences,
Masques d'ombre ou de feu, faces des visions,
Globes, humanités, terres, créations,
Univers où jamais on ne voit rien qui dorme,
Points d'intersection du nombre et de la forme,
Chocs de l'éclair puissance et du rayon beauté,

Rencontres de la vie avec l'éternité,
O fumée, écoutez!

Et vous, écoutez, âmes,
Qui seules resterez étant souffles et flammes,
Esprits purs qui mourez et naissez tour à tour :

Dieu n'a qu'un front: Lumière! et n'a qu'un nom: Amour!

*

Je tremblais; comme si, prêt à changer de forme,
J'eusse été foudroyé par un baiser énorme.

La clarté flamboyait, transparente et debout.
Et je criai :

— Lumière, ô lumière, est-ce tout?
Et la clarté me dit :

— Silence! Le prodige
Sort éternellement du mystère, te dis-je.
Aveugle qui croit lire et fou qui croit savoir!

IX

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.

. . . . . .

. . . . . .

12 avril 1855.

III

LE JOUR

. . . . . .

Et ce point prit bientôt la forme d'un suaire.

Les plis vagues jetaient une odeur d'ossuaire;
Et sous le drap hideux et livide on sentait
Un de ces êtres noirs sur qui la nuit se tait.

C'était de ce linceul qu'était sorti le rire
Qui m'avait par trois fois troublé jusqu'au délire.
Sans que l'Être le dît, je le compris. Mon sang
Se glaça; je frémis.

L'Être parla :

— Passant,
Écoute. — Tu n'as vu jusqu'ici que des songes,

Que de vagues lueurs flottant sur des mensonges,
Que des aspects confus qui passent dans les vents
Ou tremblent dans la nuit pour vous autres vivants.
Mais maintenant veux-tu, d'une volonté forte,
Entrer dans l'infini, quelle que soit la porte?

Ce que l'homme endormi peut savoir, tu le sais.
Mais, esprit, trouves-tu que ce n'est pas assez?
Ton regard, d'ombre en ombre et d'étage en étage,
A vu plus d'horizon... — en veux-tu davantage?
Veux-tu, perçant le morne et ténébreux réseau,
T'envoler dans le vrai comme un sinistre oiseau?
Veux-tu derrière toi laisser tous les décombres,
Temps, espace, et, hagard, sortir des branches sombres?
Veux-tu, réponds, aller plus loin qu'Amos n'alla,
Et, plus avant qu'Esdras et qu'Élie, au delà
Des prophètes pensifs et des blancs cénobites,
Percer l'ombre, emporté par des ailes subites?
O semeur du sillon nébuleux, laboureur
Perdu dans la fumée horrible de l'erreur,
Front où s'abat l'essaim tumultueux des rêves,
Doutes, systèmes vains, effrois, luttes sans trêves,
Te plaît-il de savoir comment s'évanouit
En adoration toute cette âpre nuit?
Veux-tu, flèche tremblante, atteindre enfin ta cible?
Veux-tu toucher le but, regarder l'invisible,
L'innomé, l'idéal, le réel, l'inouï?
Comprendre, déchiffrer, lire? être un ébloui?
Veux-tu planer plus haut que la sombre nature?
Veux-tu dans la lumière inconcevable et pure
Ouvrir tes yeux, par l'ombre affreuse appesantis?

Le veux-tu? Réponds.

— Oui! criai-je.

Et je sentis
Que la création tremblait comme une toile.

*

Alors, levant un bras et, d'un pan de son voile,
Couvrant tous les objets terrestres disparus,
Il me toucha le front du doigt.

Et je mourus.

Jersey, 1855.

TABLE

—

I

ASCENSION DANS LES TÉNÈBRES

Pages.

I. L'Esprit humain. 3
II. Les Voix. 21

II

DIEU

I. La Chauve-souris. 77
II. Le Hibou. 85
III. Le Corbeau 111

Pages.
IV. Le Vautour 119
V. L'Aigle. 139
VI. Le Griffon. 155
VII. L'Ange. 169
VIII. La Lumière.. 227
IX. 243

III

LE JOUR

Le Jour. 245

6629. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît. Paris.

PQ
2285
D6
1880

Hugo, Victor Marie
Dieu

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY